Des Devoirs , ouvrage traduit de M. T. Cicéron, avec le texte latin à côté, la Vie de Cicéron, des notes et une table

[...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cicéron (0106-0043 av. J.-C.). Des Devoirs , ouvrage traduit de M. T. Cicéron, avec le texte latin à côté, la Vie de Cicéron, des notes et une table des matières par Emmanuel Brosselard. 1798.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

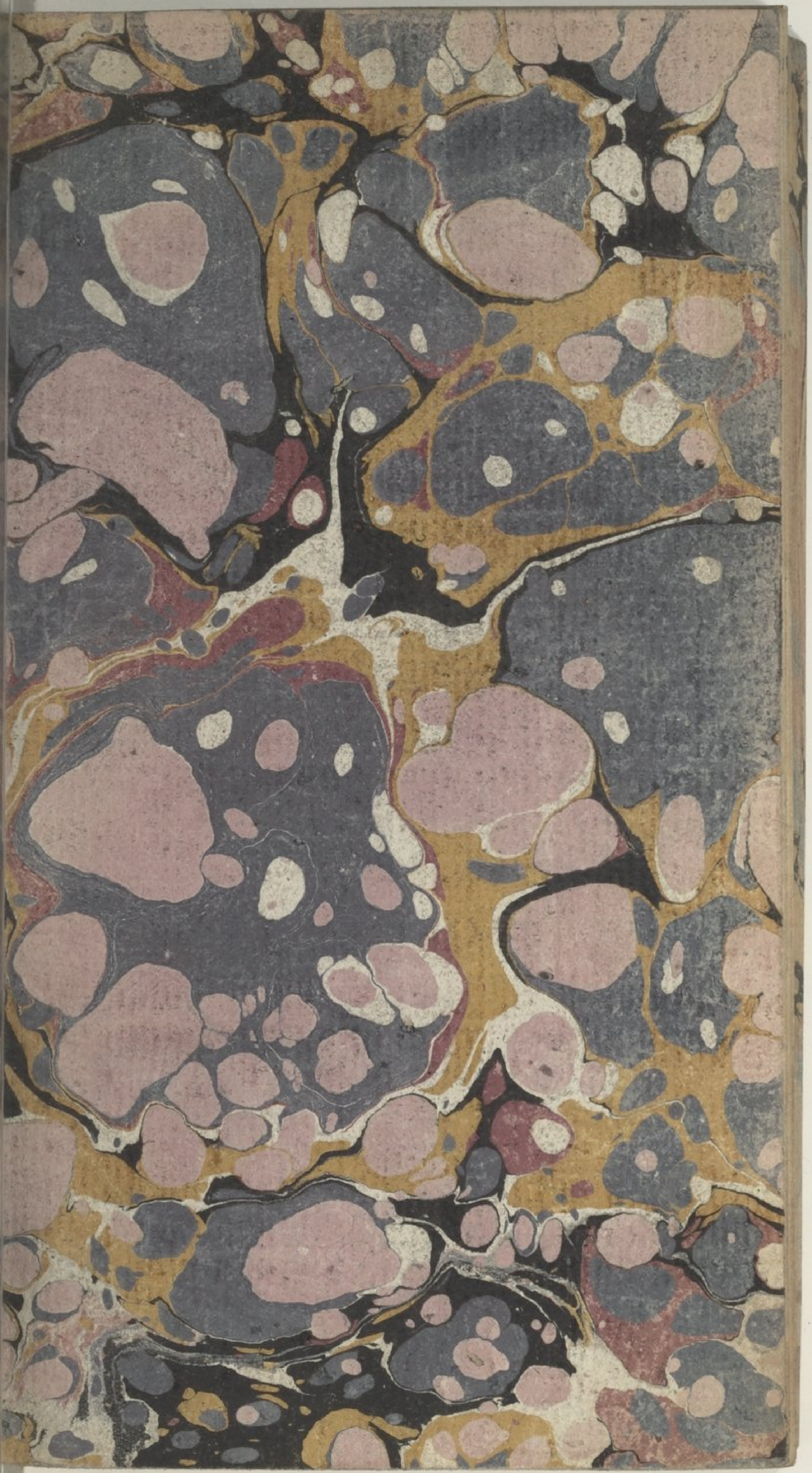
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



*E 96
A 1

Papier. Vélin

Double Ve

1501

2012-5582

DES DEVOIRS,

OUVRAGE TRADUIT

DE M. T. CICÉRON,

Avec le texte Latin à côté, la Vie de Cicéron, des Notes et une Table des Matières.

Par EMMANUEL BROSSELARD.

TOME I.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

A PARIS,

De l'Imprimerie D'EMM. BROSSELARD.

AN VI. (1798.)

PRÉFACE.

QUAND l'auteur de la nature eut organisé le monde, il forma un être intelligent, destiné à féconder cette auguste production. Telle est la tâche imposée aux législateurs : pour consommer leur ouvrage, ils doivent créer des hommes.

C'est parce que l'homme est un être moral, qu'il a droit à la liberté : ces deux attributs sont inséparables. Ce serait un grand attentat que de ne pas respecter cette liberté ; mais ce serait une grande contradiction de la vouloir sans les mœurs.

Si l'égalité des droits, véritable fondement des associations politiques, est réclamée avec raison, cette égalité suppose des devoirs rendus et à rendre, dont on exige

la réciprocité ; autrement, elle n'aurait aucun sens. (1)
Ainsi, nos devoirs tiennent d'une

---

(1) Cependant cette liberté et cette égalité, sur lesquelles se fondent tous nos devoirs, servent souvent de prétexte à les méconnaître. Cela vient, ce me semble, de ce que, dans la liberté, on confond la faculté de faire, avec le droit. Or, ce sont deux choses très-distinctes. En effet, supposons un homme hors de toute société, sans engagement et sans obstacle quelconque; il pourra faire ce qu'il voudra, et n'aura pourtant le droit de faire que ce qui est bon en soi: c'est en ce sens que l'on dit très-bien que la force n'est pas un droit. La moralité, sublime prérogative de notre nature, consiste en ce qu'également maîtres de nous porter vers ce qui est convenable ou ce qui ne l'est pas, nous préférons, par choix, l'un à l'autre: cette moralité, par-là même, siége donc essentiellement à côté de la liberté; autrement, cette dernière, sans guide, nous conduirait à notre perte. Ainsi, la liberté est soumise à une puissance supérieure, qui est la raison : de sorte qu'il ne s'agit pas d'examiner si nous avons la liberté de faire telle ou telle chose, mais si la raison nous le permet.

On dit communément qu'on peut se permettre ce que la loi ne défend pas. Cette proposition n'est pas bien énoncée; ce que la loi prohibe est présumé mauvais, voilà pourquoi nous devons le fuir; mais si ce

part à la dignité de notre nature, et de l'autre, aux intérêts de notre union.

Cela posé, non-seulement nous

---

qu'elle n'a pas interdit a le même caractère, nous sommes également obligés de le rejetter.

De même, je trouve peu fondé de dire que la soumission aux lois est le sacrifice d'une portion de notre liberté. C'est par la raison qu'on est libre, qu'on dit, je ne ferai point cette action qui me serait nuisible. Or, la loi (dans toute société où ce n'est pas un pouvoir arbitraire qui la forme) n'est que l'expression de cette détermination, et porte, par conséquent, l'empreinte de la liberté, loin da la contrarier.

Quant à l'égalité, j'en touche quelques mots dans la note qui termine le second livre. Il faut bien se persuader qu'elle n'exprime pas une manière d'être identique, qui serait tout aussi absurde, que d'exiger que le corps humain fût ou tout yeux, ou tout bras, ou tout oreille; ce sont, au contraire, les différences qui constituent la richesse et l'harmonie de la nature. La réciprocité des devoirs est souvent dans leur compensation. Les deux plateaux d'une balance sont en équilibre sans qu'on y mette des objets d'une même matière et d'une même forme. Qu'y a-t-il de plus égal à l'homme que sa compagne, et quoi de plus dissemblable ? Enfin,

ne pouvons nous dispenser de les remplir, mais nous devons même le faire avec orgueil et complaisance, et certainement, s'ils nous étaient bien connus, ils nous inspireraient ces sentimens.

---

il y a telles inégalités dont il est ridicule de demander compte à la société. Ce n'est pas elle qui a voulu que toutes les terres ne fussent pas également fertiles, que les bras fussent plus ou moins vigoureux, les esprits plus ou moins actifs, etc. Quand la loi, sous laquelle vivent les membres de la société, est la même pour tous, l'égalité existe dans toute sa plénitude. Je finirai en citant un passage de Montesquieu. *Le principe de la démocratie*, dit-il, *se corrompt, non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extréme. Pour lors le peuple, ne pouvant souffrir le pouvoir méme qu'il confie, veut tout faire par lui-même, délibérer pour le sénat, exécuter pour les magistrats et dépouiller tous les juges. Il ne peut plus y avoir de vertu dans la république..... Le peuple tombe dans ce malheur, lorsque ceux à qui il se confie, voulant cacher leur propre corruption, cherchent à le corrompre; pour qu'il ne voie pas leur ambition, il ne lui parlent que de sa grandeur*, etc. Esprit des lois, L. VIII, Ch. 2.

Mais, à cet égard, les despotes ont étrangement perverti nos idées. On ne fait des esclaves qu'en mutilant des hommes : ils ont donc eu soin de nous imprimer une fausse opinion des biens et des maux réels, de multiplier nos besoins, de nous enchaîner par des habitudes, de détourner notre énergie morale vers des pratiques minutieuses et stériles ; enfin, de nous avilir les uns par les autres, et à nos propres yeux.

Avec cela, ils ont prétendu conserver quelques traces des devoirs, puisqu'autrement la société ne saurait exister ; mais les bases de la moralité étant détruites, il faut bien que le reste chancèle, malgré tant de nombreux étais dont on cherche à l'appuyer.

Dès-lors, ce mot devoir n'a pres-

que plus été appliqué à son objet, et a rappellé les serviles idées de gêne et de contrainte.

Ainsi, l'espèce humaine a été plongée dans l'oubli d'elle-même ; car, par une suite du caractère distinctif de notre nature, nous pouvons la méconnaître, quand on nous la dérobe avec art. Les animaux paraissent soumis à la direction d'un instinct invariable qui agit sur eux forcément ; l'homme a reçu pour règle une intelligence particulière, libre dans ses résolutions, et par-là même, mobile et capable d'écarts. De sorte que les animaux font ce qu'ils doivent, en ce sens, qu'il ne dépend point d'eux d'agir différemment; l'homme seul fait ce qu'il veut, d'ou résulte pour lui l'obligation de s'appliquer à ne vouloir que ce qu'il doit.

Cela suffit, pour comprendre combien il nous importe de connaître nos devoirs. Il ne faut pas croire d'ailleurs que cette connaissance exige une étude hors de la portée commune. Point d'homme qui ne combine beaucoup plus d'idées que celles nécessaires à la parfaite intelligence des principes de la morale, et les inspirations de la nature suffiraient à nous instruire, si les préjugés et les fausses doctrines ne contrariaient son effet.

L'essentiel est donc que le gouvernement protège notre tendance morale par des opinions saines ; car rien n'a une influence plus directe sur notre manière d'être, et il n'y à pas d'autre instruction que celle-là, pour le plus grand nombre des hommes. L'ascendant des opinions dominantes se communique de la

masse à chaque individu qui s'y incorpore, et donne le mouvement à toute sa conduite.

Un gouvernement vicieux est obligé de corrompre les hommes, certain qu'ils voudraient l'anéantir, s'ils s'élevaient à leur hauteur; mais celui qui se fonde sur des principes avoués de l'humanité, ne craint point la puissance de la vertu, et en développe les germes, au lieu de les étouffer.

Pour nous, loin qu'il soit à craindre que nous ayons trop de mœurs, redoutons de n'en point avoir assez. Jamais peuple ne se réunit sous les auspices d'une constitution dont les élémens fussent aussi purs; les devoirs qu'elle impose sont d'autant plus rigoureux. Qu'y aurait-il de plus funeste que la liberté, si elle n'ouvrait le champ

qu'à des vices et à des passions, à l'égoïsme, à la cupidité, à l'esprit d'intrigue, à l'anarchie? Or, c'est contre ce danger qu'il faut particulièment lutter, au moment heureux où vient à cesser l'esclavage d'une nation ; car le despotisme attise, pour maintenir son autorité, une foule de passions dont il arrête et modère l'explosion au dehors, à son gré; mais quand la digue est rompue, leur débordement menace de submerger l'état. Souvenons-nous de cette maxime : *plus une chose est excellente, plus elle est détestable dans sa corruption ; corruptio optimi pessima.* La liberté est certainement ce qu'il y a de meilleur; mais rien ne serait autant préjudiciable que son abus, et il est vrai de dire que le despotisme n'est pas autre chose, puisqu'on

n'abuse de la liberté qu'en violant les droits d'autrui, effet commun au despotisme et à la licence.

Parmi les ouvrages propres à faire connaître et à rappeller à l'homme les devoirs qui lui sont imposés par la nature et par la société, celui dont je donne la traduction a tenu toujours le premier rang. Pline écrivait à l'empereur Trajan qu'il fallait, non-seulement le lire, mais l'apprendre; bel éloge, applicable à bien peu de livres, mais dû, sans doute, à celui de Cicéron: il est peu étendu, et même beaucoup d'idées s'y reproduisent plusieurs fois; cependant, depuis les simples détails de la bienséance, jusqu'aux notions politiques les plus relevées, il embrasse tout, il fixe ou indique les règles de tout; il semble placer son lecteur

sur une éminence qui occupe un espace très-resserré, mais de laquelle on découvre les routes variées à l'infini de la vie humaine.

Cicéron, il faut l'avouer, réunissait pour écrire avec succès sur les devoirs, des qualités presque impossibles à rassembler dans un même homme; des connaissances philosophiques prodigieuses, la perfection des talens littéraires, l'expérience d'un homme d'état, qui avait occupé pendant quarante ans les magistratures suprêmes d'une république alors maîtresse du monde, et enfin l'autorité d'un homme de bien surnommé par ses concitoyens, *le père de la patrie.* Aussi, cet ouvrage est-il en même-tems recommendable par l'extrême pureté des principes, par l'ordre dans lequel ils sont placés, par les formes

dont ils sont revêtus, et par le charme dont il pénètre ; les nombreux traits d'histoire qu'il rappelle, y répandent encore un intérêt que redoublent pour nous les rapports qu'ils ont avec notre situation actuelle.

Il avait paru plusieurs traductions de *Traité des Devoirs*. J'ai cru qu'il était à-la-fois possible et utile de mieux faire quand j'ai entrepris celle-ci. Non que je veuille ravir à mes prédécesseurs ce que leur travail a mérité d'estime, ou m'en attribuer davantage. Si j'ai marché d'un pas plus sûr ils m'avaient applani le chemin, et j'ai pu aller plus loin qu'eux sans surmonter autant de difficultés. Je ne me suis d'ailleurs déterminé par aucun motif de gloire littéraire ; je n'ignorais pas qu'une traduction en

acquiert peu et que même elle produit souvent un effet contraire; car on se croit autorisé à penser que celui qui s'attache à reproduire les idées d'un autre n'était pas riche de son propre fonds. Je devais avoir ici des prétentions d'autant moins exagérées que la nature même de l'ouvrage excluait ces ornemens dont l'éclat vif éblouit et semble appartenir de plus près à l'esprit et au talent. La simplicité, la clarté, la justesse, la pureté, l'élégance même n'ont que des attraits modestes, et c'étaient les seuls dont le goût exquis de mon auteur m'eût laissé l'image à réfléchir.

N'ayant d'abord d'autre intention que de mettre l'ouvrage de Cicéron entre les mains de ceux qui ne le peuvent lire dans l'original, j'avais cru suffisant de publier ma traduc-

tion sans y joindre le texte. Je m'étais déterminé par le même motif à l'accompagner de notes et d'une vie de l'Auteur parce que ces accessoires me semblaient utiles pour des personnes que je ne supposais pas s'être livrées à des études préalables.

J'ai reconnu depuis les avantages d'une édition française et latine, et je n'ai rien épargné pour que celle-ci laissa le moins possible à désirer. On y trouvera une table des matières dont la précédente était privée. Il y a aussi quelques notes nouvelles et enfin la version a été revue avec soin. Heureux dans mes efforts si elle mérite le jugement qu'en a porté l'un de nos plus célèbres littérateurs. (*)

(*) M. De Laharpe, dans le Mercure Français du 15 septembre 1792.

« La traduction, disait-il, est » un des genres de littérature où » ce siècle a eu de l'avantage sur » le précédent, parce que des » hommes d'un vrai talent n'ont » pas dédaigné de s'en occuper. » Celle du *Traité des Devoirs*, que » nous annonçons ici, doit être » rangée parmi les meilleures que » nous ayons : ce n'est point une » production de pédant, comme il » y en a tant ; l'Auteur traduit » avec cette liberté sage et cette » fermeté de style qui résulte de » l'intelligence parfaite de l'origi- » nal et de la connaissance réflé- » chie des différens procédés des » deux Langues. Sa version, tou- » jours élégante, pure, précise, » préterait bien rarement à une cri- » tique motivée, et jamais sur des » points essentiels. Les excellentes

» Notes rassemblées à la fin du
» volume, prouvent une vérité qui
» n'est sentie que des connaisseurs;
» c'est que pour faire un bon livre
» en ce genre, comme en beaucoup
» d'autres, il faut être fort au-
» dessus de son livre. Elles sont
» remplies d'idées saines, quelque-
» fois grandes et fortes, toujours
» utiles et appropriées aux circons-
» tances présentes. Il y a peu de
» fautes de goût, et le talent s'y
» montre à tout moment. L'Au-
» teur pense et s'exprime d'après
» lui-même, ce qui est rare dans
» tous les tems, et sur-tout au-
» jourd'hui. »

VIE
DE CICÉRON.

MARCUS Tullius Cicéron naquit à Arpinum, l'an six cent quarante-sept de la fondation de Rome, environ cent sept ans avant Jesus-Christ. Ses détracteurs ont cru obscurcir l'éclat de son mérite en prétendant qu'il était fils d'un foulon. Il a paru beau à ses admirateurs de le faire descendre d'un certain Tullius, roi des Volsques. Mais qu'importent les préjugés de la naissance à la gloire d'un grand homme? La vérité est que sa famille était de l'ordre équestre, ou des chevaliers. On distinguait les citoyens Romains en trois classes, sénateurs, chevaliers et plébéïens. Cette distinction entre les chevaliers et les plébéïens, se fondait uniquement sur les revenus, évalués tous les cinq ans par les censeurs. Elle ne donnait pas de priviléges, puisqu'à Rome, tous les citoyens pouvaient être élus aux dignités, du moins dans les beaux jours de sa constitution républicaine. Les ancêtres de Cicéron, livrés à leurs affaires domestiques, ne possédèrent pas, il est vrai, les grands emplois de l'état. Il s'en explique lui-même, dans une harangue au peuple,

lors de son élévation au consulat; *je ne m'étendrai point*, dit-il, *sur l'éloge de mes pères, non, qu'ils ne fussent tels que moi, qui ai reçu d'eux le sang qui coule dans mes veines, moi qui dois ce que je vaux à leurs instructions; mais ils ont vecu sans connaître le prix de vos applaudissemens, et l'éclat de ces honneurs que vous conférez par vos suffrages.* Ce n'est pas qu'ils fussent sans mérite. Son grand-père étant venu à Rome plaider une cause pour les habitans d'Arpinum, le consul Scaurus, (1) après l'avoir entendu, dit publiquement, qu'il serait désirable qu'un homme de cette vertu et de ce zèle pour sa patrie, voulût s'établir à Rome, pour y exercer ses talens sur un plus grand théâtre. Son père cultiva les lettres, au sein de ses foyers, et mérita de vivre dans la familiarité des principaux magistrats de la république, et spécialement de Caton, de L. Crassus et de L. César.

Ce fut dans cette école de savoir et de bonnes mœurs que se forma le jeune Cicéron. Aux exemples paternels se joignirent pour lui les instructions des hommes les plus célèbres. Le poëte Archias, le rhéteur Plotius, les deux Scé-

---

(1) Ce Scaurus est celui dont il est parlé en termes honorables, au chapitre XXII du premier livre.

vola, (1) fameux dans la science du droit, et les plus hommes de bien de leur tems, les philosophes Molon, Possidonius, Diodore le stoïcien, Phèdre qui professait la doctrine d'Épicure, et plusieurs autres, cultivèrent à l'envi son beau naturel. A peine avait-il atteint sa vingtième année, qu'il traduisit ou composa plusieurs ouvrages en vers, les poëmes d'*Aratus*, de *Marius*, de *Glaucus*, qu'on citait comme des ouvrages qui faisaient honneur à la langue latine. La poésie fut le premier langage des peuples; ils le parlèrent avant celui de la philosophie. Nous parcourons les mêmes périodes dans les âges de la vie humaine. L'idiôme de l'imagination créé par la chaleur des idées naissantes, plaît sur-tout au génie, avant la saison de sa maturité; ce sont les fleurs qui précèdent et annoncent ses fruits. Il composa aussi, à cette époque, les ouvrages de rhétorique qui nous sont parvenus, sous le titre de *Traité de l'invention*. Mais il les réprouva dans la suite, comme se ressentans trop de sa jeunesse.

Vers ce tems éclata la guerre Italique, ainsi nommée, parce qu'elle fut suscitée par les principales villes d'Italie, qui

---

(1) Il parle de l'un au chapitre XIII du second livre, et de l'autre, au chapitre XVII du troisième.

n'ayant pu obtenir le droit de bourgeoisie Romaine (1), le réclamèrent, les armes à la main. Cicéron alla servir comme volontaire, sous les enseignes de Strabon Pompée, père du grand Pompée, Marius et Sylla remplissans les fonctions de lieutenans-généraux. C'était un devoir de tout citoyen Romain de combattre pour la patrie, en personne (2), et ceux qui prétendaient aux magistratures pouvaient d'autant moins s'en dispenser, que les vertus guerrières ne leur étaient pas moins nécessaires que les talens de l'administration et de l'éloquence, parce qu'en qualité de consuls et de gouverneurs des provinces, ils étaient obligés de cōmmander les forces de la république. La guerre Italique

---

(1) C'est-à-dire de jouir de tous les droits des citoyens Romains. Les Romains ne voulaient la liberté que pour eux. Ils avaient soumis ces villes à leur domination; mais il eût été sage et juste de les intéresser d'une manière directe à la fortune de la république, puisqu'on employait leurs bras pour faire de nouvelles conquêtes. Il arriva de la conduite contraire que la tête de l'empire fut hors de toute proportion avec le corps, et ce fut, je pense, une des causes de la ruine de la république, car ceux qui l'auraient défendue se vendirent aux citoyens qui l'opprimèrent.

(2) On pouvait en être dispensé par le sénat ou par les consuls, et les censeurs jugeaient la validité de l'exemption; mais, en cas de guerres civiles, les exemptions étaient prohibées. Il fallait absolument prendre part à la défense publique.

fut très-vive, et se termina au bout de deux ans, à l'avantage de la république.

Cicéron reprit alors ses études; il suivit exactement le barreau, et se perfectionna, comme il le déclare, par le commerce des femmes qui avaient la plus grande réputation de politesse et d'élégance; c'étaient Lœlia, épouse de l'un des Scévola, Mucia, sa fille, qui épousa L. Crassus, et les deux Licinia, l'une épouse de L. Scipion, et l'autre du jeune Marius. Ainsi préparé, il n'attendait que l'occasion de se rendre utile; elle se présenta bientôt. Chrisogonus, affranchi de Sylla, s'était fait adjuger à un prix très-modique les biens d'un certain Roscius Amérinus, qu'il avait fait périr pendant les proscriptions, et craignant les réclamations du fils, il l'accusa d'être le meurtrier de son père. L'affaire était délicate, et l'accusateur couvert du crédit de Sylla; on ne pouvait la traiter, sans rappeller les malheurs des tems, la liberté et les propriétés indignement violées. Aucun orateur n'osait s'en charger; Cicéron surmonta ces obstacles, et l'innocence de Roscius triompha. Cicéron avait alors vingt-sept ans. Après ce succès, il partit pour Athènes, sous un prétexte de santé; mais on crut qu'il voulait éviter le ressentiment de Sylla. Ce fut dans cette ville qu'il retrouva Pomponius Atticus, dont il avait été le condisciple, et qu'ils se lièrent de

cette tendre et constante affection qui passe pour un modèle. Il parcourut ensuite la Grèce et l'Asie. Ses voyages durèrent deux ans. Il les fit à l'époque où ils sont plus profitables ; c'est-à-dire, à un âge, et avec des connaissances qui le mettaient en état de comparer les mœurs, les usages et les lois des autres peuples, avec celles de son pays, et d'en juger sainement. Sylla était mort dans cet intervalle. Cicéron, de retour à Rome, reparut au barreau, avec l'éclat qu'annonçait son début. Il ne tarda pas d'être reconnu le premier des orateurs, titre que la postérité lui a confirmé.

Les fonctions de défenseurs étaient gratuites (1); et quoique cette loi fut alors généralement très-mal observée, il ne paraît pas que Cicéron s'en soit

(1) Cela venait de ce que dès les premiers tems de Rome, il s'était établi une réciprocité de secours entre les plébéïens et les familles puissantes, qu'on désignoit par les mots de clients et de patrons. Les patrons étaient les protecteurs de leurs clients; leur appui les garantissait de l'oppression; ils prenaient soin de leurs affaires, et enfin, faisaient par eux ce que des enfans pourraient attendre d'un bon père de famille. Ceux-ci, à leur tour, soutenaient les intérêts de leur patron, lui donnaient leurs suffrages pour les magistratures, lui fournissaient des secours pécuniaires, dans le besoin. Comme un patron augmentait son crédit et ses ressources par le nombre de ses clients, chacun avait intérêt à bien traiter les siens, pour en gagner davantage. C'est par un tel usage de sa puissance et de sa fortune qu'on rend l'une et l'autre respectables.

écarté dans aucun tems : mais elles offraient une voie sûre et honorable de se concilier la faveur du peuple, pour parvenir aux plus hautes dignités, et il se proposait ce but.

Ayant atteint sa trente-unième année, il sollicita la questure. Les suffrages (1) unanimes de toutes les tribus l'y portèrent. Les questeurs étaient chargés du recouvrement des deniers publics dans les provinces, et du soin d'approvisionner Rome et les armées de leur récolte. Cet office était le premier pas dans la carrière publique, et ouvrait l'entrée du sénat. Cicéron eut pour département une partie de la Sicile, province connue par sa fertilité ; et la disette se faisant sentir à Rome cette année-là il y envoya des secours si à propos, qu'il fit cesser presqu'aussitôt les souffrances du peuple, et prévint les troubles que fomentaient déjà les tribuns, qui ne manquaient guère de profiter de

---

(2) Les suffrages, dans l'origine de la république, se donnaient à haute voix ; mais, par la suite, ils se donnèrent par un scrutin secret. Cicéron blâmait ce changement ; *mais, quoique je sente le poids de l'autorité de Cicéron*, dit Rousseau, *je ne puis être de son avis. Je pense au contraire que pour n'avoir pas assez fait de changemens semblables, on accéléra la perte de l'état. Comme le régime des gens sains n'est pas propre aux malades, il ne faut pas vouloir gouverner un peuple corrompu par les mêmes lois qui conviennent à un bon peuple.*

ces sortes d'occasions pour l'agiter. Aussi pensait-il que Rome retentissait uniquement de ses louanges: il revenait dans ces douces idées, lorsque, suivant son récit, il rencontra trois de ses amis à Pouzzoles. Quelle fut sa surprise d'entendre l'un d'eux lui demander s'il y avait long-tems qu'il était parti de Rome? Il répondit qu'il revenait des provinces. -- Apparemment d'Afrique, reprit un autre! -- Non, de Sicile. -- Sans doute, continua le troisième: comment, vous ne savez pas que Cicéron était questeur à Syracuse? -- Par malheur ce n'était point justement cette partie de la Sicile qu'il avoit eue en partage. Il comprit alors combien il est insensé de prétendre fixer tous les regards, et combien la réputation même la plus étendue occupe peu de place dans le monde. Cette leçon valait bien celle de Socrate à Alcibiade, lorsque ce jeune Athénien s'énorgueillissant de ses vastes possessions, le philosophe lui fit apporter une carte de la Grèce, en le priant de les lui montrer, et qu'il put à peine deviner le point où elles devaient être.

Cependant Cicéron reprit ses fonctions accoutumées, en attendant qu'il eût l'âge de briguer d'autres emplois publics; car, à Rome, les citoyens se mettaient eux-mêmes sur les rangs. Par cette méthode, les prétendans étaient connus à l'avance, et chacun pouvait prendre sur eux les

renseignemens nécessaires. Cela n'avait, d'ailleurs, aucun inconvénient. Le système contraire tourne entièrement au préjudice de la chose publique. En effet, l'intrigant n'y perd rien de ses moyens; tandis que l'homme de bien, incapable d'une démarche que n'autorise pas l'approbation générale, et l'homme de mérite qui presque toujours est modeste, demeurent dans l'éloignement. Mais lorsqu'il faut se présenter franchement et à découvert, ce grand jour importune l'intrigue, et elle est privée de ces moyens obliques et ténébreux, de ces attaques partielles qui font toute sa force. Les Romains ne pouvaient donc choisir que parmi ceux qui s'étaient déclarés hautement : on les appellait candidats, parce qu'ils paraissaient long-tems avant le jour des élections, revêtus d'une robe blanche distinctive, qui annonçait leurs prétentions : leur nom seul était porté sur les tablettes, qu'on présentait aux citoyens pour voter.

Parvenu à l'âge de trente-sept ans, Cicéron pouvoit prétendre au tribunat ou à l'édilité ; il préféra cette dernière, et l'obtint unanimement. Les nominations des magistrats se faisaient plusieurs mois avant leur entrée en charge, pour qu'ils eussent le tems de se préparer à l'exercice de leur nouvel emploi. Ce fut dans cet intervalle avant son édilité, que Cicéron entreprit sa fameuse accu-

sation contre Verrès, dernier préteur de Sicile, coupable d'une foule de rapines, d'injustices et de cruautés pendant son administration. Riches des dépouilles du monde, mais épuisés de luxe, et tourmentés d'insatiables desirs, au sein d'une opulence qui n'était qu'une fastueuse pauvreté, les grands n'ambitionnaient les gouvernemens des provinces que pour piller. Les peuples opprimés réclamaient en vain; les juges pris dans le sénat étaient souvent coupables des mêmes crimes, ou ils espéraient le devenir, ou enfin ils prostituaient leurs jugemens pour une portion de butin. Les Siciliens se ressouvinrent du zèle, de la probité, des talens de Cicéron, dont ils avaient été témoins lors de sa questure; presque toutes les villes députèrent vers lui, et lui rappellèrent qu'à son départ il leur avait promis son appui. Leur attente ne fut point trompée; Cicéron part sur-le-champ pour la Sicile, vérifie les faits, récueille les témoignages, et revient tonner contre le coupable, dont les plus puissantes maisons de Rome et les plus grands orateurs prenaient la défense. On prodiguait toutes les sortes de séductions à l'égard des juges; on multipliait les contrariétés sur les pas de Cicéron, on l'assiégeait de clameurs; il surmonta les unes et méprisa les autres: il déclara hautement aux nobles qu'ils les regardait comme les ennemis naturels de la vertu,

comme une race d'espèce différente, insensible au bien public et aux services qu'on leur rendait; il menaça les juges si, dans cette cause, il s'appercevait qu'ils ne répondissent point à l'opinion qu'il avait de leur intégrité, d'attaquer ceux qui se seraient laissés corrompre, ou ceux qui auraient eu connaissance de la corruption; et si quelqu'un avait l'audace de les tenter par l'artifice, l'autorité ou les présens, il protesta de le citer au tribunal du peuple, et de le poursuivre avec plus de chaleur que Verrès. Il produisit ensuite une liste de crimes effroyables et des preuves accablantes. Hortensius n'osa point ouvrir la bouche pour son client, et Verrès prévint son jugement, selon la faculté qu'en avaient les citoyens romains, par un prompt exil. Cette affaire eut d'autres suites. Le peuple demanda que les juges fussent pris dans l'ordre des chevaliers, et on convint enfin qu'ils seraient choisis en nombre égal parmi ces derniers et les sénateurs, comme cela s'était pratiqué avant Sylla; et pour apporter un remède à la corruption, on rétablit l'élection des censeurs, interrompue également par Sylla depuis près de dix-sept ans. Ceux qui furent nommés exercèrent si bien leur emploi, qu'ils exclurent aussi-tôt du seul corps du sénat soixante-quatre membres.

Les édiles avaient coutume de donner des fêtes et de faire des gratifications

au peuple, lors de leur entrée en charge. Les Siciliens ayant envoyé, par reconnaissance, à Cicéron, une grande provision des denrées dont leur isle abonde, il les fit porter au marché, ce qui occasionna le baissement du prix des vivres, et il en distribua le produit aux pauvres. Les fonctions de l'édilité ne l'empêchèrent point de paraître au barreau, pour la défense des citoyens, et il prononça alors un grand nombre des plaidoyers qui nous restent.

Après l'intervalle ordinaire, il sollicita la préture. Cette dignité était la première après celle des consuls. Elle en avait fait partie, dans l'origine. Mais le nombre des affaires s'étendant avec la domination de Rome, on fut obligé de confier le pouvoir judiciaire à un magistrat particulier, et successivement, on créa, pour cet effet, jusqu'à huit préteurs. Cette année, les élections furent très-agitées. L'audace des brigues n'avait plus de frein; le tribun Cornélius proposa des lois pour les arrêter. Trois fois les nominations furent interrompues. Mais, dans ces assemblées qui se séparaient sans avoir rien conclu, Cicéron seul eut la gloire d'être déclaré chaque fois premier préteur; les autres élections ne se consommèrent que depuis.

Il est à propos de remarquer la différence qui existait dans le mode des élections des préteurs, consuls et cen-

seurs,

seurs, et celle des magistratures inférieures, dont nous avons parlé. On votait pour les dernières par tribus, et pour les autres, par centuries.

Les citoyens Romains assemblés par tribus étaient divisés en trente-cinq sections égales. La majorité des votans déterminait le suffrage de chaque tribu, et la majorité des tribus, l'élection. Ainsi, chacun, dans cette forme, concourait personnellement et avec une voix égale aux nominations. Il faut pourtant observer que, de ces trente-cinq tribus, il y en avait quatre seulement de la ville, et trente-une de la campagne. Ces dernières étaient toutes composées de propriétaires cultivateurs, et les grands de Rome s'y étoient tous incorporés. Les quatre tribus de la ville ne contenaient au contraire que les citoyens qui n'avaient point de propriété, ou les affranchis, qu'on ne voulut jamais admettre dans les autres, de sorte que, quelque populaire que fut cette division, les propriétaires, cependant, y avaient la plus grande influence; mais il arriva souvent que les tribus de la ville étant plus à portée, se trouvèrent les plus fortes dans les assemblées, et vendirent, et troublèrent la république, au gré des factieux.

Dans les assemblées par centuries, le peuple Romain était distribué en six classes, distinguées à raison des revenus

de chaque citoyen ; de sorte que les riches remplissaient les premières classes, ceux qui l'étaient moins les suivantes, et les pauvres la dernière. Ces six classes se subdivisaient en cent quatre-vingt-treize corps, qui étaient ce qu'on appelle centuries. La première classe comprenait à elle seule quatre-vingt-dix-huit centuries, c'est-à-dire plus de la moitié, et en suivant la proportion décroissante, la sixième classe, plus nombreuse en hommes, ne renfermait qu'une centurie. On voit l'extrême ascendant des riches dans cette dernière forme, puisqu'un homme y était multiplié ou réduit en fraction, à raison de ses biens. Pour pallier cette grande influence, on ne donna pas aux centuries de la première classe le droit exclusif de voter les premières, ce qui aurait rendu nul l'appel des autres, mais on tirait au sort, laquelle des cent quatre-vingt-treize passerait la première au scrutin, ce qui n'était pas un avantage illusoire, parce que les autres centuries confirmaient très-souvent sa détermination. Cependant il est toujours vrai de dire que les hautes magistratures dépendaient principalement des plus riches citoyens.

Cicéron se distingua dans sa préture par son intégrité et sa vigueur contre les ennemis publics ; mais les devoirs de sa charge ne l'empêchèrent pas de plaider, et de se livrer encore à l'étude. On re-

marque même, qu'à cette époque, il assistait fréquemment aux leçons des philosophes, sans doute pour faire connaître le prix de l'instruction à la jeunesse Romaine, par la présence d'un des premiers magistrats de la république.

Ce fut dans ce tems qu'il monta pour la première fois à la tribune (1), et prononça sa harangue pour appuyer la loi proposée par le tribun Manilius, dont l'objet était de déférer à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate. Beaucoup d'excellens citoyens s'alarmaient de voir remettre à Pompée toutes les commissions importantes. Hortensius et Catulus combattirent vivement le projet du tribun. *Si tous les intérêts publics*, disait Catulus, *ne peuvent être confiés qu'au seul Pompée, à qui donc aurez-vous recours, supposé qu'un accident nous l'enlève?* Catulus (2), au rapport de Cicéron, reçut alors par un témoignage éclatant la récompense de ses vertus; car le peuple l'interrompant, s'écria d'une voix unanime: *à vous*. Cependant Pompée fut nommé, et remplit parfaitement les espérances qu'on avait conçues de lui.

Avant de passer au consulat de Cicé-

(1) Il n'y avait que les magistrats qui eussent droit de parler dans les assemblées du peuple, qui exprimait ensuite son vœu de la même manière que dans les élections.

(2) C'est celui dont il parle au chapitre XXII. du premier livre.

ron, il est bon de se former une idée de l'état de la république, à cette époque. Forte de l'impulsion de plusieurs siècles de vertu et de liberté, Rome étalait au-dehors cette puissance colossale dont l'imagination s'étonne ; elle achevait la conquête du monde, et dans son mouvement accéléré, elle subjuguait les contrées les plus vastes et les plus belliqueuses, en moins de tems que, lors de son origine, elle n'en avait employé à soumettre la petite ville de Veies. Mais, en domptant l'univers, elle y avait pompé les germes de sa destruction; de toutes les parties du globe, les richesses et les vices se précipitaient à flots dans son sein : la liberté servait de levain aux passions qui y fermentaient. La force et l'énergie de ce peuple dominateur s'imprimait dans son luxe, dans ses débauches, dans ses crimes, et cette sève vigoureuse, filtrée à travers la corruption, produisait des monstres. Un essaim de factieux, assiégés de besoins, et abîmés de dettes, épuisés de jouissances, et haletans de desirs, appellait le désordre, et convoitait les malheurs publics, dans l'espoir d'en tirer parti : des hommes dont l'ambition ne pouvait être assouvie que par la puissance suprême, protégeaient, ou par des voies obscures, ou par leur silence et leur inaction, ces agitateurs subalternes, se flatant que les troubles favoriseraient l'accrois-

sement de leur pouvoir; d'autres, plongés dans la léthargie d'une vie sensuelle, mettaient leur gloire, comme dit Cicéron, dans ses lettres à Atticus, à voir dans leurs étangs de vieux barbeaux qui venaient manger à la main, et ils étaient assez fous pour s'imaginer qu'ils conserveraient leurs viviers, quand il n'y aurait plus de république. Cependant Rome comptait encore de bons citoyens, attachés de cœur aux saintes lois, qui l'avaient rendu si grande. Caton offrait toute la majesté de l'antique vertu; mais cette vertu intraitable heurtait les passions et les intérêts particuliers avec trop peu de ménagement, pour obtenir sur eux quelque empire. Cicéron lui reprochait d'opiner devant la multitude ignorante et corrompue, comme s'il eût été dans la république de Platon, et pour lui, à la tête de ce qu'il y avait d'honnêtes gens et de sincères amis de la patrie, il pratiquait une méthode plus douce, plus accommodée au tems, et plus fructueuse. Sans doute il serait desirable que cet art qu'on appelle politique, et qui s'écarte souvent de la franchise exacte et de la justice rigoureuse, fût entièrement banni des affaires publiques. Mais ce système de pureté n'est pas admissible parmi des hommes corrompus. Dès qu'il existe dans la société une masse puissante d'ennemis de son repos, qui agitent, trompent, di-

visent, corrompent, séduisent, ce serait se mettre à leur disposition, que de ne pas faire un usage innocent de leurs propres armes pour les combattre.

Jamais Cicéron ne fût parvenu à déjouer les complots de Catilina, s'il eût dédaigné de joindre tout l'art et les ménagemens de la politique à la fermeté.

Lucius Sergius Catilina était d'une des plus illustres familles patriciennes. Il avait réduit en système la perversité la plus profonde. Voici son portrait, sous le pinceau de Salluste, sénateur et historien contemporain. « Les forces de son » corps, dit-il, répondaient à celles » de son esprit. Les guerres intestines, » les meurtres, le pillage et les dissen- » tions eurent de l'attrait pour lui dès » son enfance, et furent les exercices » de sa jeunesse. Il supportait la faim, » la soif, les veilles, au-delà de toute » croyance ; audacieux, fourbe, rusé, » capable de feindre tout, de dissimuler » tout, avide du bien d'autrui, prodigue » du sien, emporté dans ses desirs, » assez éloquent, peu judicieux, son » génie vaste se repaissait de projets » sans bornes, hors de toute mesure, » et de toute puissance. Depuis l'abdi- » cation de Sylla, il brûloit d'envahir » la république, s'embarrassant peu de » la nature des moyens, pourvu qu'il » entrevît une lueur de succès. Souillé » de crimes, détesté des dieux et des

» hommes, il ne trouvait de repos dans » les veilles ni dans le sommeil, tant les » remords bourrelaient son ame : son » teint était pâle, son regard sombre, » sa démarche, tantôt lente, et tantôt » précipitée; sa physionomie altérée portait l'empreinte de la turpitude de son » ame. Il marchait entouré d'une horde » d'hommes pervers et scélérats, qui lui » servaient de satellites. Ce qu'il y avait » d'impudiques, d'adultères, de débauchés, ruinés par leurs profusions, » la crapule, et des passions brutales, » ceux qui s'étaient abîmés de dettes, » pour échapper aux peines de quelque » action infâme, ou de quelque forfait, » les parricides, les sacriléges, les gens » flétris par des sentences, ou craignant » de le devenir, ceux qui trafiquaient » d'assassinats et de parjures, remués » par un libertinage infâme, par l'indigence, par les remords, étaient ses » confidens et ses favoris ».

Pour exécuter plus sûrement ses desseins, il osa solliciter le consulat la même année que Cicéron, et dès qu'il eut compris que ses poursuites seraient vaines, il ne négligea rien pour en écarter du moins l'homme de bien dont il avait le plus à redouter les lumières et les vertus. Il lui prodiguait en toute occasion ses superbes dédains; il répétait sans cesse que Cicéron était un homme nouveau; c'est ainsi qu'on désignait ceux dont les

ancêtres n'avaient point possédé les suprêmes magistratures ; il affectait de plaindre le sort de Rome, prête à remettre les destinées de l'empire du monde entre les mains d'un plébéïen. Mais déjà des bruits sourds, des craintes incertaines, une agitation secrète, faisaient pressentir les dangers qui menaçaient la république ; dans de telles conjonctures, dit l'historien que j'ai déjà cité, l'envie et l'orgueil s'abaissent naturellement, et cèdent le rang à l'honneur et à la vertu ; non-seulement Cicéron fut élu, mais même avant qu'on recueillît les suffrages, le peuple le nomma par acclamation, ce qui était inouï jusqu'alors.

Le choix de son collègue ne fut pas heureux ; c'était C. Antonius, homme peu redoutable par ses moyens, et sans énergie, mais que la déplorable situation de ses affaires, comme son naturel vicieux, rendaient très-disposé à embrasser le plus mauvais parti. Cicéron comprit que pour maintenir un tel coopérateur dans sa nullité, afin de n'être point traversé dans ses vues pour le maintien du repos public, ce qu'il y avait de mieux à faire, était d'écarter de lui les besoins qui l'entraîneraient dans des engagemens contraires à son devoir. Les consuls, au sortir de leur charge, obtenaient des gouvernemens qu'on leur désignait d'avance. Celui de

la Macédoine, le plus brillant de tous par son étendue, et la grandeur du revenu, étant échu à Cicéron, il le céda à son collègue, et s'assura par ce moyen, sinon de son dévouement, au moins de sa neutralité.

Il ne prit pas moins de soins à établir l'harmonie entre toutes les classes de citoyens. Le tribun Rullus ayant proposé une loi nouvelle pour le partage des terres, le consul jugeant, par la manière dont elle était conçue, qu'elle allait faire naître un grand nombre de haines et de divisions, qui favoriseraient les projets factieux de Catilina et de ses complices, par la désunion des autres citoyens, se présenta lui-même devant le peuple, et se rendit si heureusement maître de ses volontés, que la loi fut rejettée, avec plus de transports qu'elle n'avait été accueillie.

Un autre incident, léger en apparence, menaçait de diviser les esprits. Une loi d'Othon, tribun du peuple, l'année précédente, avait assigné à l'ordre équestre un banc distingué aux spectacles. Cette faveur était un privilége odieux dans les mœurs d'un peuple libre, et les sénateurs mêmes ne l'avaient obtenu qu'un siècle auparavant, non sans beaucoup de murmures, et par les soins de Scipion l'Africain, qui, dans la suite, en avait témoigné son repentir. Cependant Othon s'étant présenté au spectacle, fut cou-

vert des huées du peuple ; les chevaliers y répondirent par des applaudissemens aussi vifs, les clameurs redoublèrent ; l'animosité croissait ; on allait en venir aux coups : le consul étant survenu, convoque aussi-tôt le peuple dans le temple de la concorde ; il le fait rougir de ses emportemens, et sa harangue eut un tel succès, que non-seulement le peuple, de retour au spectacle, y fut paisible, mais qu'il applaudit Othon avec plus de chaleur qu'il ne s'était élevé contre lui. Plusieurs auteurs des siècles suivans parlent de ce discours de Cicéron, qui s'était conservé jusqu'à eux, comme d'un chef-d'œuvre d'éloquence. La conduite du consul, dans cette affaire, doit être jugée par les circonstances (1) ; certainement la loi d'Othon n'eût pas dû être portée ; mais il était plus dangereux encore de la révoquer. C'eût été aigrir gratuitement les chevaliers, dont les services et le crédit pouvaient être très-précieux, dans les conjonctures. Les réclamations du peuple eussent été bien respectables, si elles se

---

(1) Cicéron était si peu partisan des priviléges, qu'il porta alors une loi pour en abolir un très-odieux. Les sénateurs qui voulaient voyager se faisaient donner une ambassade honoraire, et les peuples étaient obligés de les défrayer sur leur passage, comme des magistrats, ce qui était fort à charge, à cause de leur nombreuse suite. Un tribun empêcha l'effet entier de cette loi ; ces ambassades furent seulement limitées à un an.

fussent fondées sur le vrai sentiment de sa dignité; mais il semblait ne se la rappeller que dans des occasions frivoles, et l'oubliait presque entièrement dans les élections et les délibérations; c'est ce que Cicéron ne pouvoit se dissimuler, et il ne vit ici qu'une fougue de passions qu'il importait de calmer, sans désobliger personne.

Il fut obligé de mettre en usage une politique plus pénible. Sylla avait exclu des honneurs et de l'entrée du sénat, les enfans des proscrits. Ils réclamaient vivement l'abolition d'une loi aussi tyrannique. Le temps n'y était pas propre; c'eût été donner le signal des plus cruelles divisions, en ressuscitant un parti qui avait des vengeances long-temps dévorées à satisfaire. Cicéron repoussa, comme magistrat, des demandes qui lui inspiraient, comme homme, le plus vif intérêt. J'ai été forcé, pendant mon consulat, disait-il long-tems après, dans un discours public, d'exclure des honneurs plusieurs jeunes gens dont le courage et le mérite étaient sans tache, mais dont la situation était si malheureuse, qu'ils eussent employé leur pouvoir à la ruine de la république.

C'est ainsi qu'en éloignant avec soin tous les sujets de dissentions particulières, il conservait à la république une masse de forces imposantes, pour ré-

sister aux fameux complots qui allaient éclater.

Cependant Catilina, dans ses vues criminelles, n'agissait pas avec moins de politique. A ceux qui avaient profité des proscriptions de Sylla, il leur promettait une nouvelle proie; il présentait l'appât de rentrer dans la fortune de leurs pères, à ceux qui avaient été dépouillés; il promettait à tous l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, les sacerdoces, le pillage, et ce que peut procurer la guerre et la licence de la victoire. Il faisait des dépôts d'armes dans les postes les plus avantageux de l'Italie, il rassemblait de toutes parts les vétérans de Sylla, accoutumés aux rapines, et parmi lesquels il avait été élevé. Leur nombre n'allait pas à moins de cent mille, dans les cantons d'Italie, et comme ils avaient dissipé les immenses dépouilles que leur avait partagé leur ancien chef, ils soupiraient après une guerre civile, pour réparer le désordre de leurs affaires.

Du nombre des conjurés était un certain Curius, jeune homme d'une naissance illustre, mais d'une mauvaise conduite, si notoirement connue, qu'il avait été exclu du sénat par les censeurs. Il avait l'indiscrétion et la fougue de son âge. Il entretenait un commerce de galanterie avec Fulvie; mais la ruine de

sa fortune ne lui ayant pas permis longtems de fournir aux dépenses de cette femme, il ne tarda pas d'avoir à se plaindre de ses infidélités; il éclata en reproches; et pour la ramener, il lui fit les promesses les plus magnifiques, et s'ouvrit à elle des complots qui se tramaient. Fulvie, ne put s'en taire; ce fut sur les propos qu'elle laissa échapper qu'il s'en était répandu confusément un bruit dans le public. Cela avait disposé tous les esprits à conférer le consulat à Cicéron, qui ayant remonté à la source de ces craintes, avait engagé Fulvie dans ses intérêts; elle se faisait instruire de tout par son amant, et en rendait compte secrètement au consul. Celui-ci fut instruit par ce moyen que Catilina devait le faire assassiner pendant les élections, à la faveur d'un tumulte qu'il occasionnerait; c'est pourquoi il y parut entouré d'une foule d'amis, et portant une cuirasse sous sa robe entr'ouverte, pour manifester son danger. Egalement instruit que les émissaires de Catilina devaient s'emparer de Preneste, une des plus fortes villes d'Italie, il prit si bien ses précautions, que lorsque les conjurés s'en approchèrent de nuit, ils furent obligés de se retirer, sans rien tenter. Enfin, ce fut par cette femme qu'il apprit que les principaux conjurés s'étant rassemblés, ils avaient fixé le jour où leur projet devait s'exécuter; qu'il

avait été résolu que le soulèvement se ferait tout d'un coup, dans les différentes parties de l'Italie, sous la conduite de différens chefs; que Catilina irait prendre le commandement des soldats rassemblés dans l'Étrurie; que les autres mettraient le feu à douze des principaux quartiers de Rome désignés; qu'ils iraient d'abord égorger Cicéron, qu'on ferait ensuite main-basse sur les sénateurs, à l'exception du fils de Pompée, qu'on se proposait de garder en ôtage, pour se reconcilier plus facilement avec son père qui était alors en Asie, à la tête d'une armée puissante.

L'embarras de Cicéron était extrême; il connaissait tout le complot, et comme il arrive souvent, il ne pouvait le prouver. Faire informer dans les lieux d'Italie où se formaient les rassemblemens d'hommes et les dépôts d'armes, eût été trop long pour prévenir l'exécution; en vain le sénat avait promis de fortes récompenses à quiconque dévoilerait le complot, on gardait le plus profond silence. Cicéron ne vit d'autres ressources que de forcer Catilina lui-même à se déclarer ouvertement, avant le moment où toutes ses mesures seraient prises. En conséquence il convoque le sénat au capitole; Catilina s'y rend avec l'effronterie du crime qui affecte la sécurité de l'innocence; mais les sénateurs s'étant levés d'indignation, à son

approche, quittent le banc où il se place. Alors le consul éclate, et prononce le discours célèbre qui commence par ces mots : *jusques à quand abuserez-vous de notre patience, Catilina?* Ensuite il détaille le plan du complot, dont il révèle les moindres circonstances, aussi bien qu'aurait pu faire Catilina lui-même. Celui-ci veut se justifier ; il s'emporte en invectives contre le consul plébéïen qui ose insulter un homme de sa naissance. Interrompu par les murmures du sénat qui le nomme traître et parricide, il se retire furieux. Il va déclarer ses dernières résolutions à ses complices, et répand le bruit qu'il part volontairement pour se rendre, en exil, à Marseille. Le lendemain, le consul assemble le peuple, il lui déclare que malgré les vains bruits d'un exil prétendu, il apprendra sous peu de jours que Catilina est allé joindre l'armée qui l'attend dans l'Étrurie; que pour lui, consul, il a déjà pris les mesures nécessaires pour prévenir les attentats de ce conspirateur, que les forces de la république sont en mouvement dans l'Italie, que la sûreté de la ville est hors d'atteinte, que chaque citoyen doit veiller seulement sur ses propres foyers, qu'il répond du reste, et en même-tems il ordonne aux complices de Catilina qu'ils se hâtent de fuir sur les pas de leur chef, il leur indique la route qu'il a prise, et leur annonce qu'après

avoir fait connaître au public que la conjuration n'est point une chimère, il va les poursuivre sans ménagement.

Il y avait alors à Rome des députés des Allobroges, nation belliqueuse, qui habitait les pays de la Savoie et du Dauphiné. Ils avaient à se plaindre de la république. Les conjurés profitèrent de ces dispositions, pour les mettre dans leurs intérêts. Ces étrangers s'étaient engagés à obtenir de leur nation un secours considérable de cavalerie, pour l'armée des conspirateurs. Mais ayant réfléchi sur leur démarche, ils allèrent en faire l'aveu au consul. Cicéron leur ordonna de dissimuler et de prendre des écrits des conjurés, sous prétexte qu'ils en avaient besoin pour déterminer leur nation. En effet, l'un des conjurés fut chargé de les conduire vers Catilina, avec des lettres des principaux d'entr'eux; alors le consul ayant su la route qu'ils devaient prendre, fit porter un renfort sur la route, pour les arrêter. Cela fut exécuté, et les paquets saisis, apportés, et ouverts devant le sénat. Ils contenaient des lettres de Lentulus, ancien consul, de Céthegus, de Statilius, et d'un autre sénateur, lesquelles ne laissaient plus aucun doute sur la conjuration. Les auteurs de ces lettres ne purent les méconnaître. Il ne s'agissait plus que de décider de leur châtiment. Caton opina pour qu'ils fussent sur-le-champ punis de mort; César représenta

combien cette forme était inouïe (1); qu'elle serait d'un dangereux exemple, que si l'usage du pouvoir arbitraire n'était pas dangereux, sous un consul tel que Cicéron, il pouvait le devenir par la suite entre des mains moins pures. Les avis étaient partagés. Cicéron prit la parole (2), rappela les motifs sur lesquels se fondaient les deux opinions, soutint la nécessité d'adopter celle de Caton, et finit, en disant aux sénateurs qu'il ne se dissimulait pas que c'était son propre intérêt qui les rendait indécis, qu'il prévoyait, (prédiction bien vérifiée), les persécutions qu'il allait s'attirer, mais que sa vie était dévouée à la république, que s'il n'échappait pas à la rage des malveillans, il recommandait son fils au sénat (3), qui ne devait consulter que l'intérêt public, et être sûr qu'il avait un consul capable, jusqu'au dernier soupir, de maintenir et de faire exécuter ce qu'il aurait ordonné. L'arrêt de mort fut prononcé. Cicéron conduisit lui-même dans la prison Lentulus. D'autres magistrats y menèrent les quatre sénateurs

(1) La loi Sempronia défendait qu'aucun citoyen Romain fût puni de mort, sans un jugement du peuple.

(2) Tous les discours prononcés par Cicéron, dans cette affaire, nous sont parvenus sous le titre de Catilinaires.

(3) Il était né cette même année. C'est celui à qui il adresse le traité des devoirs.

complices, et ils furent aussitôt étranglés.

Catilina, cependant, était dans son camp d'Étrurie, déjà à la tête de douze mille hommes, et craignant si peu de manquer de soldats, qu'il refusait d'enrôler les esclaves. Il attendait des nouvelles de Rome, pour marcher contre cette ville, au moment convenu. Mais lorsqu'on apprit dans son armée ce qui venait d'arriver à Lentulus et à d'autres conjurés, la désertion lui enleva beaucoup de monde. Il prit donc la résolution de s'en aller dans les Gaules, avec ce qui lui restait; Cicéron avait fait fermer tous les passages. Se voyant cerné de toutes parts, Catilina n'écouta plus que son désespoir. Il attaqua l'armée qui le poursuivoit, quoique beaucoup plus forte, et périt, lui et les siens, jusqu'au dernier, après avoir taillé en pièces la moitié de l'armée de la république.

Ainsi se termina cette fameuse conjuration. Un décret du sénat remercia le consul d'*avoir, par son courage, par sa sagesse, par sa vigilance, sauvé la république d'un si grand péril;* on décerna *en son nom de solemnelles actions de grâces aux Dieux immortels* (honneur qui n'avait été rendu jusques-là qu'à des généraux d'armée,) *pour avoir préservé la ville de l'incendie, les citoyens du massacre, et l'Italie d'une pernicieuse guerre.* Les habitans de Capoue

lui élevèrent une statue dorée; enfin, Catulus, prince du sénat (1), l'ayant appellé à haute voix le père de la patrie, ce titre lui fut confirmé par le sénat et par le peuple.

Le consulat de Cicéron expirait à peine, qu'il éprouva les premières atteintes des persécutions qui l'attendaient. Les consuls, en sortant de charge, affirmaient par serment, devant le peuple, qu'ils avaient bien rempli leurs devoirs, et ils avaient coutume de le haranguer en cette occasion. Cicéron s'y disposait. Un tribun l'en empêcha, sous prétexte qu'on ne devait pas écouter celui qui avait condamné des citoyens, sans les entendre. La présence d'esprit de Cicéron ne l'abandonna pas, et contraint à ne prononcer que le serment, *je jure*, s'écria-t-il, en s'écartant de la formule usitée, *que j'ai sauvé la république*. Les applaudissemens furent innombrables, et tout le peuple répétant qu'il avoit dit vrai, l'accompagna jusqu'en sa maison, avec les transports les plus vifs.

Pompée étant de retour de l'Asie, il se forma entre lui, Crassus et César, une association désignée par l'histoire, sous le nom du premier triumvirat. Cha-

(1) On appelait prince du sénat, celui que les censeurs avaient placé en tête, sur la liste des sénateurs, dans leur recensement. C'était une sorte d'hommage qu'ils rendaient au mérite et à la probité.

cun d'eux se flattait secrètement, qu'au moyen de leur puissance commune, la république serait facilement opprimée, et qu'ensuite il viendrait à bout de détruire ses collègues. Cette arrière-pensée était dans l'éloignement; mais, parce que Crassus et Pompée qui, jusques-là, avaient toujours vécu en mésintelligence, ne pouvaient porter dans cette union apparente que l'esprit qui les avait toujours rendus ennemis l'un de l'autre, il devait arriver, et il arriva que César qui entrait dans la carrière politique, et inspirait moins de défiances à chacun de ses rivaux, recueillit seul les fruits de cette coalition.

Ces trois hommes offrirent à Cicéron de l'admettre en quatrième, dans l'intention de tourner à leur avantage le crédit dont il jouissait, et comme ils le connaissaient ami trop sincère de la liberté, pour aspirer à envahir l'autorité publique, ils ne craignaient point de se donner, en le recevant parmi eux, un concurrent dans leurs vues ambitieuses.

Cicéron, s'il eût écouté leurs propositions, se mettait à l'abri des poursuites de la haîne et de l'envie; mais elles ne convenaient point à son caractère; il les refusa, et dès-lors, les triumvirs, auxquels son autorité faisait ombrage, favorisèrent ses ennemis, et fomentèrent leurs intrigues. L'attaque fut dirigée par Clodius, qui avait contre lui des ressen-

timens personnels, dont nous allons exposer l'origine.

Clodius descendait de la famille des Appius, qui joue le plus grand rôle dans l'histoire Romaine. Son âge était la fleur de la jeunesse. Sa figure, son esprit, son éloquence, ne le distinguaient pas moins que l'illustration de ses ancêtres; mais, à ces avantages naturels, il joignait l'ame la plus profondément perverse.

Il entretenait une intrigue avec Pompéia, femme de César. Tous les ans les femmes célébraient, dans la maison d'un des premiers magistrats, des cérémonies religieuses qu'on appelloit les mystères de la bonne déesse; aucun homme ne pouvoit s'y trouver sans profanation, et on avait soin d'écarter jusqu'aux images et aux portraits de leur sexe. La croyance était que si un homme osait se présenter, pendant ces cérémonies, il deviendrait aveugle sur-le-champ, et il était sans exemple que personne l'eût jamais tenté. Ces mystères se célébrant chez César, alors préteur, Clodius résolut de s'ouvrir l'accès près de sa maîtresse, pendant les cérémonies, en prenant des habits de femme. Il exécuta ce projet; mais s'étant égaré dans les appartemens, il fut obligé de faire des questions, et le son de sa voix le trahit. Ce sacrilège inoui mit la ville entière en rumeur, et l'affaire fut portée devant les juges. L'accusé prétendit, pour sa

défense, qu'il n'était pas à Rome, ce jour-là, et corrompit les juges à force de présens, de sorte que, sur cinquante-six, il fut absous par une majorité de trente et un. Mais il ne pardonna jamais à Cicéron, appellé en témoignage, d'avoir affirmé, comme il étoit vrai, qu'il était venu le voir le matin. César, plus politique, refusa de déposer, pour se ménager un homme du caractère de Clodius, dont il espérait beaucoup de services; mais il répudia sa femme, et comme on lui en demandait la raison, il fit cette réponse devenue célèbre : *La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.*

Telle était la cause du ressentiment de Clodius, et Clodia, sa sœur, dont on prétend que Cicéron avait dédaigné les avances, ne manquait pas de l'animer davantage. Voici maintenant les moyens qu'il employa.

Il résolut de se faire nommer tribun du peuple, et comme sa naissance s'y opposait, de se faire adopter par un plébéïen; L'adoption était une de ces institutions anciennes qui porte un caractère d'humanité admirable et plein de charmes; elle remplaçait le vuide des plus douces affections; elle donnait un fils à celui auquel la nature en avait refusé; elle rendait à un orphelin les caresses et les soins d'un père; enfin, elle multipliait les liens de familles, et les sources du bonheur domestique. Non-seulement Clo-

lius en abusa par le but qu'il s'y propo-sait, mais encore en négligeant de remplir es conditions requises pour la validité l'un tel acte. La loi voulait que le père doptif fût plus âgé que le fils, qu'il n'eût point d'enfans, et eût passé l'âge l'en avoir. Fontéius qui adopta Clodius, avait environ dix ans de moins que lui, et était par conséquent très-jeune. Cette doption n'en fut pas moins confirmée par le peuple, à qui ce droit appartenait. Telle était alors la puissance de l'intrigue et de la corruption.

César contribua beaucoup au succès de Clodius, en cette occasion. Son intention n'était pas de voir Cicéron succomber, mais il eût voulu l'obliger d'avoir recours à lui pour résister à l'orage, afin de le mettre dans sa dépendance. C'est pourquoi, en même-tems qu'il protégeait les projets de Clodius, il offrit à Cicéron de lui donner la lieutenance du gouvernement des Gaules, auquel il venait de se faire nommer pour cinq ans; mais Cicéron qui prévoyait les dissentions qui ne tarderaient pas d'éclater entre César et Pompée, malgré l'union apparente dans laquelle ils vivaient, et qui comprenait les desseins que César méditait déjà d'asservir la république, ne voulut pas se placer entre son devoir de citoyen et la reconnaissance.

Cependant Clodius n'eut pas plutôt fait légitimer son adoption, qu'il sollicita le

tribunat, et parvint à l'obtenir; il fut encore plus heureux; car il réussit à porter au consulat, la même année, deux hommes également pervers, et dévoués à sa cause.

Le premier soin de Clodius, élevé au tribunat, fut de s'attirer la bienveillance populaire par un grand nombre de lois qui flattaient les passions de la multitude. Il s'acheminait ainsi vers celle qu'il méditait contre Cicéron. Il la présenta d'abord d'une manière indirecte, et ainsi conçue: *que celui qui aura fait mourir un citoyen, sans les formes ordinaires de la justice, soit puni par l'interdiction de l'eau et du feu.* Son intention était de désigner Cicéron qui, sur un simple arrêté du sénat, avait fait mourir les complices de Catilina, tandis qu'il fallait un jugement du peuple pour les condamnations capitales. Toutefois, la loi de Clodius était parfaitement juste dans ses termes généraux, et il se flattait, de conséquence en conséquence, d'amener le peuple à une résolution qu'il n'eût pas osé lui préparer ouvertement; Cicéron lui-même lui ôta cet embarras, par la démarche la plus imprudente. Il parut dans la ville revêtu des habits que portaient les accusés; il eût dû attendre que son adversaire le nommât, et s'attacher alors à prouver que la loi, excellente en elle-même, ne pouvoit recevoir d'application, dans les circonstances où il s'était trouvé, ni d'ailleurs

avoir

avoir un effet rétroactif. Cependant tous les chevaliers, au nombre de vingt mille, changèrent de robe, comme Cicéron, et ayant à leur tête le jeune Crassus, fils du triumvir, admirateur aussi passionné de Cicéron, que son père l'aimait peu, ils allèrent solliciter le peuple et les consuls. Ils furent très-mal accueillis par ces derniers. Cela n'empêcha pas qu'un autre tribun ne proposât au sénat un décret qui fut accepté, pour que les sénateurs et les citoyens prissent l'habit de deuil. Les consuls, furieux, firent intervenir leur autorité, pour arrêter l'exécution de ce décret. Peu de tems après, Clodius convoqua une assemblée du peuple; mais au moment où les chevaliers et les plus chauds partisans de Cicéron y parurent, il fit fondre sur eux par ses esclaves et ses mercenaires. Le sénateur Vibienus mourut des coups qu'il y reçut, et Hortensius fut grièvement blessé. Tels étaient les déplorables moyens qui souillaient la liberté des délibérations du peuple souverain. Clodius ayant ainsi chassé ou intimidé ceux qui auraient voulu prendre le parti de Cicéron, il somma les consuls actuels de s'expliquer sur son consulat. Ils firent, contre ce qu'ils appellaient ses attentats, une sortie vigoureuse. Tous les magistrats corrompus ou effrayés par la faction Clodienne, tinrent à-peu-près le même langage, en termes plus ou moins

mesurés. Il ne restait que deux partis à Cicéron, ou de faire servir les forces de ses amis à sa défense, ou de prévenir l'effusion du sang par son exil. Il assembla ses amis, pour les consulter. Caton, Hortensius et Atticus furent du dernier avis; Lucullus seul soutint le premier. Cicéron sortit donc de Rome, accompagné d'un grand nombre d'amis qui, après l'avoir escorté pendant deux jours, lui laissèrent continuer son chemin vers la Sicile.

Alors Clodius fit passer, sans opposition, ce décret aussi ridicule dans les termes, que révoltant par le fonds. « Vous » êtes supplié d'ordonner que Cicéron » *ait été* interdit de l'eau et du feu, que » personne, sous peine de mort, n'ose » lui donner un asyle, que ceux qui » proposeront son rappel soient traités » comme ennemis publics, à moins qu'ils » n'ayent commencé par rendre la vie » aux citoyens qu'il a fait mourir injus- » tement ». Ensuite, il livra aux flammes et au pillage la maison de Cicéron, et ordonna qu'il fût bâti un temple à la liberté, sur le terrein qu'elle occupait, afin qu'il n'y pût jamais rentrer; cependant il n'oublia pas d'en conserver une partie, pour l'arrondissement de la sienne, qui était à côté.

On a reproché à notre illustre exilé de n'avoir pas montré assez de fermeté dans cette disgrace. Il est vrai que ces

lettres à Atticus sont remplies de plaintes, de regrets et de désespoir. On peut dire, sinon pour le justifier, au moins afin qu'il soit jugé avec plus d'indulgence, que si nous pouvions voir à nud les mouvemens du cœur des plus grands hommes comme ceux de Cicéron par la naïveté de ses lettres, nous y appercevrions bien d'autres faiblesses. Il me paraît dur de prendre avantage, contre lui, de la connaissance que nous avons de ses sentimens les plus secrets, par ses épanchemens familiers... « Le blâme qui voudra », dit Voltaire, « d'avoir répandu dans le » sein de l'amitié les douleurs qu'ils ca- » chait à ses persécuteurs : je l'en aime » davantage. Il n'y a guères que les ames » vertueuses de sensibles. Cicéron qui » aimait tant la gloire, n'a pas ambi- » tionné celle de vouloir paraître ce qu'il » n'était pas. Quel mal y a-t-il donc à » avouer à sa femme et à son ami qu'on » est fâché d'être loin de Rome qu'on » a servie, et d'être persécuté par des » ingrats et des perfides? Il faut fermer » son cœur à ses tyrans, et l'ouvrir à » ceux qu'on aime ».

L'exil de Cicéron ne fut pas de longue durée; le tribunat de Clodius était à son terme : de nouveaux consuls succédaient aux persécuteurs de Cicéron; ils commencèrent l'exercice de leurs fonctions, en proposant son rappel, et on résolut d'en porter sans délai la loi au

peuple. Mais, le jour fixé, Clodius se porta, dès le grand matin, avec ses esclaves et ses gladiateurs, dans le lieu de l'assemblée, et lorsque les nouveaux tribuns, partisans de Cicéron, s'y présentèrent, avec une foule de citoyens, il les attaqua si vigoureusement, que le Tibre et les égoûts publics furent teints de sang, et remplis de cadavres. On ne conçoit pas qu'un tel excès d'audace demeura impuni; mais dans cette lutte violente des partis, les lois étaient sans vigueur, ou ne pouvaient parler qu'au gré du plus fort. Aussi Milon, après avoir cité Clodius en justice, voyant l'impuissance des tribunaux, acheta une troupe de gladiateurs, pour repousser la force par la force, et ce fut par ce moyen que, dans la suite, il fit périr ce perturbateur public.

Dans ce désordre affreux, le sénat eut recours aux mesures les plus vigoureuses. Il arrêta qu'on ne s'occuperait d'aucune affaire avant d'avoir terminé celle de Cicéron;

Que pour mettre désormais les magistrats à l'abri des insultes des factieux, les consuls publieraient dans toute l'Italie une proclamation, pour inviter les amis du bien public à venir au secours de Cicéron;

Que si, par quelque nouvelle violence, la loi de son rappel n'était pas reçue dans cinq jours, il aurait le droit de re-

venir à Rome, sans le secours d'aucune autre autorité;

Qu'on rendrait grâces à tous les états et à toutes les villes qui l'auraient reçu ou traité favorablement; qu'on recommanderait le soin de sa personne à toutes les nations alliées de la république, et qu'on enverrait ordre aux généraux Romains qui commandaient dans les pays étrangers, de prendre sa vie et sa sûreté sous leur protection.

Ces dispositions furent décrétées à l'unanimité des voix, hors celle de Clodius, par quatre cent dix-sept sénateurs, présens à Rome.

Aussitôt une foule innombrable de citoyens de tous les âges se rendit à Rome. On n'avait point encore vu, et on ne vit jamais d'assemblée si nombreuse et si solemnelle. Elle se tint au champ de Mars, qui pouvait seul contenir une si grande multitude. La loi du rappel y fut proposée par les magistrats. Clodius eut l'effronterie de s'y opposer; il parla paisiblement; sa faction fut écrasée, non par les clameurs et la violence, mais par la majesté du peuple, qui avait pris l'attitude de la souveraineté, dans le rassemblement de tous les citoyens.

Cicéron revenait à Rome, sur le seul décret du sénat, résolu d'y rentrer, ou de périr. Il s'était embarqué pour l'Italie, le jour même où son rappel se confirmait par le peuple, et il en reçut

l'heureuse nouvelle, en prenant terre à Brindes. Il nous apprend lui-même dans ses discours prononcés publiquement, que « depuis Brindes jusqu'à Rome, le che-» min bordé de spectateurs, ressemblait » à une rue continuelle; qu'il n'y eut » point de canton, de ville, de colonie » qui ne lui décernât des honneurs pu-» blics, et ne lui fît faire des compli-» mens, par une députation de ses prin-» cipaux membres. Toute l'Italie, dit-il, » le reporta, en quelque sorte, sur ses » épaules. En approchant de la ville, le » sénat, suivi d'une multitude de ci-» toyens, vint à sa rencontre; les tem-» ples, les portiques, les toîts des mai-» sons étaient couverts de gens, qui le » saluèrent avec des acclamations uni-» verselles. Sa marche fut accompagnée » des mêmes honneurs, jusqu'au Capi-» tole, où une foule de citoyens atten-» daient son arrivée, et après avoir rendu » grâces aux dieux, le même cortége le » suivit jusqu'à la maison de son frère, » où il descendit ».

Jamais conquérant, ni despote, n'obtinrent des hommages aussi éclatans et aussi universels qu'un simple chevalier d'Arpinum, par l'empire de ses talens, de ses services, et de ses vertus personnelles. Ses maisons furent rebâties aux dépens du trésor public.

Cicéron avait alors cinquante ans. Il faudrait écrire toute l'histoire Romaine

de ce tems-là, pour faire connaître la part qu'il eut aux événemens : cependant, comme il fut quelques années sans remplir de fonctions publiques, je ne le considérerai que comme orateur et philosophe. Il écrivit, à cette époque son traité *de l'orateur*, qui nous reste; son traité *des lois*, dont nous avons trois livres, dans lesquels il y a malheureusement beaucoup de lacunes; l'histoire de son consulat, en Grec, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous; différens poëmes perdus, et enfin ses livres, intitulés *de la république*, c'est-à-dire, de la meilleure forme de gouvernement, ouvrage qu'aimait de préférence son cher Atticus, et celui qu'on doit le plus regretter. Il prononça aussi, dans cet intervalle, beaucoup de plaidoyers ou de harangues publiques. On en trouvera une partie dans la collection de ses discours, dont quarante-cinq ont été conservés jusqu'à nous, sans compter ses quatorze *Philippiques* (1), ou déclamations contre Antoine, qu'il composa la dernière année de sa vie.

On voulut, vers ce tems, porter un remède aux brigues, dont le scandale croissait de jour en jour. Nous avons dit que les prétendans aux magistratures se

(1) Appellés Philippiques, par allusion à des déclamations semblables, prononcées par Démosthène, contre Philippe, roi de Macédoine.

présentaient eux-mêmes. Ces candidats, dès l'origine de la république, courtisaient les citoyens, pour se concilier les suffrages, et lorsque la population de la république fut trop nombreuse pour que chacun se connût, ils avaient des esclaves, appellés *nomenclateurs*, dont la profession était de savoir les noms et la profession des citoyens. Ils l'apprenaient à leurs maîtres, lorsqu'ils allaient dans les rues ou dans les sssemblées publiques, et ceux-ci appellaient alors les citoyens par leurs noms, leur parlaient amicalement, et les entretenaient de ce qui pouvait les intéresser. Cette flatterie innocente qui avait même quelque chose de noble, en rappellant sans cesse l'égalité, dégénéra dans la plus affreuse corruption, lorsqu'il y eut des citoyens assez riches pour acheter les suffrages, et d'autres assez vils pour se vendre. On fit beaucoup de lois pour arrêter cet abus; Cicéron en avait publié de nouvelles, pendant son consulat; mais la multiplicité de ces lois mêmes manifestait leur impuissance. Il existait une coutume qui donnait encore plus de force aux abus; c'est que les préteurs et les consuls, c'est-à-dire les principaux magistrats, obtenaient, au sortir de ces charges, les gouvernemens des provinces Romaines; d'où il résultait deux choses, la première, que comme on rapportait de ces gouvernemens des richesses immenses, on était

d'autant plus avide d'obtenir les charges qui y conduisaient; la seconde, que parce qu'il n'était pas permis de citer en justice les fonctionnaires publics, pendant le tems de leur administration (1), on se mettait ainsi à couvert, au moins pour un tems.

On imagina, pour prévenir ces désordres, de décréter que les magistrats n'obtiendraient de gouvernemens que cinq ans après être sortis de charge.

On arrêta ensuite, pour suppléer aux gouvernemens, pendant les cinq ans d'exclusion décrétés, que les provinces vacantes seraient distribuées entre les sénateurs consulaires et prétoriens, qui n'avaient jamais eu de gouvernement étranger. Cicéron était de ce nombre, et le sort lui assigna la province de Cilicie.

Il s'y conduisit suivant les maximes

---

(1) Cette loi nous paraît sage. Autrement, dans un gouvernement aussi agité que celui de Rome, il n'y aurait jamais eu d'activité dans l'autorité publique, par les persécutions continuelles des malveillans. Le peuple nommait ses magistrats; c'était à lui de remplir ses devoirs, en faisant un bon choix. Que si ses mandataires prévariquaient, il fallait attendre, pour invoquer contre eux la sévérité des lois, que leur administration fût expirée. Elle ne durait qu'un an, à l'exception des commissions particulières, qui n'eurent lieu que sur la fin de la république, et cela par abus. Le système contraire donne un moyen facile pour désorganiser la machine politique. La loi tombe bientôt dans l'inertie, si les mouvemens de ses agens visibles peuvent être contrariés.

qu'il avait tracées, dans la lettre qu'il écrivit à Quintus, son frère, quand celui-ci avait eu à remplir de pareilles fonctions. Son désintéressement, sa modération, sa vigilance furent admirables. Sur sa route, il ne voulut point être à charge aux villes et cantons, en recevant d'eux ses approvisionnemens, pour lui et sa suite, comme le pratiquaient les autres gouverneurs. Il en usa de même dans sa province, lorsqu'il la parcourut, pour en régler les affaires. Voici quelques détails de sa conduite privée, tirés de ses lettres à Atticus. « J'ai fourni aux villes, dit-il, » deux excellens moyens pour s'acquit- » ter, le premier, en ne demandant rien » à la province, pour ma subsistance; » quand je dis rien, je n'exagère pas; il » est vrai, à la lettre, qu'il ne leur en » coûtera pas une obole. Vous ne sauriez » croire l'avantage qu'ils en ont tiré. En » second lieu, les magistrats des villes » s'étaient engraissés aux dépens de leurs » citoyens. J'ai interrogé moi-même ceux » qui ont possédé ces charges depuis dix » ans; ils m'ont fait l'aveu de leurs con- » cussions, et sans essuyer la honte d'une » sentence, ils ont rapporté ce qu'ils » avaient pris. Avec ce secours, les villes » ont payé sans peine ce qu'elles de- » vaient.... Je m'acquitte de mes autres » fonctions avec le même succès..... » L'accès de ma maison n'est pas diffi- » cile, comme chez les autres gouver-

» neurs. On n'a pas besoin de s'adresser
» à mes gens, pour obtenir des audien-
» ces; je me promène chez moi, les portes
» ouvertes, comme je faisais, lorsque j'as-
» pirais aux dignités publiques ».

Brutus le pressait, en faveur d'un de ses amis, qui avait commis beaucoup de vexations, sous le proconsul précédent, et Atticus se joignait à lui; « je sais ré-
» pondit-il au dernier, combien l'amitié
» de Brutus me serait avantageuse; mais
» voudriez-vous que je la gagnâsse aux
» dépens de la justice? Si quelqu'un n'est
» pas content de moi, je m'en consolerai,
» pourvu que j'aie la justice de mon côté,
» et si Brutus me condamne, je ne veux
» point avoir de tels amis ».

Cœlius ayant été nommé édile, lui demanda la permission de lever pour fournir aux frais de ses jeux quelques contributions sur sa province, et des panthères. Curion, disait-il, en a fait venir dix, sous le proconsul précédent, il ne serait pas honorable pour vous qu'on n'en vît pas davantage à votre ami. Cicéron lui fait réponse : « qu'il
» est surpris que ses actions soient si
» obscures, qu'on ne sache point encore
» à Rome, que depuis qu'il commandait
» dans sa province, il n'avait levé au-
» cune contribution extraordinaire; qu'il
» ne convenait, ni à lui d'extorquer de
» l'argent, ni à Cœlius d'en recevoir,
» par cette voie; à l'égard des panthères,

» il lui déclare qu'il n'est pas non plus
» dans son caractère d'imposer à ses peu-
» ples un tel fardeau, mais qu'il lui en
» envoye qu'il s'est procuré à ses frais,
» ajoutant que ces bêtes n'étaient sans
» doute pas fâchées de quitter sa pro-
» vince, parce que, depuis qu'il en était
» gouverneur, elles se plaignaient d'être
» les seules créatures à qui l'on y dressât
» des embûches ».

C'est ainsi qu'en ne s'écartant pas lui-même de ses devoirs, il les rappellait aux autres avec enjouement.

En un mot, il rendit une justice exacte à tous les peuples soumis à sa domination; non-seulement, il n'exigea rien d'eux pour lui-même, mais il eut soin qu'aucun de ses subordonnés et de ceux qui avaient quelque part à l'administration n'exercât la moindre vexation. Loin d'exiger de nouvelles taxes, il fit remise (1) des anciennes, quand elles ne lui parurent pas justes, et lorsqu'il les crut telles, il ne les fit percevoir que pour les attribuer au soulagement des villes et des cantons opprimés. Enfin, quand il sortit de charge, il versa dans le trésor public de la province, cent mille livres qu'il avait économisées sur son propre traitement.

Ses dispositions militaires ne furent

---

(1) Ces remises s'élevèrent à une somme de six millions.

pas

pas moins dignes déloges. Il sut si bien s'emparer des postes les plus avantageux, avec sa petite armée, qu'il mit sa province à couvert de l'invasion des Parthes, les plus redoutés des ennemis des Romains, depuis la fameuse défaite, encore récente de Crassus, qui périt avec son fils, en les combattant. Il les obligea de s'éloigner. Il attaqua et tailla en pièces, dans les gorges d'Issus, des peuples barbares qu'on n'avait point encore pu dompter. Il les poursuivit, leur rasa plusieurs forts, et forma le siége de la ville de Pindessinum, leur capitale, qu'il emporta au bout de quarante-sept jours. Ces succès étaient d'autant plus glorieux, que Bibulus étant arrivé, sur ces entrefaites, son armée fut battue par ces mêmes peuples. Les soldats de Cicéron le proclamèrent *Imperator*, titre qu'ils donnaient à leur généraux, lorsqu'ils les jugeaient dignes d'obtenir les honneurs du triomphe.

A peine Cicéron était de retour à Rome, que la guerre entre Pompée et César éclata. Malgré les instances les plus amicales de César, qui le priait au moins de rester neutre, il ne voulut jamais consentir à abandonner le parti de la république, et après avoir fait de vains efforts pour maintenir la paix, il rejoignit le camp de Pompée, quoiqu'il prévît bien qu'il dût succomber, comme il l'annonce sans cesse dans ses lettres, où il répète que les projets qu'on a

conçus, et ceux qu'on a déjà exécutés, lui déplaisent également, qu'il est mécontent de l'usage qu'on se propose de faire de la victoire, et qu'il n'est satisfait que de la cause. On refusa d'écouter ses avis, et Pompée fut complettement défait.

Cicéron ne savait, « s'il valait la peine de » demander une vie sur laquelle on ne » pouvait plus compter, lorsqu'on l'avait » une fois reçue d'un maître ». Cependant, pressé par les amis de César, il se décida à aller au-devant du vainqueur, qui ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il courut à sa rencontre, pour l'embrasser. Mais quoique, si les soins assidus et les attentions multipliées sont une marque de servitude, il fut moins l'esclave des vainqueurs, qu'ils n'étaient les siens, comme Atticus le lui observe, il ne pouvait se pardonner son humiliante démarche. Il tâchait de se consoler de n'avoir pas imité Caton, en écrivant l'apologie de sa mort. « J'ai honte, disait-il, de me » voir esclave, et je m'efforce de m'oc- » cuper d'autre chose, pour ne pas en- » tendre les reproches de Platon..... Je » pleure ma patrie, avec plus d'amer- » tume, qu'une mère, sa fille unique ». Pour se distraire, il se livrait tout entier à l'étude. Nous devons à son éloignement des affaires, pendant cet intervalle, ses *Tusculanes*, le traité *de la nature des Dieux*, celui *du bien et du mal*, ceux

du destin, *de la divination*, *de l'amitié*, *de la vieillesse*, et plusieurs autres.

On l'accuse d'avoir flatté, pendant sa vie, César, qu'il n'épargna point, après sa mort. Mais il y a peu de bonne-foi de lui faire un crime des louanges qu'il donne à César, dans ses plaidoyers, parce que, comme orateur, il ne devait pas négliger ce qui pouvait assurer le succès de la cause des amis qu'il défendait; et d'ailleurs, il suffit de lire le discours qu'il prononça, en faveur de Ligarius, pour voir, que dans ces occasions mêmes, il s'expliquait avec une grandeur d'ame, une noblesse, une fermeté vraiment républicaine. Au reste, il ne parut presque plus au sénat, et y gardait le silence, ce qui était dire assez, lorsque les autres sénateurs s'abaissaient aux plus viles adulations. Il ne parlait du nouveau gouvernement que pour en gémir, ou le tourner en ridicule; ses épigrammes, sur ce sujet, circulaient dans toutes les bouches; Atticus lui recommande souvent d'être plus circonspect. Enfin, nous apprenons, que sollicité par Hirtius et Balbus, amis de César, d'adresser au dernier quelque ouvrage qui pût lui plaire, non-seulement il s'y résolut avec peine, mais que l'ayant fait, il le pressait tellement de rendre la liberté à son pays, que ceux-ci ne voulurent pas l'envoyer au dictateur. Brutus, Cassius et les autres, qu'on n'a jamais blâmés, dissimulèrent

bien davantage avec César, puisqu'ils furent comblés des faveurs de celui contre la vie duquel ils conspirèrent.

César s'était fait créer consul pour dix ans, dictateur perpétuel, censeur unique, sous le titre d'inspecteur des mœurs : sa personne avait été declarée inviolable et sacrée ; il pouvait porter toujours une couronne de laurier. On avait placé sa statue au Capitole, vis-à-vis celle de Jupiter avec cette inscription : *à César demi-dieu*. Il avait des autels, des temples, des prêtres, le titre d'*imperator*, ou empereur, qui ne se donnait auparavant aux généraux vainqueurs, que jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu le triomphe, et qu'on ne pouvait jamais garder dans Rome. On croit que le sénat ne lui prodiguait ces honneurs, que pour le rendre plus odieux. Quoi qu'il en soit, il n'en était pas encore satisfait, et prêt à partir pour porter les armes contre les Parthes ; il désira le titre de roi, qui ne pouvait rien ajouter à la souveraineté absolue dont il jouissait ; il ne reçut que la mort.

Malheureusement, les conjurés n'avaient pris aucune mesure pour soutenir un coup si hardi. Ils ne firent qu'étourdir un moment les partisans de la tyrannie. Antoine était alors le collègue de César, dans le consulat. Persuadé que les conjurés avaient un plan de défense, et n'ayant

lui-même aucune force préparée, il dissimula d'abord. Il s'exprima au milieu du sénat, avec beaucoup de modération; il dit, qu'il fallait ensevelir le passé dans l'oubli, et ne songer qu'à réunir les esprits divisés; il proposa d'abolir la dictature, pour l'avenir, et en fit recevoir la loi dans une assemblée du peuple. Cette conduite rassurait les conjurés, qui dès lors, songèrent encore moins à recourir aux armes, pour rétablir la liberté. Lépidus, beau-frère de Brutus, était alors dans les faubourgs de Rome, à la tête d'une armée prête à partir pour l'Espagne. Brutus aurait pu travailler à le mettre dans ses intérêts; il le négligea; Antoine le fit, et il ne se vit pas plutôt en état d'en imposer, qu'il leva le masque. Il annonça les funérailles de César, et y prononça un discours si véhément contre les meurtriers, que la multitude se porta sur leurs maisons, y mit le feu, et ils furent obligés de prendre la fuite. Brutus et Cassius étaient désignés gouverneurs des provinces de l'Orient, pour l'année suivante; au lieu de s'y rendre sur-le-champ, et de se mettre à la tête des légions qui y étaient, ils voulurent attendre l'époque légale de leur commandement, et ne firent aucuns préparatifs. Cependant, Antoine réunit autour de sa personne environ six mille vétérans, qui avaient servi sous ses ordres, dans les armées de César, et par leur moyen, il

porta la terreur dans le sénat, et bannit toute liberté des délibérations.

Les choses étant en cet état, Cicéron crut devoir s'éloigner, jusqu'à ce qu'il y eût de nouveaux consuls. Il avait pris la résolution d'aller voir son fils, à Athènes. Il apprit, en route, que les affaires paraissaient prendre une autre face, qu'Antoine avait laissé éclater des dispositions favorables, il retourna aussitôt sur ses pas. Mais, arrivé à Rome, ses espérances furent bientôt détruites. Alors, il ne ménagea plus Antoine, et prononça sa première Philippique.

Obligé de nouveau à s'éloigner, jusqu'au moment où les consuls désignés entreraient en charge, il se retira dans une de ses maisons, près de Naples. Il y prépara sa seconde Philippique, et composa son traité *des devoirs*, celui *de la gloire*, et quelques autres ouvrages.

Octave, petit-neveu et héritier de César, n'était pas en Italie, lors de sa mort; mais dès qu'il en fut instruit, il prit la route de Rome, et se présenta pour recueillir sa succession. Antoine, qui s'était emparé de tous les papiers du dictateur, comme de sa puissance, le reçut mal, ne croyant pas devoir beaucoup de ménagemens à un jeune homme de dix-huit ans. Mais ce jeune homme qui fut depuis l'empereur Auguste, était plein d'ambition, et d'un esprit très-adroit. Il visita Cicéron; il

dit qu'il ne voulait se conduire que par ses conseils, et le nomma son père. Cicéron conçut l'idée d'en faire l'instrument de la perte d'Antoine ; il pensait qu'avec le nom de César, Octave parviendrait à affaiblir le parti d'Antoine, et il ne craignait pas de donner à ce jeune homme trop de puissance, persuadé qu'on pourrait toujours disposer de lui facilement. En conséquence, il entretint la mésintelligence entre Octave et Antoine, fit déclarer le dernier ennemi de l'état, et donner à l'autre le commandement des troupes de la république, dans l'Italie, afin d'y attirer, par cet appât, toute les vieilles légions qui avaient servi sous César, et de les enlever à Antoine. Tout cela ne manqua pas d'arriver ; mais, malheureusement, cette position était trop forcée pour durer toujours. En effet, il en résultait qu'Octave défendait les meurtriers de son oncle, contre Antoine, qui les poursuivait, et on vit bientôt qu'Octave n'avait pris ce rôle, que pour se mettre en état d'en jouer un tout différent. Les armées de la république eurent un premier succès contre Antoine, mais, dans la bataille, les consuls Hirtius et Pansa périrent, de sorte qu'Octave, qui ne commandait qu'en troisième, se trouva seul, à la tête de l'armée; on l'a accusé d'avoir fait lui-même assassiner les deux généraux, pendant le combat, afin d'avoir seul le

commandement, et ce qui est certain, c'est que lorsqu'il eut pu tailler l'armée d'Antoine en pièces, il se contenta de l'obliger de fuir, jugeant que, si la république n'avait plus d'ennemis à combattre, il ne lui resterait plus à lui-même d'autorité. Il ne vit pas plutôt que la sienne avait quelque consistance, qu'il prit une attitude moins contrainte.

On comptait alors quatre armées principales, sous la conduite de différens généraux. Celle du sénat, sous Octave, qui sut si bien se rendre maître de ses dispositions, qu'elle lui appartenait plus qu'à la république ; celle de Brutus et de Cassius, dans l'Orient, laquelle combattait uniquement pour la liberté; celle d'Antoine, destinée contre les conjurés, et qui n'eut déjà plus existé, si Octave l'eût voulu; et enfin, celle de Lépidus, qui ne s'expliquait pas ouvertement, et que chacun cherchait à attirer dans son parti. Octave, Antoine, Lépidus, eûssent désiré également de se rendre maître de la république, s'il n'eûssent pas été un obstacle les uns aux autres ; mais, comme Brutus et Cassius ne voulaient que l'ancienne constitution, ce parti était réellement leur ennemi commun, ils ne pouvaient espérer de réaliser leurs prétentions, tant qu'il subsisterait : ils devaient donc se réunir, pour le combattre. Ils le firent.

Le lieu de leur rendez-vous fut une

petite isle, auprès de Bologne ; ils y vinrent, chacun de leur côté, Antoine et Octave y entrèrent, après que Lépidus, qui s'y transporta le premier, comme l'ami commun des deux autres, et celui dont ils n'avaient rien à redouter, eût reconnu qu'il n'y avait point d'embuches à craindre, pour l'un ni pour l'autre. Ils y conférèrent, pendant trois jours, à la vue de leurs armées. Là, sous le titre de triumvirs, ils se partagèrent l'autorité suprême, les provinces, et les légions.

Le dernier article de cette fameuse conférence fut une liste de proscriptions. Or, Octave et Antoine ayant été ennemis, on n'avait pu se déclarer pour l'un, sans se déclarer contre l'autre, de sorte que, par un barbare échange, auquel on ne pense pas, sans frémir, chacun abandonna à l'autre la vie de son ami, pour obtenir la proscription de celle de son ennemi. On vit donc en tête de la liste, Paulus, frère de Lépidus, Lucius César, oncle d'Antoine, Torannius, tuteur d'Octave, et Cicéron, l'auteur de sa fortune.

Malgré les précautions des triumvirs, Cicéron fut informé de la proscription. Il était alors dans sa maison de Tusculum, avec son frère et son neveu. Il partit, sur-le-champ, avec eux, pour sa terre d'Asture, qui était voisine de la mer. Mais, pendant la route, Quintus,

songeant qu'ils se trouvaient sans préparatifs, pour ce voyage, résolut de retourner vers Rome, dans l'espérance de s'y tenir caché, et de recueillir les sommes dont ils avaient besoin. Il fut découvert, et périt, avec son fils. Cicéron trouva un vaisseau prêt à partir d'Asture, et s'y embarqua. Mais, combattu par les vents et les flots, après avoir vogué l'espace d'environ deux lieues, il fut contraint de prendre terre à Circéum. Il résolut, dès-lors, de s'abandonner à sa destinée. Mais les importunités de ceux de sa suite le firent consentir à faire voile jusqu'à Caïete, où il fut encore obligé de prendre terre. Il alla se reposer dans sa maison de Formies, qui n'était qu'à un mille de la côte. Fatigué de tant d'agitations, le sommeil le saisit, et il s'endormit profondément, pendant plusieurs heures : ses esclaves apprenant qu'il y avait, dans le canton, des soldats qui le cherchaient, et approchaient de sa maison, le réveillèrent, en le conjurant de songer à sa sûreté; ils le firent enfin consentir à se mettre dans une litière, qu'ils se hatèrent de porter vers le vaisseau, au travers du bois, et des allées de son parc, par des routes détournées. A peine sortait-il de sa maison, que les soldats y entrèrent, et s'apercevant qu'il avait pris la fuite, ils marchèrent promptement sur ses traces, et l'atteignirent dans le bois. Ses domes-

tiques se rangèrent autour de lui, pour le défendre. Mais, les remerciant de leur zèle, il défendit d'opposer aucune résistance, et présentant la tête hors de la litière, il jetta sur ses ennemis un regard calme et fier, et leur dit qu'ils pouvaient frapper. Il reçut le coup, sans détourner les yeux de dessus son meurtrier. C'était un officier de l'armée d'Antoine, nommé Popilius Lœnas, que Cicéron avait défendu, dans une cause capitale. Ainsi, il fallut que les ingratitudes les plus monstrueuses se réunissent pour lui donner la mort; et dans cet empire, auquel il avait rendu tant de services, quel homme pouvait le frapper, dont il ne fût le bienfaiteur? On lui coupa la tête et les deux mains; elles furent portées à Antoine, qui donna, sur-le-champ, à Popilius, une couronne d'or, et deux cents mille livres, quoique l'affreux salaire, fixé pour les autres têtes, ne fût que de vingt-deux mille. Il fit ensuite attacher ces membres sanglans sur la tribune, où sa voix éloquente avait si souvent triomphé. Le tyran bravait ainsi les douleurs de Rome entière consternée, qui pleurait son libérateur.

Telle fut la fin de Cicéron, digne de sa vie. Il avait près de soixante-quatre ans. Il eût manqué quelque chose à sa gloire, de ne pas périr par la main des ennemis de la liberté. Excellent homme,

soit qu'on le considère par les qualités du cœur, ou par celles de l'esprit, son existence fut toute consacrée au service de ses concitoyens et de sa patrie, et il s'est encore associé au bonheur des générations futures, par ses immortels ouvrages. On a peine à concevoir qu'un seul homme ait pu suffire à des travaux si nombreux. Montesquieu a dit de César, qu'il eut bien des vices, et pas un seul défaut; on peut dire de Cicéron, qu'il avait des défauts, mais pas un vice. Il n'eut d'autre passion que la gloire, et ne la plaçait que dans les actions utiles. Tant que les beaux-arts, la philosophie, les vertus douces et aimantes, l'humanité, la liberté, auront un culte parmi les mortels, sa mémoire sera chérie, et ses écrits seront admirés.

Fin de la vie de Cicéron.

M. TULLIUS CICÉRON

A

MARCUS SON FILS,

SUR LES DEVOIRS.

DE OFFICIIS.

LIBER PRIMUS.

I. QUAMQUAM te, Marce fili, annum jam audientem Cratippum, idque Athenis, abundare oportet præceptis institutisque philosophiæ, propter summam et doctoris auctoritatem, et urbis, quorum alter te scientiâ augere potest, altera exemplis; tamen, ut ipse ad meam utilitatem semper cum Græcis Latina conjunxi, neque id in philosophiâ solùm, sed etiam in dicendi exercitatione feci; idem tibi censeo faciendum, ut par sis in utriusque orationis facultate. Quam quidem ad rem, nos, (ut videmur), magnum attulimus adjumentum hominibus nostris, ut non modò Græcarum litterarum rudes, sed etiam docti, aliquantùm se arbitrentur adeptos et ad dicendum, et ad judicandum.

Quamobrem disces tu quidem à principe hujus ætatis philosophorum, et disces, quandiù voles : tamdiù autem velle debebis, quoad te, quantùm

DES DEVOIRS.

LIVRE PREMIER.

1. Sans doute, mon cher fils, depuis un an que vous assistez aux leçons de Cratippe, et cela dans Athènes, vous devez être plein des maximes et des instructions de la philosophie : les lieux où vous êtes, féconds en grands exemples, et la juste réputation du maître que vous écoutez, m'en sont garans; mais parce que j'ai toujours allié avec fruit, soit comme philosophe, soit comme orateur, l'étude du latin et celle du grec, je suis d'avis que vous en usiez de même : c'est le moyen de vous rendre les deux genres également familiers. Sous ce double point de vue, mes écrits, (à ce qu'on pense,) offrent de grands secours à nos Romains; et ceux qui sont versés dans la langue grecque, ainsi que ceux qui l'ignorent, ne les ont pas trouvés sans utilité pour se former à l'éloquence et au raisonnement.

Etudiez donc, j'y consens, sous le plus grand philosophe de nos jours, aussi long-tems que vous voudrez, et vous devez le vouloir tant qu'il vous restera

proficias, non pœnitebit. Sed tamem nostra leges, non multùm à Peripateticis dissidentia, quoniam utrique, et Socratici, et Platonici esse volumus : de rebus ipsis utere tuo judicio : nihil enim impedio : orationem autem Latinam profectò legendis nostris efficies pleniorem. Nec verò arroganter hoc dictum, existimari velim. Nam philosophandi scientiam concedens multis; quod est oratoris proprium, aptè, distinctè, ornatè dicere, quoniam in eo studio ætatem consumpsi, si id mihi assumo, videor id meo jure quodam modo vindicare.

Quamobrem magnoperè te hortor, mi Cicero, ut non solùm orationes meas, sed hos etiam de philosophiâ libros, qui jam illos ferè æquârunt, studiosè legas. Vis enim dicendi major est in illis : sed hoc quoque colendum est æquabile et temperatum orationis genus. Et id quidem nemini video Græcorum adhuc contigisse, ut idem utroque in genere laboraret, sequereturque et illud forense dicendi, et hoc quietum disputandi genus : nisi fortè Demetrius Phalereus in hoc nu-

quelques connaissances à acquérir à son école ; toutefois lisez aussi mes ouvrages. Quoique partisan de l'académie, je diffère peu des Péripatéticiens, puisque nous reconnaissons également Socrate et Platon pour maîtres. Au reste, appellez de mes opinions à votre jugement ; je ne m'y oppose pas : la lecture de mes écrits servira du moins à perfectionner votre style. Ceci soit dit sans vanité : beaucoup d'autres ont poussé plus loin le talent de traiter des matières philosophiques ; mais quant aux qualités distinctives de l'orateur, la justesse, l'ordre, l'élégance, il semble qu'après en avoir fait l'étude de ma vie entière, je me les approprie sans injustice.

Ainsi, je vous exhorte vivement, mon cher Cicéron, à lire avec soin non-seulement mes plaidoyers, mais encore mes ouvrages de philosophie, qui ne sont déjà guères moins nombreux. Si le style des premiers a plus d'élévation, le ton simple et soutenu des autres, n'est pas indigne qu'on le cultive. Je ne connais personne chez les Grecs qui se soit en même-tems livré au genre oratoire et aux dissertations paisibles de la philosophie, si ce n'est peut-être Démétrius de Phalère. Ses écrits polémiques ont de la finesse, ses harangues peu de chaleur ; mais aux graces de son style, il est aisé de reconnaître un disciple de Théo-

mero haberi potest, disputator subtilis, orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. Nos autem quantùm in utroque profecerimus, aliorum sit judicium: utrumque certè secuti sumus.

Equidem et Platonem existimo, si genus id forense dicendi tractare voluisset, gravissimè et copiosissimè potuisse dicere: et Demosthenem, si illa quæ à Platone didicerat, tenuisset, et pronuntiare voluisset, ornatè, splendidèque facere potuisse. Eodèmque modo de Aristotele et Isocrate judico: quorum uterque suo studio delectatus, contempsit alterum.

II. Sed cùm statuissem aliquid hoc tempore ad te scribere, et multa posthàc; ab eo ordiri volui maximè, quod et ætati tuæ esset aptissimum, et auctoritati meæ. Nam cùm multa sint in philosophiâ et gravia, et utilia, accuratè copiosèque à philosophis disputata; latissimè patere videntur ea, quœ de officiis tradita ab illis et præcepta sunt. Nulla enim vitæ pars neque publicis, neque privatis, neque forensibus, neque domesticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si

phraste. Pour moi, on ne peut me contester de m'être exercé dans les deux genres; je laisse aux autres à décider avec quel succès.

J'estime d'ailleurs que Platon paraissant au barreau, s'y fût distingué par la pompe et la majesté de son discours, et que Démosthènes aurait répandu les charmes et l'éclat de l'éloquence sur les notions philosophiques qu'il tenait de Platon, s'il eût voulu leur prêter sa voix. Je porte le même jugement d'Aristote et d'Isocrate; mais chacun d'eux renfermé dans ses occupations favorites, négligea celles de l'autre.

2. Dans le dessein où je suis d'écrire pour vous quelque chose présentement, et beaucoup dans la suite, j'ai cru devoir commencer par le sujet le plus convenable à votre âge et à mon caractère. Parmi la foule de matières grandes et intéressantes, traitées par les philosophes avec beaucoup de soins et de détails, ils paraissent s'être particulièrement étendus sur nos devoirs. En effet, dans les affaires publiques et privées, dans celles du barreau, au sein de votre famille, vis-à-vis de vous-même, à l'égard des autres, nul instant de la vie qui soit exempt de

cum altero contrahas, vacare officio potest: in eòque colendo sita vitæ est honestas omnis, et in negligendo turpitudo.

Atque hæc quidem quæstio communis est omnium philosophorum. Quis est enim, qui, nullis officii præceptis tradendis, philosophum se audeat dicere? Sed sunt nonnullæ disciplinæ, quæ propositis bonorum et malorum finibus officium omne pervertunt. Nam qui summum bonum sic instituit, ut nihil habeat cum virtute conjunctum; idque suis commodis, non honestate metitur: hic, si sibi ipse consentiat, et non interdùm naturæ bonitate vincatur, neque amicitiam colere possit, nec justitiam, nec liberalitatem. Fortis verò, dolorem summum malum judicans, aut temperans, voluptatem summum bonum statuens, esse certè nullo modo potest. Quæ quamquam ita sunt in promptu, ut res disputatione non egeat, tamen sunt à nobis alio loco disputata.

Hæ disciplinæ igitur si sibi consentaneæ esse velint, de officio nihil queant dicere. Neque ulla officii præcepta firma, stabilia, conjuncta naturæ, tradi possunt, nisi aut ab iis, qui solam, aut ab iis, qui maximè honestatem propter

devoirs ; l'honneur est de les remplir, et la honte de les négliger.

Tous les philosophes, sans exception, se sont livrés à la recherche et à l'enseignement des devoirs; autrement, eussent-ils osé prendre ce titre? Mais il en est qui, par leur définition du bien et du mal, renversent toutes les saines idées de la morale. En effet, celui qui place le souverain bien dans des rapports étrangers à la vertu, et lui donne pour mesure l'intérêt personnel et non la probité, celui-là, dis-je, s'il est conséquent à ses principes, à moins qu'il ne soit entraîné par l'impulsion d'un naturel heureux, ne connaîtra jamais ni l'amitié, ni la justice, ni la bienfaisance. Sans doute il est impossible d'avoir du courage quand on regarde la douleur comme le plus grand des maux, et de la tempérance lorsqu'on fait consister le souverain bien dans la volupté. Les vices de ce système sont d'une évidence qui dispenserait de le combattre ; nous l'avons fait pourtant dans un autre lieu.

Si ces sectes voulaient être conséquentes, elles n'auraient donc aucune règle de devoirs à tracer. C'est aux philosophes qui maintiennent, ou que l'honnêteté est l'unique bien, ou quelle est le plus désirable, qu'il appartient exclusivement d'établir sur les devoirs des prin-

se dicant expetendam. Itaque propria est ea præceptio Stoïcorum, Academicorum, Peripateticorum : quoniam Aristonis, Pyrronis, Herilli, jampridem explosa sententia est : qui tamen haberent jus suum disputandi de officio, si rerum aliquem delectum reliquissent, ut ad officii inventionem aditus esset. Sequemur igitur hoc quidem tempore, et hâc in quæstione potissimùm Stoïcos, non ut interpretes ; sed, ut solemus, è fontibus eorum, judicio arbitrioque nostro, quantùm, quòque modo videbitur, hauriemus.

III. Placet igitur, quoniam omnis disputatio de officio futura est, antè definire, quid sit officium : quod à Panætio prætermissum esse miror. Omnis enim, quæ à ratione suscipitur de aliquâ re institutio, debet à definitione proficisci, ut intelligatur, quid sit id, de quo disputetur.

Omnis de officio duplex est quæstio. Unum genus est, quod pertinet ad finem bonorum : alterum, quod positum est in præceptis, quibus in omnes partes usus vitæ conformari possit.

Superioris generis hujusmodi exempla sunt : Omniane officia perfecta sint : num quod officium aliud alio

cipes constans, solides, conformes à la nature. Tels sont les Stoïciens, les Académiciens, les Péripatéticiens; car la doctrine d'Ariston, de Pyrrhon, d'Herillus est tombée depuis long-tems. Ces derniers ont renoncé au droit d'être entendus, en attribuant à toutes les actions une indifférence primitive qui ne laisse point de données pour se frayer une route à la connaissance du devoir. Je suivrai principalement ici les Stoïciens, non pas avec l'exactitude d'un interprète, mais choisissant et disposant à mon gré, suivant ma coutume, les matériaux qu'ils me fourniront.

3. Puisque cette dissertation doit rouler sur le devoir, il faut d'abord le définir. Je suis surpris que Panœtius y ait manqué; car toutes les fois qu'il s'agit de conduire à la connaissance d'un objet quelconque par la voie du raisonnement, on doit partir d'une définition pour donner une idée juste de ce qui se discute.

La matière du devoir se réduit toute à deux points: l'un, destiné à développer sa nature par la recherche du souverain bien, et l'autre à exposer les règles qui doivent nous guider dans les différentes circonstances de la vie.

Au premier point se rapportent les questions suivantes, et les semblables. Tous les devoirs sont-ils parfaits? En est-

majus sit : et quæ sunt generis ejusdem. Quorum autem officiorum præcepta traduntur, ea, quamquam pertinent ad finem bonorum, tamen id minùs apparet, quia magis ad institutionem vitæ communis spectare videntur : de quibus est nobis his libris explicandum.

Atque etiam alia divisio est officii. Nam et medium quoddam officium dicitur, et perfectum. Perfectum officium, rectum (opinor) vocemus, quod Græci κατόρθωμα, hoc autem commune καθῆκον vocant. Atque ea sic definiunt, ut, rectum quod sit, id perfectum officium esse definiant : medium autem officium id esse dicant, quod, cur factum sit, ratio probabilis reddi possit.

Triplex igitur est, ut Panætio videtur, consilii capiendi deliberatio.

Nam, honestumne factu sit, an turpe, dubitant, id, quod in deliberationem cadit : in quo considerando sæpè animi in contrarias sententias distrahuntur.

Tum autem aut anquirunt, aut consultant, ad vitæ commoditatem jucunditatemque, ad facultates rerum atque copias, ad opes, ad potentiam, quibus et se possint juvare et suos,

il de plus grands les uns que les autres? Dans le second, sans négliger absolument ces recherches, on s'attache surtout à l'application des préceptes qui en sont le résultat. C'est l'objet de cet ouvrage.

On fait une autre division. On distingue entre demi-devoir, et devoir parfait. Le devoir parfait n'est autre chose, ce me semble, que ce que les Grecs désignent par *perfection de droiture*; ils nomment le demi-devoir *bienséance*, et ils établissent que l'un est toute action évidemment bonne; l'autre, celle qu'on peut autoriser de raisons plausibles.

Trois considérations, selon Panœtius, peuvent nous arrêter avant que d'agir.

La première, ce qu'on se propose est-il honnête, ou honteux? Question souvent pénible à résoudre, par la contrariété des motifs qui se combattent.

La seconde, telle démarche sera-t-elle avantageuse à nous ou aux nôtres? Peut-elle nous procurer les douceurs et les agrémens de la vie, comme la puissance,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

conducat id necne, de quo deliberant: quæ deliberatio omnis in rationem utilitatis cadit.

Tertium dubitandi genus est, cùm pugnare videtur cum honesto id quod videtur esse utile: cùm enim utilitas ad se rapere, honestas contrà revocare ad se videtur, fit ut distrahatur deliberando animus, afferàtque ancipitem curam cogitandi.

Hâc divisione, (cum præterire aliquid, maximum vitium in dividendo sit) duo prætermissa sunt. Nec enim solùm utrùm honestum, an turpe sit, deliberari solet: sed etiam, duobus propositis honestis, utrùm honestius. Itemque duobus propositis utilibus, utrùm utilius. Ita, quam ille triplicem putavit esse rationem, in quinque partes distribui debere reperitur. Primùm igitur est de honesto, sed dupliciter: tùm pari ratione de utili: post de comparatione eorum disserendum.

IV. Principio generi animantium omni est à naturâ tributum, ut se, vitam corpusque tueatur, declinetque ea, quæ nocitura videantur; omniaque, quæ sint ad vivendum necessaria, anquirat, et paret, ut pastum, ut lati-

la fortune, les honneurs? Examen qui n'a pour objet que l'utile.

La troisième a lieu, lorsque l'honnête semble en opposition avec ce qui paraît utile. Alors l'intérêt nous entraîne d'un côté, la probité nous rappelle de l'autre, et l'esprit flotte, hésite dans une irrésolution pénible.

Comme c'est un grand vice dans une division, d'omettre quelque chose, j'observe que celle-ci laisse deux articles à désirer. En effet, ce n'est pas assez d'examiner si une action est honnête ou honteuse; il faut connaître de deux choses honnêtes, celle qui l'est davantage. J'en dis autant de l'utile. Ainsi, cette division que Panœtius réduit à trois points, doit être portée à cinq. L'honnête, qui se subdivise en plus ou moins, l'utile, qui admet la même subdivision, et la comparaison de l'un avec l'autre.

4. Tout être animé a reçu de la nature l'amour de soi-même, l'instinct de sa conservation, l'éloignement de ce qui peut lui nuire, le désir de se procurer des alimens, une retraite, et les autres nécessités de la vie. Les animaux

bula, ut alia generis ejusdem. Commune item animantium omnium est conjunctionis appetitus, procreandi causâ, et cura quædam eorum, quæ procreata sunt. Sed inter hominem et belluam hoc maximè interest, quod hæc tantùm, quantùm sensu movetur, ad id solum, quod adest, quodque præsens est, se accomodat, paululùm admodum sentiens prœteritum, aut futurum. Homo autem (quod rationis est particeps, per quam consequentia cernit, causas rerum videt, earumque progressus, et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, et rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras) facilè totius vitæ cursum videt, ad eamque degendam præparat res necessarias.

Eâdemque natura vi rationis hominem conciliat homini, et ad orationis, et ad vitæ societatem; ingenerâtque inprimis præcipuum quemdam amorem in eos, qui procreati sunt: impellítque, ut hominum cœtus et celebrari inter se, et à se obiri velit: ob easque causas studeat parare ea, quæ suppeditent et ad cultum, et ad victum; nec sibi soli, sed conjugi, liberis, cæterísque, quos caros habeat, tuerique debeat. Quæ cura exsuscitat

ont encore de commun le besoin de se reproduire, et une sorte d'attachement pour leur progéniture. Mais il existe cette différence essentielle entre l'homme et la brute, que cette dernière, susceptible des seules impressions physiques, au moment où l'objet qui les excite est à la portée de ses sens, s'ordonne toute entière par rapport au présent, sans être que bien faiblement affectée du passé et de l'avenir; l'homme, au contraire, doué d'une raison propre à saisir la chaîne des événemens, à discerner les causes et les effets, à remonter aux principes, à combiner les rapports, lie ensemble, dans sa pensée, le futur avec le présent, et embrassant d'un coup-d'œil le cercle de sa vie entière, prépare tout ce dont il a besoin pour le parcourir.

La nature, par cette même puissance de la raison, rapproche les hommes, et établit entre eux les relations du langage et de la société; elle donne dans leurs cœurs à l'amour paternel une activité de prédilection, elle leur inspire enfin un penchant vif à s'assembler et à se fréquenter. Delà, pour fournir aux besoins et aux jouissances, ces soins ardens que l'homme ne borne pas à lui seul, mais qu'il étend sur sa femme, ses enfans, sur tous ceux qui lui sont chers, et qu'il doit protéger. Ces intérêts mul-

etiam animos, et majores ad rem gerendam facit.

Inprimisque hominis est propria veri inquisitio atque investigatio. Itaque cùm sumus necessariis negotiis curisque vacui, tùm avemus aliquid videre, audire, addiscere: cognitionemque rerum occultarum, aut admirabilium, ad beatè vivendum necessariam ducimus. Ex quo intelligitur, quod verum, simplex, sincerumque sit, esse naturæ hominis aptissimum.

Huic veri videndi cupiditati adjuncta est appetitio quædam principatûs, ut nemini parere animus benè à naturâ informatus velit, nisi præcipienti, aut docenti, aut utilitatis causâ, justè et legitimè imperanti: ex quo animi magnitudo existit, humanarumque rerum contemptio.

Nec verò illa parva vis naturæ est rationisque, quod unum hoc animal sensit quid sit ordo; quid sit quod deceat, in factis dictisque qui modus. Itaque eorum ipsorum, quæ aspectu sentiuntur, nullum aliud animal pulchritudinem, venustatem, convenientiam partium sensit. Quam similitudinem natura, ratioque ab oculis ad

tipliés éveillent l'ame et lui donnent plus d'énergie.

La recherche de la vérité appartient encore à l'homme en propre. Aussi dans nos momens de loisir, nous voulons voir, entendre, nous instruire, persuadés qu'il n'est pas indifférent à notre bonheur d'approfondir les mystères ou les merveilles qui nous entourrent; d'où il est aisé de conclure que ce qui est vrai, simple, et sans mélange, est analogue à la nature de l'homme.

A cet amour d'apprendre, se joint un désir secret de dominer; en sorte qu'une ame bien faite est ennemie de la dépendance. Elle ne se soumet qu'à la sagesse qui la conseille, à la science qui l'instruit, ou à une autorité supérieure, lorsque cette autorité est utile, légitimement établie, et n'exige rien que de juste. Cette fierté caractérise la grandeur d'ame, et nous élève au-dessus des événemens.

Enfin, par un privilége flatteur pour l'homme, il est parmi les animaux le seul sensible à l'ordre et pourvu de ce tact délicat qui l'avertit d'une décence à observer dans les actions et dans les discours. Lui seul est touché de la beauté des objets qui affectent les sens, et éprouve le charme que font naître la beauté, la grace, et les proportions des formes d'un corps. Bientôt il fait une heureuse ap-

animum transferens, multò etiam magis pulchritudinem, constantiam, ordinem in consiliis factisque conservandum putat : cavetque, ne quid indecorè effœminatève faciat : tùm in omnibus et opinionibus, et factis, ne quid libidinosè aut faciat aut cogitet.

Quibus ex rebus conflatur et efficitur id, quod quærimus, honestum : quod etiam si nobilitatum non sit, tamen honestum sit : quodque verè dicimus, etiam si à nullo laudetur, naturâ laudabile esse.

Formam quidam ipsam, Marce fili, et tanquam faciem honesti vides : quæ si oculis cerneretur, mirabiles amores, ut ait Plato, excitaret sapientiæ.

V. Sed omne, quod honestum est, id quatuor partium oritur ex aliquâ. Aut enim in perspicientiâ veri, solertiâque versatur ; aut in hominum societate tuendâ, tribuendóque suum cuique, et rerum contractarum fide ; aut in animi excelsi atque invicti magnitudine ac robore ; aut in omnium, quæ fiunt, quæque dicuntur, ordine et modo, in quo inest modestia et temperantia.

Quæ quatuor quamquam inter se colligata atque implicata sunt, tamen

plication de ce sentiment physique aux opérations morales ; il conçoit que la régularité, l'ensemble, la convenance, sont bien plus essentielles encore dans ses desseins et dans sa conduite. Il se met en garde contre l'oubli des bienséances et du caractère de son sexe, et évite les écarts dans ses opinions, et dans ses démarches.

De ces attributs élémentaires, se compose ce qui fait l'objet de nos recherches, l'*honnêteté*. Ce n'est point l'opinion qui la constitue telle, et personne ne lui donnâ-t-il d'éloges, elle tire sa gloire d'elle-même.

Telle est l'image, mon cher fils, et pour ainsi dire, la physionomie de l'honnêteté : si les yeux pouvaient la voir, elle exciterait, selon l'expression de Platon, les plus vives amours.

5. Ainsi, tout ce qui est honnête émane d'un des quatre principes indiqués ; car il se rapporte, ou à la connaissance de la vérité que nous nommons science ; ou au maintien de la société, par la garantie des possessions et de la foi des engagemens, ce qui caractérise la justice ; ou à la grandeur et à la fermeté d'une ame indépendante et inébranlable ; ou à l'ordre et à la mesure dans les actions et dans les discours, en quoi consiste la modération et la tempérance.

Quoiqu'il existe une alliance étroite entre ces quatre vertus mères, chacune

ex singulis certa officiorum genera nascuntur: velut ex eâ parte, quæ prima descripta est, in quâ sapientiam et prudentiam ponimus, inest indagatio atque inventio veri: ejusque virtutis hoc munus est proprium. Ut enim quisque maximè perspicit, quid in re quâque verissimum sit, quique acutissimè et celerrimè potest et videre, et explicare rationem, is prudentissimus et sapientissimus ritè haberi solet. Quocircà huic quasi materia, quam tractet, et in quâ versetur, subjecta et veritas.

Reliquis autem tribus virtutibus necessitates propositæ sunt ad eas res parandas tuendasque, quibus actio vitæ continetur: ut et societas hominum conjunctióque servetur; et animi excellentia magnitudoque tùm in augendis opibus utilitatibusque et sibi, et suis comparandis, tùm multò magis in his ipsis despiciendis eluceat. Ordo autem, et constantia et moderatio, et ea, quæ sunt his similia, versantur in eo genere, ad quod adhibenda est actio quædam, non solùm mentis agitatio. His enim rebus, quæ tractantur in vitâ, modum quemdam et ordinem adhibentes, honestatem et decus conservabimus.

donne cependant naissance à des devoirs particuliers. Ainsi la première, dans la classe de laquelle nous plaçons la sagesse, embrasse la recherche et la découverte de la vérité. Telle est la fonction propre à cette vertu. En effet, on donne avec raison le nom de sage par excellence à celui qui saisit d'un coup-d'œil plus vif et plus perçant la nature des choses, et sait mieux la développer. La vérité est donc l'objet du travail de la science, et pour ainsi dire, la mine qu'elle exploite.

Les trois autres vertus ont pour but d'acquérir ou de conserver ce qui est nécessaire au mouvement vital et à l'économie de la société. La justice veille au maitien de l'intérêt public. La grandeur d'ame donne à chaque individu le courage nécessaire pour s'occuper de son avancement, de sa fortune, de celle de sa famille ; mais son triomphe est dans le détachement de ces biens extérieurs. Quant à la modération, tout ce qui n'est pas purement spéculatif, mais exige encore une action réelle lui appartient. En effet, une conduite régulière et mesurée constitue l'honnêteté et la bienséance.

VI. Ex quatuor autem locis, in quos honesti naturam vimque divisimus, primus ille, qui in veri cognitione consistit, maximè naturam attingit humanam. Omnes enim trahimur et ducimur ad cognitionis et scientiæ cupiditatem, in quâ excellere pulchrum putamus; labi autem, errare, nescire, decipi, et malum, et turpe ducimus. In hoc genere et naturali et honesto, duo vitia vitanda sunt: unum, ne incognita pro cognitis habeamus, hisque temerè assentiamus: quod vitium effugere qui volet, (omnes autem velle debent) adhibebit, ad considerandas res, et tempus, et diligentiam. Alterum est vitium, quòd quidam nimis magnum studium, multamque operam in res obscuras atque difficiles conferunt, easdémque non necessarias. Quibus vitiis déclinatis, quod in rebus honestis et cognitione dignis operæ curæque ponetur, id jure laudabitur: ut in astrologiâ C. Sulpicium audivimus: in Geometriâ Sext. Pompeium ipsi cognovimus: multos in dialecticis, plures in jure civili. Quæ omnes artes in veri investigatione versantur: cujus studio à rebus agendis abduci, contra officium est. Virtutis enim laus omnis in actione consistit: à quâ tamen sæpè

6. Des quatre élémens dont tout ce qui est honnête tire son existence et sa force, le premier, qui consiste dans la découverte de la vérité, est singulièrement ami de la nature de l'homme. Le désir de connaître a un charme qui nous entraîne, et dont nous ne cherchons pas à nous défendre. Nous pensons qu'il est beau de se distinguer par ses lumières; mais l'ignorance, l'erreur, la crédulité passent pour aussi honteuses que funestes. Toutefois, dans cette passion louable de s'instruire, il est deux écueils à éviter. L'un, de s'imaginer savoir ce qu'on ignore, et de soutenir avec opiniâtreté des sentimens peu réfléchis : on doit vouloir, et on peut s'en garantir par un examen sérieux et sans précipitation de l'objet qu'on traite. L'autre, de se livrer comme certaines gens à des études obscures, difficiles, et en même-tems sans utilité. Gardons-nous de ces deux excès, et nous recevrons de justes éloges. Ainsi Caius Sulpicius, comme nous l'apprenons, se livra à l'astronomie; de nos jours, la géométrie fut cultivée par Sextus Pompée; d'autres se sont adonnés à la dialectique, ou au droit civil : toutes ces occupations ont pour but la découverte de la vérité. Cependant, elles ne doivent pas nous détourner des affaires. Le mérite de la vertu réside essentiellement dans l'action; mais il est des momens de relâche qui nous

fit intermissio : multique dantur ad studia reditus : tùm agitatio mentis, quæ nunquam acquiescit, potest nos in studiis cognitionis etiam sine operâ nostrâ continere.

Omnis autem cogitatio motusque animi, aut in consiliis capiendis de rebus honestis, et pertinentibus ad benè beatèque vivendum, aut in studiis scientiæ, cognitionisque versatur. Ac de primo quidem officii fonte diximus.

VII. De tribus autem reliquis latissimè patet ea ratio, quâ societas hominum inter ipsos, et vitæ quasi communitas continetur. Cujus partes duæ sunt. Justitia, in quâ virtutis splendor est maximus; ex quâ boni viri nominantur : et huic conjuncta beneficentia, quam eamdem vel benignitatem, vel liberalitatem appellari licet.

Sed justitiæ primum munus est, ut ne cui quis noceat, nisi lacessitus injuriâ : deinde, ut communibus utatur pro communibus, privatis ut suis.

Sunt autem privata nulla naturâ : sed aut veteri occupatione, ut qui quondam in vacua venerunt; aut vic-

permettent de fréquens retours vers l'étude; et telle est d'ailleurs l'activité perpétuelle de la pensée, qu'elle s'exerce même sans notre participation.

Examiner et choisir ce qui peut nous conduire au bonheur et à la vertu, ou travailler pour acquérir des connaissances, tels doivent être les objets de nos études et de nos réflexions. C'est ce que j'avais à dire sur le premier principe de nos devoirs.

7. Des trois autres, le plus étendu dans ses rapports, est celui qui a pour objet la société, et cette sorte d'existence commune et solidaire établie entre les hommes. Il se divise en deux parties; la justice, vertu par excellence, dont nous empruntons le nom pour désigner les gens de bien; et la bienfaisance, son alliée, connue encore sous les dénominations d'humanité et de générosité.

La première loi de la justice est de ne nuire à personne, si l'on n'est provoqué par une injure. La seconde est la distinction entre les choses communes et celles qui nous appartiennent : cette distinction doit en mettre une dans l'usage que nous faisons de ces choses.

Au reste, il n'y a point de propriété dans la nature; elles sont fondées sur l'ancienne jouissance d'un lieu d'abord

toriâ, ut qui bello potiti sunt; aut lege, pactione, conditione, sorte; ex quo fit, ut ager Arpinas, Arpinatum dicatur: Tusculanus, Tusculanorum. Similisque est privatarum possessionum descriptio. Ex quo, quia suum cujusque fit, eorum, quæ naturâ fuerant communia, quod cuique obtigit, id quisque teneat: ex quo si quis sibi appetet, violabit jus humanæ societatis.

Sed quoniam (ut præclarè scriptum est à Platone,) non nobis solùm nati sumus, ortûsque nostri partem patria vindicat, partem amici: atque ita placet Stoïcis, quæ in terris gignuntur, ad usum hominum omnia creari; homines autem, hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, aliis alii prodesse possent: in hoc naturam debemus ducem sequi; communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum, dando, accipiendo: tùm artibus, tùm operâ, tùm facultatibus devincire hominum inter homines societatem.

Fundamentum est autem justitiæ fides; id est, dictorum, conventorumque constantia et veritas. Ex quo (quamquam hoc videbitur fortassè cuipiam durius, tamen audeamus imi-

inhabité, sur les conquêtes, les lois, les traités, le hasard. C'est ainsi qu'appartient aux Arpinates le territoire d'Arpinum, aux Tusculans celui de Tusculum. Il en est de même des possessions des particuliers ; il est juste que chacun conserve la portion qui lui est acquise des biens communs à l'origine. Vouloir l'en dépouiller, c'est attenter au droit social.

Mais, comme dit fort bien Platon, nous ne sommes pas nés pour nous seuls ; la patrie, les auteurs de nos jours, nos amis ont des droits sur notre existence, et (selon la pensée des Stoïciens) si tout ici bas est destiné à notre usage, les hommes sont faits pour les hommes, et leur fin est de se rendre utiles les uns aux autres. Il faut nous conformer sur ce point aux intentions de la nature, mettre en commun nos avantages, donnant et recevant tour-à-tour, et employer en un mot nos talens, nos soins, nos facultés entières à resserrer les liens de la société.

La base de la justice est la bonne-foi, c'est-à-dire, la sincérité et la persévérance dans nos paroles et nos conventions. Nous croyons que ce mot *foi* dérive de ce qu'on *fait*, ce qu'on a pro-

tari Stoïcos, qui studiosè exquirunt unde verba sint ducta) credamus, quia *fiat*, quod dictum est, appellatam *fidem*.

VIII. Sed injustitiæ genera duo sunt: unum eorum, qui inferunt; alterum eorum, qui ab iis, quibus infertur, si possint, non propulsant injuriam. Nam, qui injustè impetum in quempiam facit, aut irâ, aut aliquâ perturbatione incitatus, is quasi manus videtur afferre socio. Qui autem non defendit, nec obsistit, si potest, injuriæ, tam est in vitio, quàm si parentes, aut amicos, aut patriam deserat.

Atque illæ quidem injuriæ, quæ nocendi causâ de industriâ inferuntur, sæpè à metu proficiscuntur, cùm is, qui nocere alteri cogitat, timet ne, nisi id fecerit, ipse aliquo afficiatur incommodo. Maximam autem partem ad injuriam faciendam aggrediuntur, ut adipiscantur ea, quæ concupiverunt: in quo vitio latissimè patet avaritia.

Expetuntur autem divitiæ tùm ad usus vitæ necessarios, tùm ad perfruendas voluptates. In quibus autem major est animus, in iis pecuniæ cu-

mis. Notre observation peut paraître minutieuse, mais osons imiter les Stoïciens qui cherchent avec soin l'étimologie des mots, pour en mieux connaître le sens et la latitude.

8. Il y a deux sortes d'injustices: faire tort soi-même, et ne pas en empêcher les autres quand on le peut. Dans la colère, ou le délire de toute autre passion, outrager injustement son concitoyen, c'est rompre, autant qu'il est en soi, le pacte social; et celui qui, pouvant défendre un opprimé, ne le fait pas, se rend coupable d'une faute de même genre que s'il abandonnait sa famille, ses amis, sa patrie.

Souvent on fait tort, dans la crainte de s'exposer soi-même à quelques déplaisirs; mais le but le plus commun de l'injustice est d'obtenir ce qu'on désire vivement, et l'avarice y a beaucoup de part.

Or, on désire les richesses pour satisfaire aux besoins et aux plaisirs : les ames plus élevées les estiment comme des moyens d'obliger, et d'acquérir de la considération. En ce sens, Marcus

piditas spectat ad opes, et ad gratificandi facultatem: ut nuper M. Crassus negabat, ullam satis magnam pecuniam esse ei, qui in Republicâ princeps vellet esse, cujus fructibus exercitum alere non posset. Delectant etiam magnifici apparatus, vitæque cultus cum elegantiâ et copiâ: quibus rebus effectum est, ut infinita pecuniæ cupiditas esset. Nec verò rei familiaris amplificatio, nemini nocens, vituperanda: sed fugienda semper injuria est.

Maximè autem adducuntur plerique, ut eos justitiæ capiat oblivio, cum in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt. Quod enim est apud Ennium:

Nulla sancta societas, nec fides regni est:

id latiùs patet. Nam quidquid ejusmodi est, in quo non possint plures excellere, in eo fit plerumquè tanta contensio, ut difficillimum sit sanctam servare societatem. Declaravit id modò temeritas C. Cæsaris, qui omnia jura divina et humana pervertit, propter eum, quem sibi ipse opinionis errore finxerat, principatum. Est autem in hoc genere molestum, quòd in maximis animis splendidissimisque in-

Crassus disait que celui qui veut dominer n'est point assez riche s'il ne peut entretenir une armée nombreuse. Enfin, le luxe, l'éclat, l'abondance ont des douceurs : de-là, cette cupidité effrénée pour la fortune. On n'est pas blâmable de travailler à son accroissement par des voies légitimes ; mais il faut éviter de faire le moindre tort pour y parvenir.

C'est sur quoi la passion des honneurs, de la gloire, du commandement, fait surtout méconnaître le devoir. Cette pensée d'Ennius,

Nul pacte n'est sacré quand il partage un trône.

doit s'étendre à tout ce qui, par sa nature, occasionne des prétentions exclusives. Témoin la frénésie de César. Nous l'avons vu fouler aux pieds les lois divines et humaines pour se faire jour à une autorité dont tout le prix était dans son imagination. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que cet amour ardent de la puissance, des dignités, de l'éclat, tourmente principalement les grandes ames et les génies supérieurs. Mais plus de

geniis plerumquè existunt honoris, imperii, potentiæ, gloriæ cupiditates. Quò magis cavendum est, ne quid in eo genere peccetur.

Sed in omni injustitiâ permultùm interest, utrùm perturbatione aliquâ animi, quæ plerumquè brevis est et ad tempus : an consultò et cogitata fiat injuria. Leviora enim sunt, quæ repentino aliquo motu accidunt, quàm ea, quæ meditata et præparata inferuntur. Ac de inferendâ quidem injuriâ satis dictum est.

IX. Prætermittendæ autem defensionis, deserendique officii plures solent esse causæ. Nam, aut inimicitias, aut laborem, aut sumptus suscipere nolunt; aut etiam negligentiâ, pigritiâ, inertiâ, aut suis studiis quibusdam occupationibúsve sic impediuntur, ut eos, quos tutari debeant, desertos esse patiantur. Itaque videndum est, ne non satis sit id, quod apud Platonem est in philosophos dictum : quòd in veri investigatione versentur, quòdque ea, quæ plerique vehementer expetunt, de quibus inter se digladiari solent, contemnant, et pro nihilo ducant, propterea justos esse. Nam alterum justitiæ genus assequuntur,

tels excès sont séduisans, plus nous devons mettre de soins à les éviter.

Il existe d'ailleurs une grande différence entre l'injustice, ordinairement momentanée, qui est l'effet d'un premier mouvement, d'une saillie de passion, et celle qu'on commet de sang-froid. Cette dernière, réfléchie, et combinée, est d'une nature beaucoup plus condamnable. C'en est assez sur le chapitre des torts qu'on commet directement.

9. Quant à l'appui mutuel que les hommes se doivent, plusieurs motifs en détournent. On ne veut pas se faire d'ennemis, on craint les fatigues, la dépense effraye, on a ses occupations personnelles; ainsi les malheureux gémissent dans l'abandon, victimes de la lâcheté, de la paresse, ou de l'avarice de ceux dont ils avaient droit d'attendre des secours. A cet égard, le portrait des philosophes, tracé par Platon, est peut-être imparfait. « Ils sont justes, dit-il, en ce » qu'uniquement occupés de la recherche » de la vérité, ils dédaignent les biens » poursuivis du vulgaire avec tant d'ar- » deur, et le regardent descendre dans » l'arène pour se les disputer sans prendre » part à ses débats ». En cela ils remplissent le premier précepte de la justice

inferendâ ne cui noceant injuriâ; in alterum incidunt. Discendi enim studio impediti, quos tueri debent, deserunt. Itaque eos ad Rempublicam ne accessuros quidem putant, nisi coactos : æquius autem erat id voluntate fieri. Nam hoc ipsum ita justum est, quod rectè fit, si est voluntarium.

Sunt etiam, qui aut studio rei familiaris tuendæ, aut odio quodam hominum, suum se negotium agere dicant, ne facere cuiquam videantur injuriam : qui altero injustitiæ genere vacant; in alterum incurrunt. Deserunt enim vitæ societatem, quia nihil conferunt in eam studii, nihil operæ, nihil facultatum.

Quoniam igitur duobus generibus injustitiæ propositis, adjunximus causas utriusque generis, easque res antè constituimus, quibus justitia continetur; facilè, quod cujusque temporis officium sit, poterimus, nisi nosmet-ipsos valdè amabimus, judicare. Est enim difficilis cura rerum alienarum, quamquam Terentianus ille Chremes «humani nihil à se alienum putat». Sed tamen, quia magis ea percipimus atque sentimus, quæ nobis ipsis aut

de ne nuire à personne par leur propre fait, mais ils se dérobent au second, lorsque pour vaquer à l'étude, ils s'éloignent de ceux qu'ils devraient protéger. On pense aussi qu'il faut les plus vives instances pour leur faire prendre part aux affaires publiques : j'aimerais mieux qu'ils y fussent portés d'eux-mêmes, car la volonté seule imprime à ce qu'on fait de bien, le sceau d'une justice rendue.

Il est d'autres hommes qui soit égoïsme ou misantropie, ne se mêlent que de leurs affaires, comme ils le disent, croyant dès-lors se mettre à l'abri de tout reproche. Ceux-là aussi remplissent une moitié des devoirs de la justice aux dépens de l'autre, car ils désertent la société en ne lui consacrant rien de leurs talens, de leur travail, et de leurs moyens.

Nous venons d'exposer en quoi consiste la justice, comment et par quels motifs on s'en écarte ; avec ces notions, il nous sera facile de déterminer ce qu'exige le devoir dans chaque circonstance, si l'intérêt personnel ne nous gouverne pas : je dis personnel, car malgré cette belle pensée de Chremes, dans Térence, « que rien de ce qui a » rapport à son semblable ne lui est » étranger », nous trouvons pénible de donner nos soins aux intérêts d'autrui, et la distance qui semble les séparer des

prospera, aut adversa eveniunt, quàm illa, quæ cæteris, quæ quasi longo intervallo interjecto videmus: aliter de illis, ac de nobis judicamus. Quocircà benè præcipiunt, qui vetant quidquam agere, quod dubites, æquum sit, an iniquum. ÆEquitas enim lucet ipsa per se: dubitatio cogitationem significat injuriæ.

X. Sed incidunt sæpè tempora, cùm ea, quæ maximè videntur digna esse justo homine, eòque, quem virum bonum dicimus, commutantur, fiùntque contraria: ut reddere depositum, promissum facere, quæque pertinent ad veritatem, et ad fidem, ea migrare interdùm, et non servare, sit justum. Referri enim decet ad ea, quæ proposui in principio, fundamenta justítiæ: primùm, ut ne cui noceatur: deinde, ut communi utilitati serviatur.

Cùm tempora commutantur, commutatur officium: et non semper est idem. Potest enim accidere promissum aliquod, conventum, ut id effici sit inutile, vel ei, qui promissum sit, vel ei, qui promiserit. Nam si, ut in fabulis est, Neptunus, quod Theseo promiserat, non fecisset, Theseus filio

nôtres propres, ne nous permet pas d'en juger avec autant de scrupule et d'impartialité; à-peu-près comme les bons et les mauvais succès nous affectent moins dans les autres que dans nous-mêmes. Cela posé, c'est une loi sage de ne faire aucune démarche équivoque; car l'équité brille d'un éclat qui frappe d'abord, et le doute annonce l'apperçu de quelque injustice.

10. Souvent un acte de justice change de nature et devient défendu par circonstance, comme de rendre un dépôt, de tenir sa promesse, et autres obligations de ce genre, fondées sur l'équité; cela arrive lorsqu'on ne peut les remplir sans nuire à quelqu'un, ou que l'intérêt public exige qu'on s'en abstienne. Ces deux points sont la base immuable de toute action juste, ainsi que je l'ai établi.

En effet, il est quelquefois nuisible d'accomplir ses engagemens, même pour celui en faveur duquel on les a formés. Par exemple, Neptune, au rapport de la fable, avait promis à Thésée d'exaucer trois de ses vœux. Dans un mouvement de colère, il souhaita la mort de son fils Hippolite: mais si le Dieu n'eût pas tenu sa parole avec trop de scrupule,

Hippolyto non esset orbatus. Ex tribus enim optatis, ut scribitur, hoc erat tertium, quod de Hyppolyti interitu iratus optavit : quo impetrato, in maximos luctus incidit.

Nec promissa igitur servanda sunt ea, quæ sint iis, quibus promiseris, inutilia : nec si plus tibi noceant, quàm illi prosint, cui promiseris. Contra officium est, majus non anteponi minori : ut, si constitueris te cuipiam advocatum in rem præsentem esse venturum, atque interim graviter ægrotare filius cœperit, non sit contra officium, non facere quod dixeris; magisque ille, cui promissum sit, ab officio discedat, si se destitutum queratur.

Jam illis promissis standum non esse quis non videt, quæ coactus quis metu, quæ deceptus dolo promiserit? Quæ quidem pleraque jure prætorio liberantur, nonnulla legibus.

Existunt etiam sæpè injuriæ calumniâ quâdam, et nimis callidâ, sed malitiosâ juris interpretatione. Ex quo illud, *Summum jus, summa injuria*, factum est jam tritum sermone proverbium. Quo in genere etiam in Republicâ multa peccantur, ut ille, qui, cùm triginta dierum essent cum hoste

ce malheureux prince n'aurait point été privé du fils innocent dont la perte lui coûta tant de larmes.

Vous êtes dégagé de votre promesse, non seulement lorsque son effet devient contraire à celui qui l'a reçu, mais même lorsqu'elle vous occasionnerait un dommage au-dessus de l'utilité qu'il en pourrait retirer. Les devoirs ne sont pas égaux; et la première règle est d'obéir au plus impérieux. Je suppose que vous ayez promis à quelqu'un de plaider sa cause, votre fils tombe dangéreusement malade, vous n'avez aucun tort en manquant à votre parole, et votre client en aurait davantage à se plaindre.

Quant aux promesses arrachées par violence, qui ne voit qu'elles n'engagent point? La plupart sont annullées par le droit du préteur, quelques-unes par la loi même.

On commet encore souvent des injustices par une interprétation pleine d'artifice, et pour ainsi dire calomnieuse de la loi. De-là ce proverbe si usité:

Une extrême justice est une extrême injure.

Cette sorte de fraude est très-familière en politique. Ainsi, un général étant convenu d'une trève de trente jours avec

pactæ induciæ, noctu populabatur agros, quòd dierum essent pactæ, non noctium induciæ. Nec noster quidem probandus, si verum est, Q. Fabium Labeonem, seu quem alium (nihil enim præter auditum habeo) arbitrum Nolanis et Neapolitanis de finibus à senatu datum, cùm ad locum venisset, cum utrisque separatim locutum, ut ne cupidè quid agerent, ne appetenter; atque ut regredi, quàm progredi mallent. Id cùm utrique fecissent, aliquantùm agri in medio relictum est. Itaque illorum fines, sicut ipsi dixerant, terminavit: in medio relictum quod erat, populo Romano adjudicavit. Decipere hoc quidem est, non judicare. Quocircà in omni re fugienda est talis solertia.

XI. Sunt autem quædam officia etiam adversùs eos servanda, à quibus injuriam acceperis: est enim ulciscendi et puniendi modus. Atque haud scio, an satis sit eum, qui lacessierit, injuriæ suæ pœnitere: ut et ipse ne quid tale posthàc, et cæteri sint ad injuriam tardiores.

Atque in Republicâ maximè conservanda sunt jura belli. Nam cùm sint duo genera decertandi; unum per disceptationem, alterum per vim:

l'ennemi, ravageait ses terres pendant la nuit, alléguant qu'aux termes du traité il ne s'était engagé que pour les jours. La conduite de Labeon ou d'un autre magistrat, (car je ne sais le fait que par oui-dire) n'est pas moins blâmable. Ayant reçu commission du sénat de terminer, par arbritrage, un différend entre les habitans de Naples et ceux de Nôle sur leurs limites respectives, il prit les députés de chaque canton en particulier; il les engagea à modérer leurs prétentions, et à reculer leurs frontières; l'effet de ce conseil, qu'ils adoptèrent, fut de laisser un espace libre entre les lignes de démarcation tracées de part et d'autre, et il adjugea cet espace au peuple Romain. Ce n'est point là juger, c'est tromper; il faut s'interdire ces coupables finesses.

11. Il est aussi des devoirs à remplir envers ceux qui nous ont offensé. La vengeance et les peines ont une mesure: et même je serais tenté de croire le repentir du coupable suffisant pour répondre de lui par la suite, et étouffer dans les autres l'envie de nuire.

La guerre est également sujette à des lois que l'état doit suivre avec scrupule. On sait qu'il existe deux manières de juger une contestation, la discussion des

cùmque illud proprium sit hominis, hoc belluarum : confugiendum est ad posterius, si uti non licet superiore. Quare suscipienda quidem bella sunt ob eam causam, ut sine injuriâ in pace vivatur. Partâ autem victoriâ, conservandi sunt ii qui non crudeles in bello, nec immanes fuerunt : ut majores nostri, Tusculanos, AEquos, Volscos, Sabinos, Hernicos in civitatem etiam acceperunt : at Carthaginem et Numantiam funditùs sustulerunt. Nollem Corinthum : sed credo aliquid secutos, opportunitatem loci maximè, ne posset aliquando ad bellum faciendum locus ipse adhortari.

Meâ quidem sententiâ, paci, quæ nihil habitura sit insidiarum, semper est consulendum. In quo si mihi esset obtemperatum, etsi non optimam, at aliquam Rempublicam, quæ nunc nulla est, haberemus.

Et cùm iis, quos vi deviceris, consulendum est, tùm, ii, qui, armis positis, ad imperatorum fidem confugiunt, quamvis murum aries percusserit, recipiendi sunt.

droits et la force ; et quoique l'une soit plus convenable à l'homme, et que l'autre appartienne aux animaux privés de raison, il faut avoir recours à celle-ci quand on ne peut user de la première. On prend donc légitimement les armes pour se maintenir dans la jouissance paisible de ses droits ; mais le premier soin du vainqueur doit être d'épargner les vaincus s'ils ne se sont pas comportés avec inhumanité. D'apres ce principe, nos pères allèrent même jusqu'à admettre au nombre des citoyens, les Tusculans, les Eques, les Volsques, les Herniques ; mais ils détruisirent Carthage et Numance. Je suis fâché que Corinthe ait éprouvé le même traitement. Sans doute les alarmes qu'occasionnait sa situation trop favorable pour nous faire la guerre, en furent le motif.

Pour moi, je pense que, les armes à la main, on doit tendre à une paix exempte de pièges ; et si mes sentimens eussent été suivis, la république, dont il ne reste aucune trace, subsisterait encore, sinon dans tout son éclat, au moins en partie.

Non-seulement les vaincus ont des droits à notre indulgence ; mais nous devons accueillir le retour d'un ennemi assiégé, lors même que les machines de guerre ont déjà ébranlé ses murailles.

In quo tantoperè apud nostros justitia culta est, ut ii, qui civitates, aut nationes devictas bello in fidem recipissent, earum patroni essent, more majorum.

Ac belli quidem æquitas sanctissimè feciali populi Romani jure perscripta est. Ex quo intelligi potest, nullum bellum esse justum, nisi quod aut rebus repetitis geratur, aut denunciatum antè sit et indictum. Poppilius Imperator tenebat provinciam: in cujus exercitu Catonis filius tiro militabat. Cùm autem Poppilio videretur unam dimittere legionem, Catonis quoque filium, qui in eâdem legione militabat, dimisit. Sed cùm amore pugnandi in exercitu remansisset, Cato ad Poppilium scripsit, ut si eum pateretur in exercitu remanere, secundo eum obligaret militiæ sacramento: quia priore amisso, jure cum hostibus pugnare non poterat. Adeò summa erat observatio in bello movendo. Marci quidem Catonis senis epistola est ad M. filium in quâ scripsit, « se audisse eum missum factum

Les romains ont été observateurs si crupuleux de la justice, à cet égard, que suivant l'ancien usage de la république, nos généraux devenaient auprès d'elle les protecteurs des cités ou des nations soumises par leurs armes, dont ils avaient reçu la foi.

Les lois qui justifient la guerre sont consacrées dans le code fécial. Il veut qu'elle soit entreprise pour des propriétés réclamées, et précédée d'une déclaration en forme. Poppilius, général, tenait la campagne, dans la guerre contre Persée, et le fils de Caton faisait sous lui ses premières armes. Poppilius jugea à propos de licencier une légion; le jeune Caton qui servait dans ce corps, se trouva compris dans la réforme : mais le désir de se distinguer l'ayant retenu dans le camp, Caton écrivit à Poppilius que, s'il voulait permettre que son fils restât, il fallait le recevoir de nouveau au serment militaire, parce que, le premier étant rompu, il n'avait pas droit de porter les armes contre l'ennemi : tant les lois de la guerre étaient rigoureusement pratiquées ! Nous avons encore la lettre du vieux Caton à son fils ; il lui mande, qu'il est instruit que le consul l'a réformé, et l'avertit de se garder de combattre, ajoutant que celui qui n'est

» esse à Consule, cùm in Macédo-
» niâ Persico bello miles esset. Monet
» igitur ut caveat, ne prælium ineat.
» Negat enim jus esse, qui miles non
» sit, pugnare cum hoste ».

Equidem illud etiam animadverto, quòd qui proprio nomine perduellis esset, is hostis vocaretur, lenitate verbi tristitiam rei mitigante. Hostis enim apud majores nostros is dicebatur, quem nunc peregrinum dicimus. Indicant duodecim tabulæ, *Aut status dies cum hoste.* Itemque *Adversus hostem æterna auctoritas.* Quid ad hanc mansuetudinem addi potest, eum qui cum bella geras, tam molli nomine appellari? Quamquam id nomen durius jam effecit vetustas : à peregrino enim recessit, et propriè in eo, qui arma contrà ferret, remansit.

XII. Cùm vero de imperio decertatur, belloque quæritur gloria, causas omninò subesse tamen oportet easdem, quas dixi paulò antè justas causas esse bellorum. Sed ea bella, quibus imperii gloria proposita est, minùs acerbè gerenda sunt. Ut enim cum civi aliter contendimus, si est inimicus; aliter, si competitor : cum

point soldat, n'a pas droit sur la vie de de l'ennemi.

J'observe qu'autrefois, on appelait les ennemis du nom d'étranger, comme si on eût voulu adoucir, par cette expression, exempte d'animosité, ce que la chose a d'affligeant. En effet, le mot *hostis*, en vieux langage, signifie ce que nous entendons aujourd'hui par *étranger*, comme on le voit dans ces passages des douze tables; STATUS DIES CUM HOSTE, *le jour pris avec un étranger*; ADVERSUS HOSTEM AETERNA AUCTORITAS; *l'étranger ne peut prescrire*. Quoi de plus humain, que d'appeller d'un nom si doux l'homme contre lequel on est armé? Il est vrai que le tems a attaché un sens plus sévère au mot *hostis*, qui n'exprime plus un étranger, et désigne maintenant celui contre lequel on combat.

12. Si le désir de commander ou la gloire des armes sont l'objet de la guerre, elle n'en a pas moins besoin d'être autorisée de la manière que j'ai dit plus haut. Mais ces sortes de guerres, où l'honneur a part, demandent plus de procédés. Nous distinguons dans la vie civile l'ennemi qui attaque notre honneur et nos jours, du concurrent aux

altero certamen honoris et dignitatis est; cum altero capitis et famæ : sic cum Celtiberis, cum Cimbris bellum ut cum inimicis gerebatur, uter esset, non uter imperaret; cum Latinis, Sabinis, Samnitibus, Pœnis, Pyrrho, de imperio dimicabatur. Pœni fœdifragi, crudelis Annibal, reliqui justiores. Pyrrhi quidem de captivis reddendis, illa præclara :

Nec mî aurum posco, nec mî pretium dederîtis;
Nec cauponantes bellum, sed belligerantes;
Ferro, non auro vitam cernamus utrique.
Vósne velit, an me regnare hera, quidve ferat fors,
Virtute experiamur. Et hoc simul accipe dictum :
Quorum virtuti belli fortuna pepercit,
Eorumdem me libertati parcere certum est.
Dono, ducite, dôque volentibu' cum magnis Diis.

Regalis sanè et digna AEacidarum gente sententia.

XIII. Atque etiam si quid singuli, temporibus adducti, hosti promiserint, est in eo ipso fides servanda : ut primo punico bello Regulus captus à Pœnis, cùm de captivis commutandis Romam missus esset, jurâsset-que se rediturum : primùm, ut venit, captivos reddendos in Senatu non censuit : deinde, cùm retineretur à pro-

mêmes dignités. Avec les Cimbres et les Celtibériens, les Romains combattirent à qui vivrait; avec les Latins, les Samnites, les Sabins, les Carthaginois, Pyrrhus, ils combattirent pour l'empire. Les Carthaginois se montrèrent sans foi, Annibal cruel, les autres plus généreux. Quelle grandeur dans ces paroles de Pyrrhus sur le renvoi des captifs!

Reprenez vos rançons qui souilleraient mes mains;
Je ne trafique point de la guerre, Romains;
C'est par le fer, non l'or que nous devons combattre,
Éprouvons qui de nous le destin veut abattre;
La valeur seule est juge en de tels différends.
Jusques-là connaissez quels sont mes sentimens:
Nul de ceux dont la guerre a respecté la vie,
Ne verra par Pyrrus sa liberté ravie.
Je vous rends mes captifs, qu'ils partent de ces lieux:
Je fais, en les rendant, ce qu'ordonnent les Dieux.

Sentimens bien dignes d'un roi et d'un descendant d'OEacus.

13. Si un particulier, par l'effet des circonstances, a donné une parole à l'ennemi, il doit la tenir inviolablement, comme Régulus. Prisonnier chez les Cartaginois, et envoyé à Rome pour traiter de l'échange des captifs, il se présenta au sénat, ouvrit un avis contraire à l'échange; et malgré les instances de ses proches et de ses amis, repartit aussitôt pour Carthage, où l'attendaient

pinquis, et ab amicis, ad supplicium redire maluit, quàm fidem hosti datam fallere. Ac de bellicis quidem officiis satis dictum est.

Meminerimus autem etiam adversus infimos justitiam esse servandam. Est autem infima conditio et fortuna servorum: quibus, non malè præcipiunt, qui ita jubent uti, ut mercenariis: operam exigendam, justa præbenda.

Cum autem duobus modis, id est aut vi, aut fraude fiat injuria: fraus quasi vulpeculæ: vis, leonis videtur: utrumque homine alienissimum: sed fraus odio digna majore. Totius autem injustitiæ nulla capitalior est, quàm eorum, qui cum maximè fallunt, id tamen agunt, ut viri boni esse videantur.

De justitiâ satis dictum est.

XIV. Deinceps (ut erat propositum) de beneficentiâ ac liberalitate dicatur: quâ quidem nihil est naturæ hominis accommodatius. Sed habet multas cautiones. Videndum est enim primùm ne obsit benignitas, et iis ipsis, quibus benignè videbitur fieri, et cæteris: deinde, ne major benignitas sit, quàm facultates: tùm ut

les plus affreux supplices. Cela suffit pour les devoirs de la guerre.

N'oublions pas que nous devons aussi justice aux hommes du plus bas rang; telle est la condition des esclaves. j'approuve ceux qui pensent qu'on doit en agir avec eux comme avec les mercenaires, exiger leur travail et pourvoir à leurs besoins.

Au reste, il est deux manières de commettre l'injustice; la force ou la fraude : l'une qui paraît être l'apanage du lion, l'autre celui du renard, toutes deux indignes de l'homme, mais la dernière plus odieuse. De toutes les injustices, il n'en est pas d'aussi criminelle que celle qu'on masque des dehors de la probité.

Voilà pour la justice.

14. Ma division me conduit maintenant à parler de la bienfaisance et de la libéralité. Rien de plus conforme à notre nature; mais elles veulent des précautions. D'abord, il faut éviter de nuire par des faveurs indiscrètes, soit à celui qu'on est dans l'intention d'obliger, soit à quelqu'autre; ensuite circonscrire ses bienfaits dans les bornes de ses moyens, et en dernier lieu, les proportionner au

pro dignitate cuique tribuatur. Id enim est justitiæ fundamentum, ad quam hæc referenda sunt omnia.

Nam et qui gratificantur cuipiam, quod obsit illi, cui prodesse velle videantur, non benefici, neque liberales, sed perniciosi assentatores judicandi sunt: et qui aliis nocent, ut in alios liberales sint, in eâdem sunt injustitiâ, ut si in suam rem aliena convertant.

Sunt autem multi, et quidem cupidi splendoris et gloriæ, qui eripiunt aliis, quod aliis largiantur: hique arbitrantur se beneficos in suos amicos visum iri, si locupletent eos quâcumque ratione. Id autem tantum abest officio, ut nihil magis officio possit esse contrarium. Videndum est igitur, ut eâ liberalitate utamur, quæ prosit amicis, noceat nemini. Quare L. Syllæ et Cæsaris pecuniarum translatio à justis dominis ad alienos non debet liberalis videri. Nihil enim est liberale, quod non sit idem justum.

Alter erat locus cautionis, ne benignitas major esset, quàm facultates: quòd, qui benigniores volunt esse quàm res patitur, primùm in eo peccant, quòd injuriosi sunt in proximos. Quas

mérite de chacun : ainsi l'ordonne la justice à la quelle tout doit se rapporter.

Rendre des services dangéreux pour celui qui les reçoit, ce n'est pas bienfaisance et générosité, mais une complaisance perfide; et ceux qui font tort aux uns pour obliger les autres, tombent dans la même injustice que s'ils s'appropriaient un héritage étranger.

Telle est néanmoins la conduite de beaucoup de gens, je dis même parmi ceux qui prétendent aux honneurs de la gloire. Ils dépouillent les uns pour donner aux autres, persuadés qu'ils paraîtront généreux s'ils enrichissent leurs amis, quelques moyens qu'ils emploient. Cette sorte de libéralité, loin d'être du devoir, le blesse essentiellement. Que nos bienfaits soient utiles à nos amis, sans offenser personne. Les largesses de Sylla et de César, faites à leurs partisans, des deniers des autres citoyens, n'ont rien de commun avec la libéralité; elle ne va point sans la justice.

Il faut ensuite, avons nous dit, ne pas étendre ses bienfaits au-delà de ses moyens. La première faute de ceux qui oublient cette règle, c'est le tort fait à leur famille. Ils transportent à des étrangers ce qu'il eût été plus juste de donner

enim copias his et suppeditari æquius est, et relinqui, eas transferunt ad alienos. Inest autem in tali liberalitate cupiditas plerumquè rapiendi et auferendi per injuriam, ut ad largiendum suppetant copiæ. Videre etiam licet plerosqne non naturâ liberales, quàm quâdam gloriâ ductos, ut benefici videantur, facere multa, quæ proficisci ab ostentatione magis quàm à voluntate videantur. Talis autem simulatio vanitati est conjunctior, quàm aut liberalitati, aut honestati.

Tertium est propositum, ut in beneficentiâ delectus esset dignitatis: in quo et mores ejus erunt spectandi, in quem beneficium conferetur; et animus erga nos, et communitas ac societas vitæ, et ad nostras utilitates officia antè collata: quæ ut concurrant omnia, optabile est; sin minùs, plures causæ majoresque ponderis plus habebunt.

Quoniam autem vivitur non cum perfectis hominibus, plenèque sapientibus; sed cum iis, in quibus præclarè agitur, si sint simulacra virtutis, etiam hoc intelligendum puto, neminem omninò esse negligendum, in quo aliqua significatio virtutis appareat: colen-

ou de laisser à leurs proches. D'ailleurs, l'excessive libéralité porte souvent à s'emparer du bien d'autrui pour y satisfaire. Il est beaucoup de personnes généreuses, moins par caractère que par vanité, qui ne semblent pas tant jalouses d'être bienfaisantes que de le paraître. Cette conduite étudiée, tient plus à l'ostentation qu'à la vertu.

On doit enfin proportionner ses bienfaits au mérite de chacun. Il convient pour cela d'examiner ses mœurs, ses rapports avec nous, ses sentimens à notre égard, les services qu'il a rendus. Il serait désirable que ces considérations vînssent à se réunir sur le même individu; mais quand elles se partagent, il faut se déterminer en faveur de celui qui en rassemblera le plus grand nombre, ou les plus importantes.

Cependant comme nous ne vivons pas avec des êtres parfaits et d'une sagesse entière, mais avec des hommes faibles auxquels on doit tenir compte de l'ombre même de la vertu, il ne faut pas, je pense, renoncer totalement à ceux qui laissent entrevoir encore quelqu'attachement pour elle. Seulement nous devons

dum autem esse ita quemque maximè, ut quisque maximè virtutibus his lenioribus erit ornatus, modestiâ, temperiâ, hâc ipsâ de quâ jam multa dicta sunt, justitiâ. Nam fortis animus et magnus, in homine non perfecto, nec sapiente, ferventior plerumque: illæ virtutes virum bonum videntur potiùs attingere. Atque hæc in moribus.

De benevolentiâ autem, quam quisque habeat erga nos, primùm illud est in officio ut ei plurimum tribuamus, à quo plurimùm diligimur: sed benevolentiam non adolescentulorum more, ardore quodam amoris, sed stabilitate potiùs, et constantiâ judicemus. Sin erunt merita, ut non ineunda, sed referenda sit gratia, major quædam cura adhibenda est. Nullum enim officium referendâ gratiâ magis necessarium est. Quòd si ea, quæ utenda acceperis, majore mensurâ (si modò possis) jubet reddere Hesiodus: quidnam beneficio provocati facere debemus? an non imitari agros fertiles, qui multò plus afferunt, quàm acceperunt? Etenim si in eos quos speramus nobis profuturos, non dubita-

à chacun d'autant plus d'intérêt, qu'il possède éminemment ces vertus douces et paisibles, la modération, la bienfaisance, la justice que j'aime à rappeller toujours; car le courage et la fierté, qualités précieuses et nobles dans un homme d'une sagesse consommée, sont accompagnées chez les autres de trop de fougue et d'emportement; mais les vertus que je viens de nommer semblent appartenir de plus près au caractère de l'homme de bien. Voilà pour juger des mœurs.

A l'égard de l'attachement qu'ont pour nous ceux que nous pouvons obliger, nous devons mesurer nos bienfaits à leur affection; mais ce n'est pas sur la vivacité des témoignages extérieurs qu'il faut juger de l'amitié comme font les jeunes gens, mais bien mieux d'après la solidité et la persévérance; que si nous avons été prévenus par des services, il ne s'agit plus d'être officieux, mais reconnaissans : nous devons alors redoubler d'ardeur; car la reconnaissance est le plus exigeant des devoirs. Si Hésiode ordonne de rendre avec usure, autant qu'il est possible, ce qu'on a reçu, à titre de simple prêt; que faire pour celui dont les bienfaits ont été au-devant de nous? Ne sommes-nous pas obligés d'imiter ces champs fertiles qui rendent beaucoup au-delà de ce qu'on leur a confié? Et si notre zèle est actif pour

mus officia conferre, quales in eos esse debemus, qui jam profuerunt? Nam cùm duo genera liberalitatis sint, unum dandi beneficii, alterum reddendi, demus, necne, in nostrâ potestate est: non reddere, viro bono non licet, modò id facere possit sine injuriâ.

Acceptorum autem beneficiorum sunt delectus habendi. Nec dubium, quin maximo cuique plurimùm debeatur. In quo tamen inprimis, quo quisque animo, studio, benevolentiâ, fecerit, ponderandum est. Multi enim faciunt multa temeritate quâdam, sine judicio, vel morbo, in omnes, vel repentino quodam, quasi vento, impetu animi incitati: quæ beneficia æquè magna non sunt habenda, atque ea, quæ judicio, consideratè, constanterque delata sunt. Sed in collocando beneficio, et in referendâ gratiâ, si cætera paria sint, hoc maximè officii est, ut quisque maximè opis indigeat, ita ei potissimùm opitulari. Quod contrâ fit à plerisque. A quo enim plurimùm sperant, etiam si ille his non eget, tamen ei potissimùm inserviunt.

XV. Optimè autem societas hominum conjunctióque servabitur si ut

les personnes dont nous espérons des services, combien ne serait-il pas juste d'en témoigner à celles qui nous ont déjà obligé? Car il existe deux sortes de libéralités, donner ou rendre; la première libre; la seconde indispensable pour l'honnête homme, quand il peut s'y livrer sans injustice.

Distinguons également entre les services que nous avons reçus; sans doute, plus ils sont grands, plus ils exigent de retour; mais c'est d'après les motifs, la chaleur, et l'attachement qu'on doit les apprécier. Il est des gens officieux sans choix, et sans discernement, par faiblesse de caractère, ou par un besoin d'activité, et une sorte de transport fiévreux, dont le tourbillon les met en mouvement; on leur doit moins de gratitude qu'à ceux qui placent leurs bienfaits avec connaissance de cause; mais qu'on oblige, par un juste retour ou autrement, à choses égales, il faut se décider pour celui dont les besoins sont plus urgens. La conduite contraire n'est que trop en usage, et l'on préfère communément l'homme qui peut être utile, quoiqu'il ne soit pas dans le besoin.

15. Les lois de la nature et de la société établissent des rapports plus ou moins in-

quisque erit conjunctissimus, ita in eum benignitatis plurimùm conferetur. Sed quæ naturâ principia sint communitatis et societatis humanæ, repetendum altiùs videtur.

Est enim primum, quod cernitur in universi generis humani societate. Ejus autem vinculum est, ratio et oratio : quæ docendo, discendo, communicando, disceptando, judicando, conciliat inter se homines conjungitque naturali quâdam societate. Neque ullâ re longiùs absumus à naturâ ferarum, in quibus inesse fortitudinem sæpè dicimus, ut in equis, in leonibus : justitiam, æquitatem, bonitatem non dicimus. Sunt enim rationis et orationis expertes.

Ac latissimè quidem patens hominibus inter ipsos, omnibus inter omnes, societas hæc est : in quâ omnium rerum, quas ad communem hominum usum natura genuit, est servanda communitas, ut quæ descripta sunt legibus et jure civili, hæc ita teneantur, ut sit constitutum : è quibus ipsis cætera sic observentur, ut in

times entre les hommes; le complément de la justice est d'en observer les gradations dans notre bienveillance; mais il est nécessaire de remonter plus haut, pour parcourir la chaîne de ces rapports d'une extrémité à l'autre.

Il existe d'abord, une société qui embrasse l'universalité du genre humain, sous les auspices de la raison et de la parole, dont les effets sont de rapprocher tous les hommes par la faculté de se communiquer leurs pensées et leurs lumières, de discuter et de régler, suivant des principes, les affaires qu'ils ont ensemble. Rien ne forme un intervalle plus immense entre nous et les bêtes. Aussi, disons-nous souvent de ces dernières, qu'elles ont la force en partage, comme les lions et les chevaux; mais nous leur refusons la justice, la probité, la moralité des actions, parce qu'elles n'ont pas l'usage de la raison et de la parole.

Telle est la société, considérée sous son point de vue le plus général, et ne faisant de l'univers qu'une seule famille. Il en résulte l'obligation de laisser en commun ce qui créé par la nature pour l'usage de tous, n'a point reçu une destination particulière des lois positives ou du droit civil. Nous devons en user selon ce proverbe grec : *Entre amis tout est commun.* Au rang des choses communes sont celles

Græcorum proverbio est; *amicorum esse omnia communia.* Omnia autem communia hominum videntur ea, quæ sunt generis ejus, quod ab Ennio positum in unâ re, transferri in multas potest:

> Homo qui erranti comiter monstrat viam,
> Quasi lumen de suo lumine accendat, facit,
> Nihilominùs ipsi lucet, cùm ilii accenderit.

Unâ ex re satìs percipitur, ut, quidquid sine detrimento possit commodari, id tribuatur vel ignoto. Ex quo sunt illa communia, non prohibere aquâ profluente, pati ab igne ignem capere si quis velit, consilium fidele deliberanti dare: quæ sunt iis utilia, qui accipiunt; danti non molesta. Quare et his utendum est, et semper aliquid ad communem utilitatem afferendum. Sed quoniam copiæ parvæ singulorum sunt, eorum autem, qui his egeant, infinita est multitudo: vulgaris liberalitas referenda est ad illum Ennii finem, *Nihilominùs ipsi lucet*: ut facultas sit, quâ in nostros simus liberales.

XVI. Gradus autem plures sunt societatis hominum. Ut enim ab infinitâ illâ discedatur, propior est ejusdem gentis, nationis, linguæ, quâ maximè

qui peuvent se communiquer sans dommage, et auxquelles s'appliquent les vers d'Ennius au sujet de celui qui indique le chemin à un voyageur égaré.

Ainsi, sans affaiblir le flambeau qui l'éclaire,
Un homme à son voisin fait part de sa lumière.

Nous ne pouvons nous dispenser de cette sorte de devoirs envers personne; il s'ensuit que tout homme a droit de faire usage d'une eau libre et courante, d'allumer son feu aux nôtre, et d'avoir recours à nos conseils. Ces bons offices sont utiles pour ceux qui les reçoivent, sans être onéreux à rendre; nous en devons jouir, et les accorder mutuellement; mais comme nos facultés sont médiocres, et qu'il est beaucoup de gens dans le besoin, je restrains les services dus à tous, aux objets dont on peut dire avec Ennius,

Sans affaiblir le flambeau qui l'éclaire.

Et je réserve les autres pour les personnes qui nous touchent de plus près.

16. Or, il y a divers degrés de liaisons; car, en descendant de ces relations générales, dont nous venons de parler, il en existe de plus particulières entre les peuples d'une même nation,

homines conjunguntur. Interius etiam est, ejusdem esse civitatis. Multa sunt enim civibus inter se communia : forum, fana, porticus, viæ, leges, jura, judicia, suffragia, consuetudines præterea, et familiaritates, multisque cum multis res rationesque contractæ. Arctior verò colligatio est societas propinquorum. Ab illâ enim immensâ societate humani generis, in exiguum angustumque concluditur.

Nam cùm naturâ commune animantium, ut habeant libidinem procreandi, prima societas in ipso conjugio est : proxima in liberis : deinde una domus, communia omnia. Id autem est principium urbis, et quasi seminarium Reipublicæ. Sequuntur fratrum conjunctiones : pòst consobrinorum, sobrinorumque, qui, cùm unâ domo jam capi non possint, in alias domos tamquam in colonias exeunt. Sequuntur connubia et affinitates : ex quibus etiam plures propinqui. Quæ propagatio et soboles origo est rerum publicarum. Sanguinis autem conjunctio benevolentiâ devincit homines et caritate. Magnum est enim, eadem habere monumenta majorum, iisdem uti sacris, sepulchra habere communia.

ou dont l'idiôme est le même ; les rapports entre les membres d'une cité sont encore plus intimes. En effet, les concitoyens ont une infinité de choses communes, les places publiques, les temples, les promenades, les coutumes, les lois, les tribunaux, les priviléges, le droit de suffrage ; enfin un commerce journalier, l'amitié, des engagemens personnels; mais l'union des familles est la plus étroite. C'est la société resserrée dans son germe.

En effet, puisque tous les animaux éprouvent le désir de se perpétuer, la première société naît du mariage. Vient immédiatement celle des enfans et de leurs auteurs, qui n'ont qu'un même asyle où tout est commun. C'est-là le berceau d'une ville, et, comme la pépinière d'une république. Suivent dans l'ordre de la proximité, les frères, leurs enfans, les enfans de ceux-ci, qui, ne pouvant plus habiter sous le même toît, se distribuent dans d'autres maisons comme en des espèces de colonies. Les alliances et les mariages multiplient encore les familles : ainsi se forme un peuple. L'effet du sang est de produire l'affection et l'identité d'intérêts. Eh ! quel puissant motif d'attachement que de s'applaudir des mêmes monumens érigés en l'honneur des ancêtres communs, d'avoir les mêmes dieux domestiques et les mêmes tombeaux?

Sed omnium societatum nulla præstantior est, nulla firmior, quàm cùm viri boni, moribus similes, sunt familiaritate conjuncti. Illud enim honestum (quod sæpè dicimus) etiam si in alio cernimus, tamen nos movet, atque illi, in quo id inesse videtur, amicos facit. Et quamquam omnis virtus nos ad se alliciat, faciatque ut eos diligamus, in quibus ipsa inesse videatur: tamen justitia et liberalitas id maximè efficit. Nihil autem est amabilius, nec copulatius, quàm morum similitudo bonorum. In quibus enim eadem studia sunt, eædémque voluntates, in his fit, ut, æquè quisque altero delectetur, ac se ipso: efficitùrque id, quod Pythagoras vult in amicitiâ, *ut unus fiat ex pluribus.* Magna etiam illa communitas est, quæ conficitur ex beneficiis ultrò citrò datis acceptis: quæ mutua et grata dum sunt, inter quos ea sunt, firmâ devinciuntur societate.

Sed cùm omnia ratione animoque lustrâris, omnium societatum nulla est gravior, nulla carior, quàm ea, quæ cum Republicâ est unicuique nostrûm. Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares: sed omnes omnium caritates patria una complexa

Entre les sociétés partielles, il n'en est point d'aussi solide que celle qu'établit, parmi des gens de bien, la conformité de caractère; car cette honnêteté (dont je répète le nom avec complaisance), a un charme qui nous rend amis de ceux dans lesquels nous la voyons briller. Et quoique toutes les vertus embellissent les personnes qui les possèdent, cependant la justice et la générosité séduisent davantage. Oui, la ressemblance de mœurs entre des hommes vertueux est la plus douce et la plus forte des chaînes. On se plaît, comme avec soi-même, auprès de ceux en qui on retrouve ses goûts et ses volontés, et c'est alors que l'amitié s'élève à ce sublime dégré d'intérêt, où, selon l'expression de Pythagore, *deux amis ne sont qu'un homme*. Les habitudes fondées sur un échange de services mutuels, donnés et reçus avec plaisir, sont aussi fort étroites.

Mais interrogez le cœur et la raison, le lien le plus auguste et le plus chéri, est celui qui attache chacun de nous à la république. On aime les auteurs de ses jours, ses enfans, ses parens, ses amis; mais la patrie rassemble elle seule toutes les tendresses de tous. Quel homme de bien balancerait à s'immoler pour elle?

est : pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus ? Quò est detestabilior istorum immanitas, qui lacerârunt omni scelere patriam, et in eâ funditùs delendâ occupati, et sunt et fuerunt.

XVII. Sed si contentio quædam et comparatio fiat, quibus plurimùm tribuendum sit officii, principes sint Patria et parentes, quorum beneficiis maximè obligati sumus : proximi liberi, totaque domus, quæ spectat in nos solos, neque aliud ullum potest habere perfugium : deinceps benè convenientes propinqui : quibuscùm etiam communis plerumque fortuna est. Quamobrem necessaria præsidia vitæ debentur iis maximè, quos antè dixi : vita autem, victusque communis, consilia, sermones, cohortationes, consolationes, interdùm etiam objurgationes in amicitiis vigent maximè : estque ea jucundissima amicitia, quam similitudo morum conjugavit.

Sed in his omnibus officiis tribuendis videndum erit, quid cuique maximè necesse sit, et quid quique vel sine nobis aut possit consequi, aut non possit. Ita non iidem erunt ne-

Combien donc exécrable est la férocité de ceux-la qui ont déchiré son sein par mille forfaits, et ont travaillé ou travaillent à la détruire de fond en comble!

17. Veut-on connaître les différens dégrés d'obligations qui naissent des liaisons dont nous venons de parler? La préférence est due à la patrie, et à ceux qui nous ont donné le jour, comme à nos premiers et nos plus grands bienfaiteurs. Viennent après nos enfans, et toute la famille dont nous sommes les chefs et l'unique appui. Il faut placer dans la troisième classe, ceux de nos proches qui nous conviennent le mieux: de plus, leurs intérêts sont souvent les nôtres. Nos devoirs, à l'égard de ceux que j'ai nommés, consistent à leur fournir nos secours dans les besoins de la vie. Mais le commerce intime, les épanchemens du cœur, les exhortations, les consolations, les reproches mêmes, sont les priviléges de l'amitié, dont la plus douce, ainsi que j'ai dit, se fonde sur la ressemblance des caractères.

Il convient aussi, dans la distribution de nos bienfaits, de considérer les besoins de chacun, et s'il ne peut être secouru que par nous. Il arrive quelquefois qu'on doit plus d'égards aux cir-

cessitudinum gradus, qui temporum. Sunt quædam officia, quæ aliis magis, quam aliis debeantur: ut vicinum citiùs adjuveris in frugibus percipiendis, quàm aut fratrem, aut familiarem. At, si lis in judicio sit, propinquum potiùs et amicum, quàm vicinum defenderis. Hæc igitur, et talia, circumspicienda in omni officio: et consuetudo exercitatioque capienda, ut boni ratiocinatores officiorum esse possimus, et addendo deducendóque videre, quæ reliqui summa fiat: ex quo, quantum cuique debeatur, intelligas.

Set ut nec medici, nec imperatores, nec oratores, quamvis artis præcepta perceperint, quidquam magnâ laude dignum sine usu et exercitatione consequi possunt: sic officii conservandi præcepta traduntur illa quidem, ut facimus ipsi: sed rei magnitudo usum quoque exercitationemque desiderat.

Atque ab iis rebus, quæ sunt in jure societatis humanæ, quemadmodum ducatur honestum, ex quo ortum est officium, satis ferè diximus.

XVIII. Intelligendum est autem, cùm proposita sint genera quatuor,

constances qu'au dégré de liaison, et il est des services d'une telle nature, que certaines personnes y ont des droits particuliers. Par exemple, on aide plutôt son voisin dans sa récolte, que son parent ou son ami; mais s'il s'agit d'un procès, on préfère son parent ou son ami à son voisin. Ce sont ces motifs ou d'autres semblables qui doivent diriger notre conduite. Accoutumons-nous à calculer nos devoirs, de telle sorte qu'après avoir additionné et soustrait, le résultat nous indique ce qui revient à chacun.

Mais, comme les médecins, les généraux, les orateurs, quelques connaissances qu'ils aient de leur art, ne parviennent pas à s'y distinguer sans un long exercice : ainsi, dans les devoirs, c'est peu d'être instruit des règles que nous traçons; il faut de l'expérience pour pratiquer dignement cette science importante.

Nous en avons dit à-peu-près assez, pour faire reconnaître d'où procède l'honnêteté dans les relations sociales.

18. Des quatres principes que nous avons avons assignés au devoir, le plus

è quibus honestas officiumque manaret, splendidissimum videri, quod animo magno, elatoque, humanasque res despiciente factum sit. Itaque in probris maximè in promptu est, si quid tale dici potest:

> Vos etenim juvenes, animum geritis muliebrem;
> Illa virago viri.

et si quid ejusmodi:

> Salmaci, da spolia, sine sudore et sanguine.

Contràque in laudibus, quæ magno animo, et fortiter excellenterque gesta sunt, ea nescio quomodo quasi pleniore ore laudamus. Hinc Rhetorum campus de Marathone, Salamine, Platæis, Thermopylis, Leuctris. Hinc noster Cocles, hinc Decii, hinc Cn. et P. Scipiones, hinc M. Marcellus, innumerabilesque alii: maximèque ipse populus Romanus animi magnitudine excellit. Declaratur autem studium bellicæ gloriæ, quòd statuas quoque videmus ornatu ferè militari.

XIX. Sed ea animi elatio, quæ cernitur in periculis et laboribus, si justitiâ vacat, pugnatque non pro salute communi, sed pro suis commodis, in vitio est. Non enim modò

brillant, est la grandeur d'ame qui rend l'homme supérieur aux considérations humaines. Voilà pourquoi la plus sanglante injure qu'on puisse adresser, est celle-ci :

Sur toi, par le courage, une femme l'emporte.

Ou bien :

Efféminé, rends-toi, sans combat, sans blessure.

Au contraire, nous louons avec un enthousiasme particulier tout ce qui porte le caractère de la grandeur d'ame, de l'intrépidité, de l'héroïsme, et les discours de nos orateurs retentissent sans cesse des noms de Salamine, de Marathon, de Platée, de Leuctres et des Thermopyles. C'est cette idée de l'excellence du courage qui transporta les ames des Coclès, des Décius, des deux Scipions, des Marcellus et d'une foule d'autres; c'est la grandeur d'ame qui distingue le peuple Romain avec tant d'éclat. Le costume presque toujours militaire de nos statues, est un témoignage de notre amour pour la gloire des armes.

19. Cependant cette grandeur d'ame qui éclate dans les dangers et les travaux, devient blâmable si la justice ne la domine, et si elle milite pour les intérêts de l'individu contre le bien géné-

id virtutis non est, sed potiùs immanitatis, omnem humanitatem repellentis. Itaque probè definitur à Stoïcis fortitudo cùm eam *virtutem* esse dicunt *propugnantem pro æquitate.* Quocircâ nemo, qui fortitudinis gloriam consecutus est insidiis et malitiâ, laudem est adeptus : nihil enim honestum esse potest, quod justitiâ vacat.

Præclarum igitur Platonis illud : Non solùm, inquit, scientia, quæ est remota à justitiâ, calliditas potiùs, quàm sapientia, est appellanda : verùm etiam animus paratus ad periculum, si suâ cupiditate, non utilitate communi, impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis. Itaque viros fortes et magnanimos, eosdem bonos et simplices; veritatis amicos, minimèque fallaces esse volumus ; quæ sunt ex mediâ laude justitiæ.

Sed illud odiosum est, quod in hâc elatione et magnitudine animi, facillimè pertinacia et nimia cupiditas principatûs innascitur. Ut enim apud Platonem est, omnem morem Lacedæmoniorum inflammatum esse cupiditate vincendi, sic ut quisque animi magnitudine maximè excellit,

ral. Loin d'être alors une perfection, elle est un transport féroce qui outrage l'humanité. Les Stoïciens ont admirablement défini le courage, lorsqu'ils ont dit que c'était *la vertu aux prises avec l'injustice.* On ne peut donc acquérir de véritables droits aux éloges qu'il mérite, par des trahisons et des noirceurs. Rien d'honnête, s'il n'est juste.

Platon s'exprime ainsi, avec beaucoup de raison : « non-seulement, dit-il, la » science qui sert d'instrument à l'ini- » quité doit plutôt s'appeller fourberie » que sagesse ; mais l'intrépidité qu'ins- » pire toute autre passion que l'intérêt » de la société, mérite mieux le nom » d'audace que de courage ». J'exige donc que le courage et la grandeur d'ame soient accompagnés de douceur, de modestie, d'amour pour la vérité, d'aversion pour toute espèce de tromperie, qualités dont la justice est le principe.

Malheureusement je ne sais quelle fatalité allie presque toujours l'entêtement et la fureur de dominer à l'énergie du caractère. Platon a dit que les institutions des Lacédémoniens étaient toutes brûlantes de l'ardeur de vaincre ; c'est ainsi qu'une grande ame est agitée du besoin de s'élever au-dessus des autres, ou plutôt

ità maximè vult princeps omnium, vel potius solus esse. Difficile autem est, cùm prestare omnibus concupieris, servare æquitatem, quæ est justitiæ maximè propria. Ex quo fit, ut neque disceptatione vinci se, nec ullo publico ac legitimo jure patiantur: existuntque in Republicâ plerumque largitores, et factiosi, ut opes quàm maximas consequantur, et sint vi potiùs superiores, quàm justitiâ pares. Sed quò difficilius, hòc præclarius. Nullum enim est tempus, quod justitiâ vacare debeat. Fortes igitur et magnanimi sunt habendi, non qui faciunt, sed qui propulsant injuriam.

Vera autem et sapiens animi magnitudo honestum illud, quod maximè natura sequitur, in factis positum, non in gloriâ judicat: principemque se esse mavult, quàm videri. Etenim qui ex errore imperitæ multitudinis pendet, hic in magnis viris non est habendus. Facillimè autem ad res injustas impellitur, ut quisque est altissimo animo, et gloriæ cupidissimo. Qui locus est sanè lubricus: quòd vix invenitur, qui, laboribus susceptis, periculisque aditis, non quasi

de commander seule. Il est difficile, que tourmenté de ce désir impérieux ou conserve l'équilibre qui est le caractère distinctif de la justice. De-là ces hommes pour qui la raison et les lois les plus saintes ne sont pas un frein ; de-là ces largesses prodiguées par des factieux pour rassembler dans leurs mains la puissance de l'état. Ils préfèrent une supériorité injuste à une égalité légitime. Mais plus il est difficile de concilier la justice et le courage, plus il est beau de le faire ; il n'est jamais permis de s'en dispenser, et les vrais héros sont ceux qui repoussent l'injustice et non ceux qui la commettent.

La véritable grandeur, celle que la sagesse avoue, fait consister l'honneur dans les bonnes actions, et non dans l'éclat. Celui qui la possède aime mieux être en effet le premier de ses concitoyens, par ses vertus, que de paraître tel par l'étalage d'une puissance usurpée. Eh ! comment mettre au nombre des grands hommes celui qui n'est réellement que l'esclave d'une multitude aveugle, dont le caprice ou la séduction font toute sa gloire ? C'est ainsi qu'une fausse opinion de la grandeur véritable égare ceux qui seraient les plus faits pour y prétendre. Il en faut convenir, le pas est

mercedem rerum gestarum desideret gloriam.

XX. Omninò fortis animus, et magnus, duabus rebus maximè cernitur: quarum una in rerum externarum despicientiâ ponitur, cùm persuasum sit, nihil hominem, nisi quod honestum decorumque sit, admirari, aut optare, aut expetere oportere: nullique neque homini, neque perturbationi animi, nec fortunæ succumbere. Altera est res, ut, cùm ità sis affectus animo, ut suprà dixi, res geras magnas illas quidem, et maximè utiles, sed et vehementer arduas plenasque laborum et periculorum, tùm vitæ, tùm multarum rerum, quæ ad vitam pertinent. Harum rerum duarum splendor omnis et amplitudo, addo etiam utilitatem, in posteriore est: causa autem et ratio efficiens magnos viros, est in priore. In eo enim est illud, quod excellentes animos, et humana contemnentes facit. Id autem ipsum cernitur in duobus, si et solum id, quod honestum fit, bonum judices, et ab omni animi perturbatione liber sis. Nam et ea,

glissant, et l'erreur facile; car il est peu d'hommes qui ne se proposent la célébrité pour récompense de leur travaux, et des dangers auxquels ils s'exposent.

20. Une ame vraiment grande et forte se reconnaît sur-tout à deux caractères: le premier est le mépris des choses extérieures, (car elle est persuadée que l'honnêteté a seule droit à notre admiration, à nos désirs, à nos poursuites, et qu'il est indigne d'un homme d'être l'esclave de son semblable, de ses passions, ou de la fortune) le second consiste à entreprendre, d'après ces sentimens, ce qui est utile et beau, quelque pénible et difficile qu'il soit, et à l'exécuter aux dépens de ses plus chers intérêts et de sa vie même. Tout l'éclat, et même l'utilité de ces deux caractères, résident dans le dernier; mais le principe générateur des grands hommes est dans l'autre dont partent cette élévation et ce détachement des choses humaines qui brillent, à n'estimer comme utile que ce qui est honnête, et à se garantir du tumulte des passions. En effet, quoi de plus noble et de plus grand que de réduire les faux biens dont le vulgaire fait tant de cas à leur juste valeur! et quel plus beau témoignage d'un cœur mâle et inébranlable, que de supporter les coups du sort, si fréquens et si variés dans la carrière de la vie, sans dégrader

quæ eximia plerisque et præclara videntur, parva ducere, eaque ratione stabili firmâque contemnere, fortis animi, magnique dicendum est: et ea, quæ videntur acerba, quæ multa et varia hominum vitâ fortunâque versantur, ità ferre, ut nihil à statu naturæ discedas, nihil à dignitate sapientis, robusti animi est, magnæque constantiæ.

Non est autem consentaneum, qui metu non frangatur, eum frangi cupiditate: nec, qui invictum se à labore præstiterit, vinci à voluptate. Quamobrem et hæc videnda; et pecuniæ fugienda cupiditas: nihil enim est tam angusti animi tamque parvi, quàm amare divitias: nihil honestius magnificentiusque, quàm pecuniam contemnere, si non habeas: si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque conferre.

Cavenda est etiam gloriæ cupiditas, ut suprâ dixi. Eripit enim libertatem, pro quâ magnanimis viris omnis debet esse contentio. Nec verò imperia expetenda, ac potiùs, aut non accipienda interdùm, aut deponenda nonnunquam.

Vacandum autem est omni animi perturbatione, tùm cupiditate et me-

la dignité de son être par des douleurs insensées?

Mais il y aurait de l'inconséquence à être inaccessible à la crainte et à ne l'être pas aux autres passions, à se laisser vaincre par la volupté, après avoir bravé les plus rudes travaux; il faut y faire attention, et se garder principalement de l'amour des richesses, passion vile qui décèle une petite ame. Il est honorable et noble de savoir se passer de fortune quand on n'en a pas, et d'en user d'une manière conforme à la bienfaisance et à la générosité, lorsqu'on en possède.

Le désir de la gloire a aussi ses dangers, comme je l'ai dit plus haut. Il subjugue, et nous prive de la liberté, tendance suprême des grandes ames. Ne soupirons donc point avec trop d'ardeur après les dignités; refusons-les à propos, et sachons même quelquefois nous en dépouiller.

Bannissons de notre ame tout ce qui peut la troubler, les désirs, la crainte,

tu, tùm etiam ægritudine, et voluptate animi, et iracundiâ : ut tranquillitas animi adsit, et securitas, quæ affert cùm constantiam, tùm etiam dignitatem.

XXI. Multi autem et sunt, et fuerunt, qui eam, quam dico, tranquillitatem expetentes, à negotiis publicis, se removerint, ad otiumque perfugerint. In his, et nobilissimi philosophi, longèque principes, et quidam homines severi et graves, nec populi nec principum mores ferre potuerunt : vixeruntque nonnulli in agris, delectati re suâ familiari. His idem propositum fuit, quod Regibus, ut ne quâ re egerent, ne cui parerent, libertate uterentur : cujus proprium est, sic vivere, ut velis.

Quare cùm hoc commune sit potentiæ cupidorum cum iis, quos dixi, otiosis : alteri se adispici id posse arbitrantur, si opes magnas habeant : alteri, si contenti sint et suo, et parvo. In quo neutrorum omninò contemnenda est sententia : sed et facilior, et tutior, et minùs aliis gravis aut molesta vita est otiosorum : fructuosior autem hominum generi, et ad claritatem amplitudinemque aptior eorum, qui se ad rempublicam et ad

les chagrins, les transports du plaisir, la colère, et que notre front respire ce calme qui lui imprime tant de noblesse, et réfléchit la sérénité du cœur.

21. Dans tous les tems, on a vu des hommes, pour parvenir à cet état de paix, chercher loin des affaires publiques, le repos et la retraite. Parmi eux on compte les plus illustres philosophes et des personnages d'une vertu austère, auxquels répugnèrent les mœurs du peuple et celles des grands: plusieurs ont adopté la vie champêtre, uniquement occupés des soins domestiques, et assez satisfaits de ne manquer de rien, et de se rapprocher du sort des rois par l'indépendance.

Cette indépendance est également le but de ceux qui recherchent les honneurs et de ceux qui les fuient. Les uns croyent l'obtenir en se rendant puissans, les autres par la modération de leurs désirs. Ces deux sentimens ont leur raison. L'existence solitaire est plus douce et moins à charge aux autres; la vie publique a plus d'éclat et d'utilité.

res magnas gerendas accommodaverunt.

Quapropter et iis forsitan concedendum sit, rempublicam non capessentibus, qui excellenti ingenio, doctrinæ sese dediderunt: et iis, qui aut valetudinis imbecillitate, aut aliquâ graviore causâ impediti, à Republicâ recesserunt, cùm ejus administrandæ potestatem aliis, laudemque concederent. Quibus autem talis nulla sit causa, si despicere se dicant ea, quæ plerique admirantur, imperia et magistratus, iis non modò non laudi, verùm etiam vitio dandum puto. Quorum judicium in eo, quòd gloriam contemnant et pro nihilo putent, difficile factu est non probare; sed videntur labores et molestias tùm offensionum, tùm repulsarum, quasi quam dam ignominiam timere, et infamiam. Sunt enim, qui in rebus contrariis parùm sibi constent: voluptatem severissimè contemnant, in dolore sint molliores: gloriam negligant, frangantur infamiâ: atque ea quidem non satis constanter.

Sed iis, qui habent à naturâ adjumenta rerum gerendarum, abjectâ omni cunctatione, adipiscendi magis-

Il semble qu'on doive permettre l'éloignement des affaires aux hommes d'un génie distingué qui se consacrent à l'étude, et aux personnes qu'une santé faible ou des raisons de cette nature obligent de laisser à d'autres le noble fardeau de l'administration. Mais sans de tels motifs on serait, je crois, plus blamable que digne d'éloge d'éviter les fonctions publiques. On alléguerait en vain le mépris de l'autorité et des magistratures, dont tant de gens sont jaloux. Cette raison, bonne en elle-même, n'est souvent que le voile de la paresse ou de la crainte, soit de s'attirer des ennemis, soit d'essuyer des refus dont on se ferait un sujet de honte : car il est des personnes dont le caractère, peu d'accord avec soi-même, souffre le mal avec impatience, quoiqu'il soit insensible à la privation du bien. Ces sortes de gens dédaignent la volupté, mais ils ne savent pas supporter la douleur; ils sont insensibles à la gloire, mais un affront les abat; encore varient-ils même dans ces inconséquences.

Ceux qui ont reçu des moyens de la nature, doivent s'empresser de paraître dans les emplois publics. Sans cela, com-

tratus, et gerenda respublica est. Nec enim aliter aut regi civitas, aut declarari animi magnitudo potest.

Capessentibus autem Rempublicam nihilominùs, quàm philosophis, haud scio an magis etiam, et magnificentia, et despicientia adhibenda sit rerum humanarum, et, quam sæpè dico, tranquillitas animi, atque securitas: si quidem nec anxii futuri sunt, et cum gravitate constantiâque victuri. Quæ eò faciliora sunt philosophis, quò minùs multa patent in eorum vitâ, quæ fortuna feriat, et quò minùs multis rebus egent: et quia, si quid adversi eveniat, tam graviter cadere non possunt. Quocirca non sine causâ majores motus animorum concitantur, majoraque efficienda Rempublicam gerentibus, quàm quietis; quò magis his et magnitudo animi est adhibenda, et vacuitas ab angoribus.

Ad rem gerendam autem qui accedit, caveat, ne id modò consideret, quàm illa res honesta sit: sed etiam, ut habeat efficiendi facultatem. In quo ipso considerandum est, ne aut temerè desperet, propter ignaviam: aut nimis confidat, propter cupiditatem. In omnibus autem negotiis, priùs, quàm

ment l'état serait-il administré, et leur mérite mis en lumière?

Les hommes d'état ont besoin autant et plus, peut-être, que les philosophes, de cette noble indifférence qui maintient l'ame calme et ferme au milieu des évènemens, puisqu'il est vrai que l'empreinte de l'inquiétude ne leur sied pas; une constance et une dignité inaltérables doivent accompagner toutes leurs démarches. Les philosophes ont sur eux beaucoup d'avantages pour se conserver dans cette situation : leurs besoins sont plus bornés; ils offrent moins de prise à la fortune, et enfin, dans les revers, leur chûte ne peut pas être aussi considérable. Concluons que les hommes d'état, exposés à des orages plus terribles, doivent s'armer d'autant mieux de courage pour se rendre inaccessibles à un accablement d'esprit qui les priverait de la liberté qu'exigent les soins importans de leur ministère.

Au reste, pour prétendre à un emploi, il ne suffit pas d'examiner s'il est honorable, il faut consulter ses forces, et dans cet examen, se garder d'une témérité présomptueuse, inspirée par l'ambition, ou d'une lâche méfiance, née de la paresse. En toute affaire, avant que de l'entreprendre, on doit travailler à s'y rendre propre.

aggrediare, adhibenda est præparatio diligens.

XXII. Sed cum plerique arbitrentur res bellicas majores esse, quàm urbanas, minuenda est hæc opinio. Multi enim bella sæpè quæsierunt propter gloriæ cupiditatem : atque id in magnis animis ingeniisque plerumque contingit : eòque magis, si sunt ad rem militarem apti, et cupidi bellorum gerendorum.

Verè autem si volumus judicare, multæ res extiterunt urbanæ majores clarioresque, quàm bellicæ. Quamvis enim Themistocles jure laudetur, et sit ejus nomen, quàm Solonis, illustrius, citeturque Salamis, clarissimæ testis victoriæ, quæ anteponatur consilio Solonis, ei, quo primùm constituit Areopagitas : non minùs præclarum hoc, quàm illud, judicandum est. Illud enim semel profuit, hoc semper proderit civitati : hoc consilio leges Atheniensium, hoc majorum instituta servantur. Et Themistocles quidem nihil dixerit, in quo ipse Areopagum adjuverit : at ille adjuvit Themistoclem. Est enim bellum gestum consilio senatús ejus, qui à Solone erat constitutus. Licet eadem de Pausaniâ

22. On élève généralement les faits militaires au-dessus des autres. Il faut réduire cette opinion à sa juste mesure. Que d'hommes avides de gloire, (et telles sont presque toutes les grandes ames) ce préjugé n'a-t-il pas armé, sur-tout s'ils se sentaient en même-tems des talens et du goût pour la guerre?

Cependant il est vrai de dire que l'administration intérieure s'est illustrée par des opérations d'un avantage et d'un éclat plus réels. Sans doute Thémistocle est digne d'éloges, mais quoique son nom soit plus célèbre que celui de Solon, et qu'on cite plus souvent la victoire de Salamine que l'institution de l'Aréopage, il n'en faut pas conclure que l'une soit moins glorieuse que l'autre. Bien mieux, la première n'apporta que des avantages passagers, mais ceux de la seconde dureront aussi long-tems qu'Athènes dont elle maintient les lois, et les institutions, Thémistocle ne fut d'aucun secours à l'Aréopage; il n'en est pas ainsi de l'Aréopage à son égard, puisque les conseils de ce Sénat, dirigèrent la guerre où il s'acquit tant de gloire. J'en dis autant de Pausanias et de Lysandre; on pense qu'ils étendirent l'empire de Lacédémone;

Lysandroque dicere : quorum rebus gestis quamquam imperium Lacedæmoniis dilatatum putatur ; tamen ne minimâ quidem ex parte Lycurgi legibus et disciplinæ conferendi sunt. Quin etiam ob has ipsas causas et parentiores habuerunt exercitus , et fortiores. Mihi quidem neque pueris nobis , M. Scaurus C. Mario , neque , cùm versaremur in Republicâ , Q. Catulus Cn. Pompeio cedere videbatur. Parvi enim sunt foris arma , nisi est consilium domi. Nec plus Africanus , singularis et vir , et imperator , in exscindendâ Numantiâ Reipublicæ profuit , quàm eodem tempore P. Nasica privatus , cùm Tib. Gracchum interemit : quamquam hæc quidem res non solùm ex domesticâ est ratione : attingit etiam bellicam , quoniam vi , manuque confecta est : sed tamen id ipsum gestum est consilio urbano , sine exercitu.

Illud autem optimum est , in quod invadi solere ab invidis et improbis audio :

Cedant arma togæ , concedat laurea linguæ.

Ut enim alios omittam , nobis Rempublicam gubernantibus , nonne togæ arma cessere ? Neque enim in Repu-

ils y contribuèrent cependant beaucoup moins que les lois de Lycurgue, auxquelles mêmes ils furent redevables de la discipline et de la valeur de leurs armées. Pour moi, il me semble que Scaurus qui existait pendant ma plus grande jeunesse, ne le cédait point à Marius, ni Catulle à Pompée, dans un tems où j'occupais moi-même les magistratures. C'est peu d'avoir de grandes armées au dehors, si l'on n'a pas de bons conseils au dedans. Scipion l'Africain, homme et capitaine d'un mérite rare, ne fit pas plus pour Rome, en détruisant Numance, que Publius Nasica, simple citoyen, en donnant la mort à T. Gracchus, à la même époque. Cette action, il est vrai, a quelque chose de militaire, mais elle fut cependant le fruit d'une délibération domestique, et des soldats n'y eurent point de part.

Malgré les clameurs de l'envie, ce vers est d'un grand sens.

— Que Mars cède à Thémis, la force à l'éloquence. —

Pour n'en point citer d'autres exemples, n'eut-t-il pas son effet sous mon consulat. Jamais la république ne fut menacée d'un plus grand danger, et la tranquil-

blicâ periculum fuit gravius unquam, nec majus otium. Ita consiliis diligentiâque nostrâ celeriter de manibus audacissimorum civium delapsa arma ipsa ceciderunt. Quæ res igitur gesta est unquam in bello tanta? qui triumphus conferendus? Licet enim, Marce fili, apud te gloriari, ad quem hereditas hujus gloriæ, et factorum imitatio pertinet. Mihi quidem certè vir abundans bellicis laudibus Cn. Pompeius, multis audientibus, hoc tribuit, ut diceret, frustrà se triumphum tertium deportaturum fuisse, nisi meo in Rempublicam beneficio, ubi triumpharet, esset habiturus.

Sunt ergo domesticæ fortitudines non inferiores militaribus: in quibus plus etiam, quàm in his, operæ studiique ponendum est.

XXIII. Omninò illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur, non corporis viribus. Exercendum tamen corpus, et ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exsequendis negotiis, et in labore tolerando. Honestum autem id, quod exquirimus, totum est positum in animi curâ et cogitatione: in quo non mino-

lité moins troublée, tant mes soins et ma vigilance firent tomber promptement les armes des mains des citoyens pervers. Quels exploits de guerre, quels triomphes sont comparables à ce succès! Sans doute, mon cher fils, il m'est permis de m'enorgueillir à vos yeux d'une gloire qui sera votre héritage, et de vous rappeller celles de mes actions qui doivent vous servir de modèle. Voici le témoignage que me rendit Pompée; c'était un grand homme de guerre, un général couvert de lauriers; mais il avoua publiquement qu'envain il eût mérité pour la troisième fois les honneurs du triomphe, si je ne lui eusse conservé Rome pour les recevoir.

Il est par conséquent un courage domestique qui n'a pas moins de prix, et exige même plus de travaux et de talens que la valeur guerrière.

23. Cette honnêteté dont nous traitons maintenant, et qui prend sa source dans un cœur élevé, dépend des forces de l'ame, et non de celles du corps, quoiqu'il ne faille pas négliger d'exercer le corps pour augmenter et entretenir sa vigueur, et le rendre plus propre à obéir aux volontés de la raison quand elle a besoin de son ministère; mais puisqu'il est vrai que la grandeur part de l'ame et de la pensée, elle n'appartient pas moins à ceux qui administrent l'état par

rem utilitatem afferunt, qui togati Reipublicæ præsunt, quàm qui bella gerunt. Itaque eorum consilio sæpè aut non suscepta, aut confecta bella sunt, nonnunquam etiam illata: ut M. Catonis bellum tertium Punicum, in quo etiam mortui valuit auctoritas. Quare expetenda quidem magis est decernendi ratio, quàm decertandi fortitudo: sed cavendum, ne in bellandi magis fugâ, quàm utilitatis ratione faciamus. Bellum autem ita suscipiatur, ut nihil aliud, nisi pax quæsita videatur.

Fortis verò animi, et constantis est, non perturbari in rebus asperis; nec tumultuantem de gradu dejici, ut dicitur; sed presenti animo uti et consilio, nec à ratione discedere: quamquam hoc animi, illud etiam ingenii magni est, præcipere cogitatione futura, et aliquantò antè constituere, quid accidere possit in utramque partem: et, quid agendum sit, cùm quid evenerit; nec committere, ut aliquando dicendum sit, *non putaram*. Hæc sunt opera magni animi, et excelsi, et prudentiâ consilioque fidentis. Temerè autem in acie versari, et manu cum hoste confligere, immane quiddam et belluarum simile est. Sed cùm

leurs conseils, qu'à ceux qui le défendent par les armes. En effet, c'est souvent d'après l'avis des premiers que se règlent les affaires même de la guerre, qu'on l'évite, qu'on la déclare, ou qu'on la termine, comme il arriva à M. Caton, dont le sentiment prévalut même après sa mort, et détermina la troisième guerre punique. La sagesse qui conçoit et dispose, mérite donc la préférence sur la valeur qui exécute : toutefois, prenons garde, en nous y attachant, que notre choix aie plutôt pour motif la crainte des dangers de la guerre, que l'utilité de l'autre parti.

C'est le propre de la grandeur d'ame de ne pas se troubler dans les revers, de conserver son sang-froid, de se posséder pour être toujours en état de faire usage de sa raison; mais prévoir l'avenir, le maîtriser, disposer tout par avance, de manière à ne point laisser de prise aux évènemens, et à se rendre inutile cette honteuse excuse, *je n'y avais pas pensé*, c'est réunir la grandeur de l'ame et celle de l'esprit. Tels sont les effets de l'énergie du caractère, accompagnée d'un esprit éclairé. Car se précipiter au milieu des ennemis avec une fougue aveugle, c'est une férocité qui ne convient qu'à la brute. Cependant il faut savoir payer de sa personne quand les cir-

tempus necessitasque postulat, decertandum manu est, et mors servituti turpitudinique anteponenda.

XXIV. De evertendis autem diripiendisque urbibus valdè considerandum est, ne quid temerè, ne quid crudeliter. Idque est viri magnanimi, rebus agitatis, punire sontes, multitudinem conservare: in omni fortunâ, recta, atque honesta retinere.

Ut enim sunt, quemadmodùm suprà dixi, qui urbanis rebus bellicas anteponant: sic reperies multos, quibus periculosa et calida consilia, quietis cogitationibus et splendidiora, et majora videantur. Numquam omninò periculi fugâ committendum est, ut imbelles, timidique videamur. Sed fugiendum etiam illud, ne offeramus nos periculis sine causâ: quo nihil potest esse stultius. Quapropter in adeundis periculis consuetudo imitanda medicorum est, qui leviter ægrotantes leniter curant: gravioribus autem morbis periculosas curationes et anticipites adhibere coguntur. Quare in tranquillo tempestatem adversam optare, dementis est: subvenire autem tempestati quâvis ratione, sapientis: eòque magis, si plus adipiscare, te

constances l'exigent, et préférer la mort à la honte et à l'esclavage.

24. Quand il s'agira de détruire les villes ennemies ou de les livrer au pillage, on doit éviter la précipitation et la cruauté. Il est d'une grande ame d'agir après un mur examen, de ne punir que les coupables, de conserver la multitude, et d'écouter la voix de l'honneur et de la justice dans l'une, et l'autre fortune.

Mais comme il est des gens qui préfèrent le mérite guerrier aux talens de l'administration, il en est aussi qui aiment mieux les résolutions bruyantes et hazardeuses que les pensées amies de la paix. Sans doute il ne faut pas fuir les périls de la guerre avec une circonspection qui nous fasse paraître faibles ou lâches ; mais quoi de plus insensé, que de s'offrir aux dangers, sans motifs ! Il est sage d'imiter en ceci la conduite des médecins; ils combattent par des moyens doux et sûrs les maladies légères, et risquent des remèdes violens et équivoques dans les maux désespérés. C'est folie de provoquer la tempête du sein du calme, mais il est prudent de tout faire pour lui échapper, sur-tout si on peut espérer plus d'avantages d'un heureux succès que craindre d'inconvéniens d'une tentative inutile. Or, dans les affaires périlleuses, le danger regarde en partie ceux qui les entre-

explicatâ, boni, quàm, addubitatâ, mali. Periculosæ autem rerum actiones partìm iis sunt, qui eas suscipiunt, partìm Reipublicæ. Itèmque alii de vitâ, alii de gloriâ, et benevolentiâ civium in discrimen vocantur. Promptiores igitur debemus esse ad nostra pericula, quàm ad communia, dimicaréque paratiùs de honore et gloriâ, quàm de cæteris commodis.

Inventi autem multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patriâ parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne Republicâ quidem postulante: ut Callicratidas, quicùm Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponesiaco bello, multaque fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm consilio non paruit eorum, qui classem ab Arginussis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacædemonios, classe illâ amissâ, aliam parare posse: se fugere sine suo dedecore non posse. Atque hæc quidem Lacedæmoniis plaga mediocris fuit: illa pestifera, quâ cùm Cleombrotus, invidiam timens, temerè cum

prennent, et en partie la république. On expose ou sa vie, ou sa gloire, ou l'amour de ses concitoyens. Il est d'autant moins permis d'affronter un péril que d'autres le partageraient, et nous nous devons à nous-mêmes plus de réserve quand il y va de notre honneur et de notre gloire, que si nous hazardons des avantages moins précieux.

On a vu des citoyens prêts à donner leurs biens et leur vie à la patrie, lui refuser les moindres sacrifices quand il s'agissait de la réputation. Tel fut Callicratidas, général des Lacédémoniens, dans la guerre du Péloponèse; après nombre d'exploits mémorables, il pensa tout perdre pour n'avoir pas voulu suivre le conseil de retirer sa flotte d'Arginusse, et d'éviter le combat : les Lacédémoniens, disait-il, pourront, s'ils perdent leur flotte, en équipper une autre, mais moi, la fuite me couvrirait d'une honte irréparable. L'échec de Lacédémone, en cette occasion, fut à la vérité sans conséquence, mais elle éprouva un désastre qui causa sa ruine, lorsque Cléombrote, pour échapper aux propos de l'envie, livra la bataille à Epaminondas, contre toute raison. Qu'il fit bien mieux,

Epaminondâ conflixisset, Lacedæmoniorum opes corruerunt. Quantò Q. Maximus melius, de quo Ennius:

Unus homo nobis cunctando restituit rem;
Non ponebat enim rumores ante salutem:
Ergo magisque magisque viri nunc gloria claret.

Quod genus peccandi vitandum etiam in rebus urbanis. Sunt enim, qui, quod sentiunt, etsi optimum sit, tamen invidiæ metu non audent dicere.

XXV. Omninò qui Reipublicæ præfuturi sunt, duo Platonis præcepta teneant. Unum ut utilitatem civium sic tueantur, ut quæcumque agunt, ad eam referant, obliti commodorum suorum. Alterum, ut totum corpus Reipublicæ curent: ne, dum partem aliquam tuentur, reliquas deserant. Ut enim tutela, sic procuratio Reipublicæ ad utilitatem eorum, qui commissi sunt, non ad eorum, quibus commissa est, gerenda est. Qui autem parti civium consulunt, partem negligunt, rem perniciosissimam in civitatem inducunt, seditionem atque discordiam: ex quo evenit, ut alii populares, alii studiosi optimi cujusque videantur, pauci universorum. Hinc

ce Fabius Maximus, dont Ennius parle ainsi :

Un homme, inébranlable aux rumeurs populaires,
Sut en temporisant rétablir nos affaires,
Et l'éclat de sa gloire aujourd'hui s'en accroît.

La crainte de donner prise à l'envie, est une faiblesse non moins commune dans les affaires civiles qu'à la guerre. Jamais un tel motif ne doit nous empêcher de faire et de dire ce que nous croyons convenable.

25. Les hommes en place doivent se pénétrer de deux préceptes de Platon : le premier d'avoir un tel zèle pour l'intérêt des citoyens, qu'ils y rapportent toutes leurs démarches, en lui sacrifiant leurs propres avantages; l'autre d'étendre également leurs soins sur le corps entier de la république. Le gouvernement est une sorte de tutelle, qui a pour but l'avantage de ceux pour qui on gère, et non pas de ceux qui gèrent; et en ne s'occupant pas avec le même intérêt de tous les citoyens, on introduit les haînes et les dissentions, le plus cruel fléau d'une république. C'est par ce défaut d'attention à maintenir l'équilibre, que les uns se montrent partisans du peuple, les autres des grands, et si peu de tous. De-là naquirent chez les Athéniens de grandes divisions, et parmi nous, non

apud Athenienses magnæ discordiæ : in nostrâ republicâ non solùm seditiones, sed pestifera etiam bella civilia : quæ gravis et fortis civis, et in republicâ dignus principatu fugiet atoderit : tradetque se totum reipublicæ, neque opes, aut potentiam consectabitur : totamque eam sic tuebitur, ut omnibus consulat. Nec verò criminibus falsis in odium aut invidiam quemquam vocabit : omninòque ità justitiæ honestatique adhærescet, ut, dum ea conservet, quamvis graviter offendat, mortemque oppetat potiùs, quàm deserat illa, quæ dixi.

Miserrima est omninò ambitio, honorumque contentio : de quâ præclarè apud eumdem est Platonem : » Simi» liter facere eos, qui inter se con» tenderent, uter potiùs rempubli» cam administraret, ut si nautæ cer» tarent, quis eorum potissimùm gu» bernaret. « Idemque præcepit, ut eos adversarios existimemus, qui arma contrà ferant : non eos, qui tuo judicio tueri rempublicam velint : qualis fuit inter P. Africanum, et Q. Metellum sine acerbitate dissensio.

Nec verò audiendi, qui graviter irascendum inimicis putant, idque magnanimi et fortis viri esse censent.

pas seulement des troubles, mais des guerres civiles affreuses. Un citoyen ferme et éclairé, digne en effet des magistratures, évitera ces partialités odieuses. Tout entier à la république et à ses membres, il ne recherchera point la puissance et les richesses; il ne diffamera aucun citoyen par des crimes supposés: en un mot, lié inséparablement à l'honneur et à la justice, il ne les sacrifiera point à de vains égards, et saura mourir plutôt que de s'en écarter.

L'acharnement avec lequel les prétendans aux charges se les disputent, est quelque chose de misérable. Platon les compare fort bien à des matelots qui voudraient tenir tous le gouvernail. Ce même philosophe nous fait un devoir de regarder comme nos ennemis ceux qui portent les armes contre la république, et non pas ceux dont les opinions diffèrent des nôtres dans les opérations du gouvernement. On vit Scipion l'Africain et Metellus constamment opposés de sentimens, sans animosité personnelle.

Loin de nous cette maxime, qu'il faut témoigner à ses ennemis un ressentiment violent, et que c'est la marque d'un

Nihil enim laudabilius, nihil magno et præclaro viro dignius placabilitate atque clementiâ. In liberis verò populis, et in juris æquabilitate exercenda etiam est facilitas, et altitudo animi, quæ dicitur : ne, si irascamur aut intempestivè accedentibus, aut imprudenter rogantibus, in morositatem inutilem et odiosam incidamus. Et tamen ita probanda est mansuetudo atque clementia, ut adhibeatur, reipublicæ causâ, severitas, sine quâ administrari civitas non potest. Omnis autem et animadversio, et castigatio contumeliâ vacare debet : neque ad ejus, qui punitur aliquem, aut verbis castigat, sed ad reipublicæ utilitatem referri. Cavendum est etiam, ne major pœna, quàm culpa sit : et ne iisdem de causis alii plectantur, alii ne appellentur quidem.

Prohibenda autem maximè est ira in puniendo. Nunquam enim iratus qui accedet ad pœnam, mediocritatem illam tenebit, quæ est inter *nimium* et *parum* : quæ placet Peripateticis ; et rectè placet, modò ne laudarent iracundiam, et dicerent utiliter à naturâ datam. Illa verò omnibus in rebus repudianda est : optandùmque, ut ii, qui præsunt reipubli-

grand caractère. Il n'y a rien de plus beau, de plus digne d'une ame supérieure, que le pardon et l'oubli des injures. On doit même aller plus loin dans un état libre où règne l'égalité de droits: il convient de s'y montrer facile et calme, et de ne pas repousser avec dureté les sollicitations importunes et les demandes indiscrètes, si l'on ne veut aliéner gratuitement les esprits. Cependant, que notre douceur n'altère point en nous la fermeté indispensable pour le maintien du bon ordre. Mais alors il faut réprimander ou punir sans outrages, et ne se proposer en cela que l'intérêt public, dépouillé de toutes vues personnelles. Ayons soin, sur-tout, que la peine ne passe pas le délit, et pour des causes pareilles, ne punissons pas les uns, quand les autres ne sont pas même décrétés.

La colère ne doit jamais avoir part à nos jugemens. Le moyen, que celui qu'elle accompagnerait sur le tribunal, puisse se fixer à ce point de perfection recommandé par les péripatéticiens, qui tient le milieu entre *trop* et *pas assez*. Par quelle inconséquence ces philosophes exaltent-ils la colère, comme un présent avantageux de la nature? Il faut la fuir en tout, et il est à désirer que les chefs de l'état ressemblent aux lois

cæ, legum similes sint, quæ ad puniendum non iracundiâ, sed æquitate ducuntur.

XXVI. Atque etiam in rebus prosperis, et ad voluntatem nostram fluentibus, superbiam, fastidium, arrogantiamque magnoperè fugiamus. Nam ut adversas res, sic secundas immoderatè ferre, levitatis est: præclaraque est æquabilitas in omni vitâ, et idem semper vultus, eademque frons, ut de Socrate, item de C. Lælio accepimus. Philippum quidem Macedonum Regem, rebus gestis et gloriâ superatum à filio, facilitate verò et humanitate video superiorem fuisse. Itaque alter semper magnus, alter sæpè turpissimus fuit: ut rectè præcipere videantur, qui monent, ut quantò superiores sumus, tantò nos geramus summissiùs.

Panætius quidem Africanum auditorem et familiarem suum, solitum aït dicere, ut equos, propter crebras contentiones, prælìorum ferocitate exultantes, domitoribus tradere soleant, ut his facilioribus possint uti: sic homines secundis rebus effrænatos, sibíque præfidentes, tanquam in gyrum rationis et doctrinæ duci oppor-

qui punissent, non par emportement; mais par équité.

26. Dans la prospérité, fuyons l'orgueil, les dédains, la présomption. Il y a autant de faiblesse à ne pas se posséder dans les bons succès, que dans les mauvais. Cette égalité de caractère, ce visage, toujours le même, que l'histoire attribue à Socrate et à Lœlius, convient à la dignité de l'homme. Philippe, roi de Macédoine, a sans doute été surpassé par son fils, dans la gloire des armes; mais, je trouve qu'il lui fut supérieur, par la douceur et l'humanité de son caractère. Aussi, l'un fut-il toujours grand, et souvent l'autre se dégrada par des excès honteux. C'est donc avec justice qu'on nous recommande une conduite plus modeste, en raison de la hauteur du rang où nous sommes placés.

Au rapport de Panœtius, Scipion l'Africain, son disciple et son ami, avait coutume de dire que les hommes qui se laissent emporter par la prospérité, ressemblent à ces chevaux nourris dans les camps, devenus superbes et fougueux parmi le tumulte et le bruit des armes; et comme on remet ces derniers entre des mains savantes, pour les rendre plus dociles, qu'il fallait que le frein de la

tere, ut perspicerent rerum humanarum imbecillitatem, varietatémque fortunæ.

Atque etiam in secundissimis rebus maximè est utendum consilio amicorum: hisque major etiam, quàm antè, tribuenda auctoritas. Iisdemque temporibus cavendum est, ne assentatoribus patefaciamus aures, nec adulari nos sinamus: in quo falli facile est. Tales enim nos tunc esse putamus, ut jure laudemur. Ex quo nascuntur innumerabilia peccata, cùm homines inflati opinionibus, turpiter irridentur, et in maximis versantur erroribus. Sed hæc quidem hactenùs.

Illud autem sic est judicandum, maximas geri res et maximi animi ab iis, qui respublicas regant, quòd earum administratio latissimè pateat, ad plurimósque pertineat. Esse autem magni animi, et fuisse multos etiam in vitâ otiosâ, qui aut investigarent, aut conarentur magna quædam, seseque suarum rerum finibus continerent: aut interjecti inter philosophos, et eos, qui rempublicam administrarent, delectarentur re suâ familiari, non eam quidem omni ratione exaggerantes, neque excludentes ab ejus

raison et de la philosophie vînt dompter les autres, en leur faisant connaître le peu de valeur, et l'inconstance de la fortune.

C'est sur-tout au comble de la prospérité qu'il faut avoir recours aux conseils de ses amis, et leur laisser plus d'empire; mais, qu'on se garde de les confondre avec les flatteurs. La distinction est délicate; il est naturel à l'homme de croire que c'est avec raison qu'on l'approuve. Cette erreur nous précipite dans une infinité de fautes d'autant plus ridicules, qu'elles contrastent avec la bonne opinion que nous témoignons de nos lumières. Je n'en dirai pas davantage sur ce chapitre.

Sans doute les fonctions publiques offrent le champ le plus vaste et le plus honorable aux grandes actions et aux élans d'un caractère généreux, à raison de leur étendue, et du grand nombre d'hommes qui en sont l'objet. Cependant, l'existence solitaire a produit aussi beaucoup de personnages illustres qui, loin du monde, se sont appliqués à des recherches utiles, et auxquels la grandeur d'ame ne fut point étrangère. D'autres citoyens tiennent encore avec dignité le milieu entre les hommes d'état et les philosophes; renfermés dans les soins de leur fortune, ils ne s'étudient point cepen-

usu suos : potiùsque et amicis impartientes, et reipublicæ, si quando usus esset. Quæ primùm benè parta sit, nullo neque turpi quæstu, neque odioso: tùm quàm plurimis, modò dignis, se utilem præbeat : deinde augeatur ratione, diligentiâ, parcimoniâ : nec libidini potiùs luxuriæque, quàm liberalitati et beneficentiæ pateat ; hæc prœscripta servantem licet magnificè, graviter, animosèque vivere, atque etiam simpliciter, fideliter, vitæque hominum amicè.

XXVII. Sequitur, ut de unâ reliquâ parte honestatis dicendum sit : in quâ verecundia, et quasi quidam ornatus vitæ, temperantia, et modestia, omnisque sedatio perturbationum animi et rerum modus cernitur. Hoc loco continetur id, quod dici Latinè decorum potest : Græcè enim πρέπον dicitur. Hujus vis ea est, ut ab honesto non queat separari. Nam et quod decet, honestum est : et quod honestum est, decet. Qualis autem differentia sit honesti et decori, facilius intelligi, quàm explanari potest. Quidquid est enim, quod deceat, id tùm apparet, cùm antegressa est honestas. Itaque non solùm in hâc parte honestatis, de

dant à la grossir par toutes sortes de moyens, et ne s'en réservent point l'usage exclusif. Ils sont prêts d'en faire part à leurs amis et à la république. Consacrer à la bienfaisance et à la générosité, sur-tout envers les hommes de mérite, plutôt qu'au luxe et aux plaisirs des sens, des richesses bien acquises, sans moyens vils ou odieux, et augmentées par le travail, l'intelligence et l'économie, c'est réunir la magificence à la simplicité, la dignité à la franchise, la probité à la fortune; c'est mériter véritablement d'être appellé l'ami des hommes.

27. Il nous reste à parler du quatrième principe de l'honnêteté; la pudeur, une certaine dignité dans les actions, la tempérance, la modestie, le calme des passions, la juste mesure en toutes choses, s'y font remarquer. Il y faut rapporter aussi cette manière d'être que les Grecs expriment par le mot πρέπον, et que j'appellerai bienséance. Elle est tellement liée avec l'honnêteté, qu'on ne peut l'en séparer; car tout ce qui est bienséant est honnête, et tout ce qui est honnête est bienséant. Il est plus aisé de concevoir la différence entre l'honnêté et la bienséance, que de l'exprimer. La dernière suppose nécessairement que l'autre la précède; d'où on voit qu'elle appartient non-seulement à la classe des devoirs, dont nous parlons maintenant, mais aussi aux

quâ hoc loco disserendum est, sed etiam, in tribus superioribus, quid deceat apparet. Nam et ratione uti atque oratione prudenter: et agere quod agas, considerate: omníque in re quid sit veri, videre et tueri decet: contràque falli, errare, labi, decipi, tam dedecet, quàm delirare et mente esse captum. Et justa omnia, decora sunt; injusta contrà, ut turpia, sic indecora. Similis et ratio fortitudinis. Quod enim viriliter animòque magno fit, id dignum viro et decorum videtur: quod contrà, id ut turpe, sic indecorum.

Quare pertinet quidem ad omnem honestatem hoc, quod dico, decorum: et ita pertinet, ut non reconditâ quâdam ratione cernatur, sed sit in promptu. Est enim quiddam, idque intelligitur in omni virtute, quod deceat: quod cogitatione magis à virtute potest, quàm re separari. Et ut venustas et pulchritudo corporis secerni non potest à valetudine: sic hoc, de quo loquimur decorum, totum illud quidem est cum virtute confusum, sed mente et cogitatione distinguitur.

Est autem ejus descriptio duplex. Nam et generale quoddam decorum intelligimus, quod in omni honestate

trois autres; car, faire usage de sa raison, parler avec prudence, agir avec réflexion, rechercher la vérité, et prendre sa défense, tout cela est de la bienséance; mais s'égarer, se tromper, se laisser surprendre, sied aussi peu que d'être dans le délire. De même, tout ce qui est juste est bienséant, tcut ce qui ne l'est pas, choque autant la bienséance que l'honneur. Ceci s'applique également à la grandeur d'ame; ce qui est noble et digne de l'homme, est bienséant; ce qui est vil et bas, est aussi contraire à la bienséance, que honteux.

La bienséance est donc de l'essence de l'honnêteté, et cela tellement qu'elle y frappe d'abord, et qu'on ne peut l'en séparer qu'idéalement; car de même que les agrémens du corps et la beauté ne sauraient exister sans la santé, ainsi, la bienséance s'identifie avec la vertu, et ne s'en isole que par une abstraction de la pensée.

Il y a deux manières de l'envisager : ou en général, ou relativement à telle ou telle vertu. Sous le premier point de vue,

versatur: et aliud huic subjectum, quod pertinet ad singulas partes honestatis. Atque illud superius sic ferè definiri solet: Decorum id esse, quod consentaneum sit hominis excellentiæ, in eo, in quo natura ejus à reliquis animantibus differat. Quæ autem pars subjecta generi est, eam sic definiunt, ut id decorum esse velint, quod ita naturæ consentaneum sit, ut in eo moderatio et temperantia appareat cum specie quâdam liberali.

XXVIII. Hæc ita intelligi, existimare possumus ex eo decoro, quod Poëtæ sequuntur: de quo alio loco plura dici solent. Sed tùm servare illud poëtas dicimus, quod deceat, cùm id quod quâque personâ dignum est, et fit, et dicitur. Ut, si Æacus, aut Minos diceret,

Oderint dum metuant:

aut,

Natis sepulchrum ipse sit parens:

indecorum videretur: quòd eos fuisse justos accepimus. At Atreo dicente, plausus excitantur: est enim digna personâ oratio. Sed poëtæ quid quemque deceat, ex personâ judicabunt: nobis autem personam imposuit ipsa natura, magnâ cum excellentiâ prestantiâque

on peut la définir : ce qui est convenable à la dignité de l'homme et le distingue des bêtes : sous le second c'est le charme naturel qui résulte de l'observation des justes mesures, dans la pratique de tel ou tel de nos devoirs.

28. La preuve de tout ceci est cette bienséance à laquelle s'attachent les poëtes, et dont j'aurais beaucoup à dire, si c'était le lieu. Nous trouvons qu'ils l'observent lorsqu'ils ont soin de faire parler chaque personnage suivant son caractère. Ainsi, ce serait manquer à la bienséance théâtrale, de mettre dans la bouche d'OEacus ou de Minos les paroles suivantes :

Qu'ils haissent, pourvu qu'ils craignent.

Ou :

Que le père, des fils, soit le tombeau lui-même.

parce qu'on sait que ces princes furent justes ; mais, prononcées par Atrée, à qui ce langage convient, elles excitent les applaudissemens. Si les poëtes prennent tant d'attention à soutenir le caractère de ceux qu'ils mettent en scène, apprenons, par leur exemple, à ne pas démentir l'excellence et la dignité de celui

animantium reliquarum. Quocircà poëtæ in magnâ varietate personarum, etiam vitiosis quid conveniat, et quid deceat, videbunt, nobis autem cùm à naturâ constantiæ, moderationis, temperantiæ, verecundiæ partes datæ sint; cúmque eadem natura doceat non negligere, quemadmodùm nos adversùs homines geramus: efficitur, ut et illud, quod ad omnem honestatem pertinet, decorum, quàm latè fusum sit, appareat: et hoc, quod spectatur in unoquoque genere virtutis.

Ut enim pulchritudo corporis aptâ compositione membrorum movet oculos, et delectat hoc ipso, quòd inter se omnes partes cum quodam lepore consentiunt: sic hoc decorum, quod elucet in vita, movet approbationem eorum, quibuscùm vivitur, et constantiâ, et moderatione dictorum omnium atque factornm. Adhibenda est igitur quædam reverentia adversùs homines, et optimi cujusque et reliquorum. Nam negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omninò dissoluti.

Est autem quod differat, in hominum rationè habendâ, inter justitiam

que nous a imposé la nature. Les poëtes, dans la foule de personnages qu'ils ont à peindre, doivent faire l'application des règles de la convenance aux vices mêmes; mais nous, destinés par la nature à la modération, à l'ordre, à la tempérance, à la pudeur, nous ne devons étudier que les convenances qui appartiennent à ces vertus, et les considérer dans les rapports de notre conduite avec les autres hommes; d'où il est aisé de voir combien s'étend la bienséance, soit en général, soit relativement à telle ou telle vertu.

Comme la beauté attire nos yeux, et les charme par la proportion des parties dont la convenance forme un ensemble plein de grâces, la bienséance nous mérite les suffrages par un certain accord et une sorte d'à-propos qui se font remarquer dans notre conduite et dans nos discours. Or, l'approbation des hommes ne doit pas nous être indifférente; je ne dis pas seulement celle des plus gens de bien, mais aussi celles de autres : ne pas en faire cas, c'est une preuve d'orgueil et même d'un cœur corrompu.

Au reste, il faut distinguer dans ce que nous devons aux autres, la justice

et verecundiam. Justitiæ partes sunt, non violare homines : verecundiæ, non offendere : in quo maximè perspicitur vis decori. His igitur expositis, quale sit id, quod decere dicimus, intellectum puto.

Officium autem, quod ab eo ducitur, hanc primùm habet viam, quæ deducit ad convenientiam conservationemque naturæ : quam si sequimur ducem, nunquam aberrabimus : sequemurque et id, quod acutum et perspicax naturâ est : et id, quod ad hominum consociationem accomodatum : et id, quod vehemens atque forte. Sed maxima vis decori in hâc inest parte, de quâ disputamus. Neque enim solùm corporis, qui ad naturam apti sunt, sed multò etiam magis animi motus probandi, qui item ad naturam accomodati sunt.

XXIX. Duplex est enim vis animorum atque naturæ : una pars in appetitu posita est, quæ est ὁρμὴ Græcè, quæ hominem huc et illuc rapit : altera in ratione, quæ docet, et explanat quid faciendum fugiendùmque sit. Ita fit, ut ratio præsit ; appetitus obtemperet. Omnis autem actio vacare debet temeritate et negligentiâ : nec verò agere quidquam, cujus non pos-

et les égards. La justice nous défend de leur faire aucun tort ; les égards consistent à nous interdire ce qui peut les choquer. C'est une des plus excellentes parties de la bienséance dont je crois avoir bien fait connaître la nature.

Le premier effet des devoirs qui dérivent de la bienséance, c'est l'attachement aux lois prescrites par la nature. Si nous les suivons, nous n'avons pas à craindre de nous égarer, soit dans la recherche de ce qui peut se découvrir par les lumières de l'esprit, soit dans la pratique de nos devoirs envers la société, soit enfin dans ce qui dépend de la force et du courage ; mais c'est sur-tout dans les vertus de la quatrième classe qui nous occupe actuellement, que son influence est plus marquée. En effet, la bienséance n'est pas une qualité purement extérieure, destinée uniquement à régler les mouvemens du corps ; elle doit diriger plus particulièrement encore ceux de l'ame.

29. Deux puissances agissent sur notre ame, la passion, en grec ὁρμὴ, mouvement aveugle du besoin, qui nous entraîne sans règle et sans mesure, et la raison qui nous indique le bien et le mal : d'où il résulte, que par nature la raison sert de guide, et la passion obéit. Il faut donc que toutes nos actions soient exemptes de précipitation et de négligence, et nous ne devons rien nous permettre qui ne puisse s'autoriser d'un motif

sit causam probabilem reddere. Hæc est enim ferè descriptio officii.

Efficiendum autem est, ut appetitus rationi obediant, eamque neque præcurrant, nec propter pigritiam aut ignaviam deserant: sintque tranquilli, atque omni perturbatione animi careant. Ex quo elucebit omnis constantia, omnisque moderatio. Nam quum appetitus longiùs evagantur, et tamquam exultantes sive cupiendo, sive fugiendo non satis à ratione retinentur, hi sine dubio finem et modum transeunt. Relinquunt enim et abjiciunt obedientiam, nec rationi parent, cui sunt subjecti lege naturæ: à quibus non modò animi perturbantur, sed etiam corpora. Licet ora ipsa cernere iratorum, aut eorum, qui aut libidine aliquâ, aut metu commoti sunt, aut voluptate nimiâ gestiunt, quorum omnium vultus, voces, motus, statusque mutantur. Ex quibus illud intelligitur (ut ad officii formam revertamur) appetitus omnes contrahendos sedandosque; excitandamque esse animadversionem et diligentiam, ut ne quid temerè ac fortuitò, inconsideratè, negligenterque agamus.

Neque enim ita generati à naturâ sumus, ut ad ludum et jocum facti esse

raisonnable. C'est presque à l'observation de cette règle que se réduit le devoir.

Faisons, que soumises aux lois de la raison, nos passions ne les dépassent jamais dans leur fougue, et ne restent point en-deçà par indolence ou par lâcheté ; que les mouvemens de notre ame soient exempts de trouble. Alors on pourra vanter notre égalité et notre sagesse. Ceux que des transports trop vifs ou des craintes pusillanimes tiennent hors d'un état de calme, témoignent qu'ils ne sont pas maîtres d'eux-mêmes; ils secouent le joug de la raison, imposé par la nature, ce qui ne porte pas moins le désordre dans leur corps que dans leur ame. En effet, regardez un homme agité de colère ou de quelqu'autre passion violente, dans les angoises de la crainte ou dans l'ivresse de la volupté, son visage, sa voix, ses mouvemens, tout son extérieur s'altèrent. Concluons, pour en revenir au devoir, qu'il est essentiel de maintenir les passions dans leur juste mesure, et d'employer toute l'attention possible à ne rien faire au hazard, avec emportement ou négligence.

La nature ne nous a point faits pour les divertissemens et les jeux, mais pour

videamur: sed ad severitatem potiùs, ad quædam studia graviora atque majora. Ludo autem et joco uti illo quidem licet : sed sicut somno et quietibus cæteris, tùm cùm gravibus seriisque rebus satisfecerimus. Ipsumque genus jocandi non profusum, nec immodestum, sed ingenuum et facetum esse debet. Ut enim pueris non omnem ludendi licentiam damus, sed eam, quæ ab honestis actionibus non sit aliena : sic in ipso joco aliquod probi ingenii lumen eluceat.

Duplex omninò est jocandi genus unum illiberale, petulans, flagitiosum, obscœnum : alterum, elegans urbanum, ingeniosum, facetum. Quo genere non modò Plautus noster, et Atticorum antiqua comœdia, sed etiam philosophorum Socraticorum libri referti sunt : multaque multorum facetè dicta, ut ea, quæ à sene Catone collecta sunt quæ vocantur ἀποφθέγματα. Facilis igitur est distinctio ingenui et illiberalis joci. Alter est, si tempore sit, ac remisso animo, libero dignus : alter ne homine quidem, si rerum turpitudini adhibetur verborum obscœnitas. Ludendi etiam est quidam modus retinendus,

des occupations plus nobles et plus importantes : non pas qu'on ne puisse quelquefois se les permettre, mais seulement comme le sommeil et les autres délassemens, afin de faire trêve aux choses sérieuses. Il ne faut pas non plus s'y livrer avec excès ; une gaïté décente et avouée des grâces doit en faire le caractère ; et comme on ne permet pas aux enfans toutes sortes de jeux, mais ceux qui ne blessent point l'honnêteté, les plaisirs d'un homme de bien doivent briller, pour ainsi dire, d'un rayon de vertu.

Il y a deux espèces de plaisanteries, les unes grossières, offensantes, criminelles, obscènes ; les autres polies, fines, délicates, ingénieuses. Notre Plaute, et les anciens comiques grecs offrent des exemples de cette dernière, et les livres des philosophes de l'école de Socrate en sont remplis. On conserve aussi un grand nombre de bons mots des personnages illustres comme ceux dont Caton l'ancien a fait un recueil, sous le titre d'Apophtegmes. On peut aisément distinguer le badinage qui convient à un honnête homme, de celui qu'il faut laisser à la populace : l'un fait à propos et sans excès, est digne de nous, l'autre avilirait un esclave même, si l'obscénité des termes s'y joint à la turpitude des choses.

ut ne nimis omnia profundamus, elatisque voluptate in aliquam turpitudinem delabamur. Suppeditant autem et campus noster, et studia venandi, honesta exempla ludendi.

XXX. Sed pertinet ad omnem officii quæstionem, semper in promptu habere, quantùm natura hominis pecudibus, reliquisque belluis antecedat. Illæ nihil sentiunt, nisi voluptatem, ad eamque feruntur omni impetu: hominis autem mens discendo alitur, et cogitando, semper aliquid aut inquirit, aut agit; videndique et audiendi delectatione ducitur.

Quin etiam si quis est paulò ad voluptates propensior, modò ne sit ex pecudum genere, (sunt enim quidam homines non re, sed nomine) sed si quis est paulò erectior, quamvis voluptate capiatur, occultat et dissimulat appetitum voluptatis, propter verecundiam. Ex quo intelligitur, corporis voluptatem non satis esse dignam hominis præstantiâ, eamque contemni et rejici oportere: sin sit quisquam, qui aliquid tribuat voluptati, diligenter ei tenendum esse ejus fruendæ modum.

Itaque victus cultusque corporis ad

Enfin, il faut de la modération dans nos divertissemens, de peur que trop exaltés par le plaisir, nous ne tombions dans des excès dont nous aurions ensuite à rougir. Les exercices militaires et la chasse sont des modèles d'un divertissement honnête.

3o. Dans toutes les recherches sur le devoir, il ne faut jamais perdre de vue combien la nature de l'homme est supérieure à celle des autres animaux. Les bêtes ne sont sensibles qu'aux plaisirs des sens, et s'y portent avec une fougue brutale; l'homme a des besoins plus nobles; il contemple, il écoute, il s'instruit avec délices, et son ame s'alimente sans cesse par l'exercice de la pensée.

Aussi l'homme le plus enclin à la volupté, si son être n'est pas dégradé, (car il en est qui ne conservent de l'homme que le nom) celui dis-je, que je suppose, quoique maîtrisé par l'amour du plaisir, a honte de ses penchans et les cache; tant il est vrai que les plaisirs des sens ne répondent pas à la dignité de l'homme, et qu'on doit les mépriser ou les rejetter. Que s'il est des personnes qui ne puissent y renoncer entièrement, qu'elles se ressouviennent au moins d'en user modérément.

Ainsi la nourriture et les autres soins

valetudinem referantur, et ad vires, non ad voluptatem. Atque etiam si considerare volumus, quæ sit in naturâ excellentia et dignitas, intelligemus quàm sit turpe, diffluere luxuriâ, et delicatè ac molliter vivere: quàmque honestum, parcè, continenter, severè, sobriè.

Intelligendum est etiam, duabus quasi nos à naturâ indutos esse personis: quarum una est communis, ex eo, quòd omnes participes sumus rationis præstantiæque ejus, quâ antecellimus bestiis; à quâ omne honestum decorumque trahitur, et ex quâ ratio inveniendi officii exquiritur: altera autem, quæ propriè singulis est tributa. Ut enim in corporibus magnæ dissimilitudines sunt, (alios enim videmus velocitate ad cursum, alios viribus ad luctandum valere: itèmque in formis, aliis dignitatem inesse, aliis venustatem) sic et in animis existunt etiam majores varietates.

Erat in L. Crasso, et in L. Philippo multus lepos: major etiam magisque de industriâ in C. Cæsare, Lucii filio. At iisdem temporibus in M. Scauro, et in M. Druso adolescente, singula-

qu'on donne au corps, doivent avoir pour but sa conservation et ses forces, et non les plaisirs des sens. Ayons toujours devant les yeux l'excellence de notre nature, nous sentirons à quel point il est honteux de se fondre dans les voluptés d'une vie molle et délicate, et combien, au contraire, l'économie, la continence, la frugalité, le travail sont honorables.

Il est à propos de savoir que la nature nous a pour ainsi dire revêtus de deux caractères; l'un général, est établi sur la raison, que tous nous avons en partage, qui nous distingue du reste des animaux, de laquelle l'honnêteté et la bienséance tirent leur origine, et dont nous partons pour arriver à la connaissance du devoir; l'autre, particulier à l'individu, résulte de ses qualités personnelles. En effet, comme il existe de grandes différences dans le physique des hommes, que l'un est plus propre à la course, et l'autre aux assauts de la lutte, que celui-ci brille par la majesté, celui-là par les agrémens, il en est de même des esprits, où les variétés sont encore plus grandes.

Crassus et Philippe avaient beaucoup de grâces: César, fils de Lucius, en avait davantage, mais moins naturelles. On remarquait à la même époque, dans Scaurus et le jeune Drusus, une grande

ris severitas : in C. Lælio multa hilaritas : in ejus familiari Scipione ambitio major, vita tristior. De Græcis autem, dulcem et facetum, festivíque sermonis, atque in omni oratione simulatorem, quem εἴρωνα Græci nominaverunt, Socratem accepimus : contrà, Pythagoram et Periclem summam auctoritatem consecutos, sine ullâ hilaritate. Callidum Annibalem, ex Pœnorum ; ex nostris ducibus Q. Maximum accepimus : facilè celare, tacere, dissimulare, insidiari, prærripere hostium consilia. In quo genere Græci Themistoclem et Pheræum Jasonem cæteris anteponunt : in primísque versutum et callidum factum Solonis qui, quo et tutior vita ejus esset, et plus aliquantò reipublicæ prodesset, furere se simulavit.

Sunt his alii multùm dispares, simplices et aperti : qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant, veritatis cultores, fraudis inimici : itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dum, quod velint, consequantur : ut Syllœ M. Crassum videbamus. Quo in genere versutissimum et patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus ; contrà-

austérité de mœurs : l'enjouement caractérisait Lœlius ; Scipion, son ami, mais plus ambitieux, était aussi plus réservé. Chez les Grecs, nous apprenons que Socrate était d'une gaïeté douce, d'une conversation amusante, et aimant, sur-tout, l'ironie qu'il maniait avec beaucoup de finesse. Au contraire, Pythagore et Périclès, qui parvinrent à un grand crédit, étaient très-graves. Carthage vante les ruses d'Annibal : parmi nous, Fabius Maximus fut d'un secret impénétrable, habile à tromper l'ennemi par de fausses apparences, et sachant aussi bien pénétrer les projets des autres que cacher les siens. Les Grecs, pour cette sorte de mérite, donnent la préférence à Thémistocle et à Jason de Pheres. Dans ce genre on doit citer, avec éloge, un trait ingénieux de Solon, qui, pour proposer un avis utile à la république, sans se compromettre, imagina de contrefaire l'insensé.

Il y a des hommes d'un caractère bien différent de celui-là. Ils sont francs, ouverts, idolâtres de la vérité, ennemis des moindres détours. Tandis qu'il en est d'autres qui endureraient tout, s'abaisseraient aux plus serviles complaisances envers toute personne, pour parvenir à leurs fins. Tel fut Crassus à l'égard de Sylla: mais aucun ne fut plus souple et ne posséda mieux cet esprit d'intrigue dont je

que Callicratidam, qui præfectus classi proximus post Lysandrum fuit. Itemque in sermonibus alium quemque, quamvis præpotens sit, efficere, ut unus de multis esse videatur. Quod in Catulo, et in patre, et in filio: idemque in Q. Mutio Manciâ vidimus. Audivi ex majoribus natu hoc idem fuisse in P. Scipione Nasicâ: contraque patrem ejus, illum, qui Tib. Gracchi conatus perditos vindicavit, nullam comitatem habuisse sermonis: ne Xenocratem quidem, severissimum philosophorum, ob eamque rem ipsam, magnum clarumque fuisse. Innumerabiles aliæ dissimilitudines sunt naturæ morumque, minimè tamen vituperandorum.

XXXI. Admodùm autem tenenda sunt sua cuique non vitiosa, sed tamen propria, quò faciliùs decorum illud, quod quærimus, retineatur. Sic enim est faciendum, ut contra universam naturam nihil contendamus: eâ tamen conservatâ, propriam naturam sequamur: ut, etiam si sint alia graviora atque meliora, tamen nos studia nostra naturæ regulâ metiamur. Neque enim

parle, que Lysandre de Lacédémone. Callicratidas, son successeur, dans le commandement de la flotte, était d'un caractère opposé. On voit des personnes d'un rang très-élevé, qui ont l'art, dans la conversation, de paraître de niveau avec tout le monde. C'est ce que nous avons admiré dans les deux Catulles, père et fils, et dans Mutius Mancia. J'ai ouï-dire par des vieillards, que P. Scipion Nasica possédait cette même urbanité de langage; au contraire, elle manquait absolument à son père, celui qui vengea la république des tentatives de Tibérius Gracchus; il en était ainsi de Xenocrate, le plus austère des philosophes, à la célébrité duquel on prétend même que son extérieur sévère a beaucoup contribué. Il existe une foule d'autres caractères, dont aucuns, pourtant, ne sont blâmables, quoiqu'entièrement opposés.

31. Pour ne point sortir de la bienséance, on doit conserver son naturel en tout ce qui n'a rien de vicieux. Ne nous écartons-pas du premier caractère que j'ai dit être commun à tous; mais en ce qui ne lui est pas contraire, suivons le nôtre particulier, et quoiqu'il y ait des choses meilleurs et plus belles que celles à quoi nous sommes propres, appliquons-nous cependant de préférence à ces dernières. Il ne faut pas contrarier

attinet repugnare naturæ, nec quidquam sequi, quod assequi nequeas. Ex quo magis emergit, quale sit decorum illud, ideò quia nihil decet invitâ (ut aïunt) Minervâ, id est adversante et repugnante naturâ.

Omninò, si quidquam est decorum, nihil est profectò magis, quàm æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum actionum: quam conservare non possis, si aliorum naturam imitans, omittas tuam. Ut enim sermone eo debemus uti qui notus est nobis, ne ut quidam, Græca verba inculcantes, jure optimo irrideamur: sic in actiones omnemque vitam nullam discrepantiam conferre debemus.

Atque hæc differentia naturarum tantam habet vim, ut nonnunquam mortem sibi ipsi consciscere alius debeat, alius in eâdem causâ non debeat. Num enim aliâ in causâ M. Cato fuit, aliâ cæteri, qui se in Africâ Cæsari tradiderunt? Atqui cæteris forsitan vitio datum esset, si se interemissent, propterea quòd eorum vita lenior, et mores fuerant faciliores: Catoni autem, cùm incredibilem tribuisset natura gravitatem, eamque ipse

ses dispositions et poursuivre ce qu'on ne peut atteindre. Ceci nous explique plus parfaitement en quoi consiste la bienséance ; on y manque en voulant, (comme dit le proverbe) *agir malgré Minerve;* c'est-à-dire, lutter contre la nature.

Si quelque chose est convenable, c'est sans doute une conduite uniforme dans toutes ses parties, et le moyen d'y garder cette uniformité si l'on abandonne sa manière d'être pour copier celle des autres. En effet, comme il est plus raisonnable de parler notre langue, qui nous est familière, que de mêler sans cesse des mots grecs dans le discours, comme font certaines gens, qui passent avec justice pour ridicules, ainsi nous devons éviter, dans nos actions, ce caractêre d'emprunt, d'où naissent des discordances.

Telle est l'étonnante influence de la diversité des caractères, qu'il est quelquefois permis à l'un de se donner la mort, dans la même circonstance où tout autre serait condamnable de le faire. La situation de Caton n'était-elle pas la même que celle de tous ceux qui se rendirent à César, en Afrique? On eût cependant blâmé les autres, s'ils se fûssent donné la mort, parce que leur caractère était plus doux, et leurs mœurs moins sévères. Mais, l'austère Caton, qui avait reçu de la nature une ame imployable,

perpetuâ constantiâ roboravisset, semperque in proposito susceptoque consilio permansisset, moriendum potiùs, quàm tyranni vultus aspiciendus fuit.

Qnàm multa passus est Ulysses in illo errore diuturno, cùm et mulieribus (si Circe, et Calypso mulieres appellandæ sunt) inserviret, et in omni sermone omnibus affabilem et jucundum se esse vellet ? domi verò etiam contumelias servorum ancillarumque pertulit, ut ad id aliquando, quod cupiebat, perveniret. At Ajax, quo animo traditur, milliès oppetere mortem, quàm illa perpeti ab alio, maluisset.

Quæ contemplantes expendere oportebit, quid quisque habeat suî : eaque moderari, nec velle experiri, quàm se aliena deceant. Id enim maximè quemque decet, quod est cujusque suum maximè. Suum igitur quisque noscat ingenium, acremque se et bonorum et vitiorum suorum judicem præbeat : ne scenici plus, quàm nos, videantur habere prudentiæ. Illi enim non optimas, sed sibi accommodatissimas fabulas eligunt. Qui voce freti sunt, Epigonos, Medumque : qui gestu, Menalippam, Clytemnestram :

fortifiée par des épreuves continuelles; devait mourir plutôt que de supporter l'aspect d'un tyran.

Esclave de deux femmes (si Calypso et Circé méritent ce nom), et contraint de montrer à tous un visage agréable et riant, que ne souffrit point Ulisse dans ses longs voyages? Dans son palais même, il endura les insultes de ses domestiques, pour parvenir à ses fins ; or Ajax, tel qu'on le dépeint, eût préféré mille morts à cette dissimulation.

Persuadé de ces différences, qu'un homme raisonnable étudie son caractère, et le cultive, sans chercher à s'approprier celui d'un autre. Imitons le discernement des comédiens. Ils ne choisissent pas les plus beaux rôles, mais ceux qui leur conviennent davantage. Celui qui possède un bel organe, joue volontiers dans les Epigones ou dans Médus; celui qui brille par le geste, préfère Ménalippe et Clytemnestre. Je me souviens de Rupilius; il paraissait toujours dans Antiope; AEsopus rarement dans Ajax. Quoi ! l'acteur saura connaître ce qui lui convient pour la scène, et le sage ne le saura pas pour la conduite de la vie ? Exer-

semper Rupilius, quem ego memini, Antiopam; non sæpè AEsopus Ajacem. Ergo histrio hoc videbit in scenâ, quod non videbit sapiens in vitâ? Ad quas igitur res aptissimi erimus, in iis potissimùm elaborabimus. Sin aliquando necessitas nos ad ea detruserit, quæ nostri ingenii non erunt: omnis adhibenda erit cura, meditatio, diligentia, ut ea, si non decorè, at quàm minimùm indecorè facere possimus. Nec tam est enitendum, ut bona, quæ nobis data non sint, sequamur, quàm ut vitia fugiamus.

XXXII. Ac duabus iis personis, quas suprà dixi, tertia adjungitur, quam casus aliquis, aut tempus imponit: quarta etiam, quam nobismetipsis judicio nostro accommodamus. Nam regna, imperia, nobilitates, honores, divitiæ, opes, eaque, quæ sunt his contraria, in casu sita, temporibus gubernantur. Ipsi autem quam personam gerere velimus, à nostrâ voluntate proficiscitur. Itaque se alii ad philosophiam, alii ad jus civile, alii ad eloquentiam applicant: ipsarumque virtutum in aliâ alius mavult excellere. Quorum verò patres, aut majores aliquâ gloriâ præstiterunt, ii

çons-nous donc avec soin aux choses pour lesquelles nous avons plus d'aptitude. S'il arrive que les circonstances nous jettent dans des occupations étrangères à nos facultés, employons nos soins, nos méditations, notre activité à les remplir le moins mal possible, puisque nous n'y pouvons pas briller. Il s'agit moins alors d'atteindre à une perfection pour laquelle la nature nous a refusé des moyens, que d'éviter les fautes.

32. Aux deux caractères dont j'ai parlé plus haut, il s'en joint un troisième que nous recevons du hasard ou des circonstances, et nous en ajoutons encore un quatrième de notre choix : ainsi les trônes, les principautés en tout genre, les honneurs, les richesses et leurs contraires dépendent des circonstances, et sont subordonnés aux événemens : mais notre volonté décide du genre de profession que nous embrassons. Les uns s'adonnent à la philosophie, les autres à l'étude du droit ou à l'éloquence. Parmi les vertus elles-mêmes, il en est qu'on cultive de préférence. Ceux dont les pères ont acquis quelque gloire, travaillent à se distinguer dans la même carrière.

student plerumque eodem in gener laudis excellere : ut Q. Mutius, Publ filius, in jure civili; Pauli filius Afri canus in re militari. Quidam auten ad eas laudes, quas à patribus acce perunt, addunt aliquam suam : ut hic idem Africanus eloquentiâ cumulavit bellicam gloriam. Quod idem fecit Timotheus, Cononis filius, qui cùm belli laude non inferior fuisset, quàm pater, ad eam laudem, doctrinæ et ingenii gloriam adjecit. Fit autem interdùm, ut nonnulli, omissâ imitatione majorum, suum quoddam institutum consequantur : maximèque in eo plerumque elaborant ii, qui magna sibi proponunt, obscuris orti majoribus. Hæc igitur omnia, cùm quœrimus quid deceat, complecti animo et cogitatione debemus.

In primis autem constituendum est, quos nos, et quales esse velimus, et in quo genere vitæ : quæ deliberatio est omnium difficillima. Ineunte enim adolescentiâ, cum inest maxima imbecillitas consilii, tunc id sibi quisque genus ætatis degendæ constituit, quod maximè adamavit. Itaque antè implicatur aliquo certo genere cursuque vivendi, quàm potuit, quid optimum esset, judicare.

Tels furent, dans la science du droit civil, Quintus Mutius, fils de Publius, et dans l'art militaire, Scipion-l'Africain, fils de Paul Emile. Il en est qui ajoutent un nouveau lustre au mérite dont ont brillé leurs ancêtres, comme ce même Scipion, qui montra les talens de l'orateur réunis aux qualités guerrières; tel fut aussi Timothée, fils de Conon; non moins excellent capitaine que son père, il joignit à ce mérite beaucoup de connaissances et de talens littéraires; mais quelquefois on sort de la route tracée par ses ayeux; ce qui arrive particulièrement à ceux qui, nés de parens obscurs, ont l'ambition de s'illustrer. Nous devons peser toutes ces considérations, lorsque nous cherchons pour nous-mêmes ce qui est convenable.

Il faut, avant tout, se déterminer sur le choix d'un état, démarche épineuse. A peine alors est-on sorti de l'enfance, la raison est encore faible : on se décide par des goûts auxquels le jugement a rarement part, et l'on se trouve engagé dans un genre de vie, avant d'avoir pu juger quel est le meilleur.

Nam quòd Herculem Prodicium dicunt (ut est apud Xenophontem) cùm primùm pubesceret, quod tempus à naturâ ad deligendum, quam quisque viam vivendi sit ingressurus, datum est, exîsse in solitudinem, atque ibi sedentem, diu secum multùmque dubitâsse, cùm duas cerneret vias, unam voluptatis, alteram virtutis, utram ingredi melius esset: hoc Herculi, Jovis satu edito, potuit fortassè contingere: nobis non item, qui imitamur quos cuique visum est, atque ad eorum studia, institutáque impellimur, plerumque autem parentum preceptis imbuti, ad eorum consuetudinem moremque deducimur. Alii multitudinis judicio feruntur, quæque majori parti pulcherrima videntur, ea maximè exoptant. Nonnulli tamen sive felicitate quâdam, sive bonitate naturæ, sive parentum disciplinâ, rectam vitæ secuti sunt viam.

Illud autem maximè rarum genus est eorum, qui aut excellentis ingenii magnitudine, aut præclarâ eruditione atque doctrinâ, aut utrâque re ornati, spatium etiam deliberandi habuerunt, quem potissimùm vitæ

Qu'Hercule (selon le récit de Prodicus, cité par Xenophon), dès qu'il eut atteint l'âge de puberté, époque destinée par la nature au choix de notre genre de vie, se soit retiré dans un désert, et que là, se livrant à ses réflexions, il ait long-temps balancé dans son esprit s'il devait suivre la route de la volupté ou celle de la vertu qui se présentaient également devant lui ; on peut supposer cela d'Hercule, d'un fils de Jupiter. Il n'en est pas ainsi de nous, l'esprit d'imitation nous entraîne, et nous voulons faire ce que font ceux qui nous entourent. Plusieurs ne pensent que d'après leurs parens, s'attachent à leurs travaux, et se façonnent sur leurs habitudes. Beaucoup cèdent à l'opinion, et ambitionnent de préférence ce qui a les suffrages du plus grand nombre. Enfin, quelques-uns, soit hasard, soit une heureuse impulsion de la nature, ou de leurs parens se trouvent placés dans la sphère qui leur convient.

Même parmi les hommes qu'ont distingué leurs connaissances ou leur génie, ou la réunion de tous les deux, très-peu se sont attachés, par un choix raisonné, au genre de vie qu'ils ont suivi. Dans cette délibération importante on doit ramener tout aux dispositions de

cursum sequi vellent : in quâ deliberatione ad suam cujusque naturam consilium est omne revocandum. Nam cùm in omnibus quæ aguntur, ex eo modo, quo quisque natus est (ut suprà dictum est) quid deceat exquirimus; tùm in totâ vitâ constituendâ, multò est ei rei cura major adhibenda, ut constare in vitæ perpetuitate possimus nobismet ipsis, nec in ullo officio claudicare. Ad hanc autem rationem, quoniam maximam vim natura habet, fortuna proximam : utriusque omninò ratio habenda est in deligendo genere vitæ; sed naturæ magis. Multò enim et firmior est et constantior : ut fortuna nonnunquam tanquam ipsa mortalis, cum immortali naturâ pugnare videatur.

XXXIII. Qui igitur ad naturæ suæ non vitiosæ genus, consilium vivendi omne contulerit, is constantiam teneat. Id enim maximè decet : nisi fortè se intellexerit errasse in deligendo genere vitæ. Quod si acciderit, (potest autem accidere) facienda morum institutorumque mutatio est. Eam mutationem, si tempora adjuvabunt, faciliùs commodiùsque faciemus. Sin minùs, sensìm erit pedetentìmque facienda : ut amicitias, quæ minùs

la nature. En effet, si la bienséance exige, comme nous l'avons dit, un accord constant dans le système de notre conduite, nous ne pouvons y parvenir qu'en la modelant sur notre caractère, c'est l'unique moyen de donner de l'ensemble à notre manière de vivre, et de ne jamais marcher d'un pas vague et incertain dans les routes du devoir. Consultons donc nos dispositions, et ensuite la situation où le sort nous a placés; mais sur-tout nos dispositions, parce qu'elles sont moins susceptibles de changer. Lorque la fortune contrarie la nature, il me semble voir une puissance mortelle lutter avec une divinité.

33. Celui qui aura embrassé un genre de vie analogue à ses qualités naturelles, j'entends celles qui n'auront rien de vicieux, doit y persévérer constamment. La bienséance lui en fait une loi, à moins qu'il n'ait lieu d'être convaincu qu'il s'est trompé dans son choix. Si cela arrive, comme il est possible, il faut changer de plan, ce qui ne sera pas difficile, dans la supposition de circonstances favorables; au cas contraire, nous y devons procéder peu-à-peu. Ainsi les sages aiment mieux délier insensiblement les nœuds

delectent, et minùs probentur, magis decere censent sapientes sensìm dissuere, quàm repentè præcidere. Commutato autem genere vitæ, omni ratione curandum est, ut id bono consilio fecisse videamur.

Sed quoniam paulò antè dictum est, imitandos esse majores : primùm illud exceptum sit, ne vitia sint imitanda : deinde, si natura non feret, ut quædam imitari possint, ut superioris Africani filius, qui hunc Paulo natum adoptavit, propter infirmitatem valetudinis non tam potuit patris similis esse, quàm ille fuerat suî.

Si igitur non poterit sive causas defensitare, sive populum concionibus tenere, sive bella gerere, illa tamen præstare debebit, quæ erunt in ipsius potestate, justitiam, fidem, liberalitatem, modestiam, temperantiam : quò minùs ab eo id, quod desit, requiratur.

Optima autem hereditas à patribus traditur liberis, omnique patrimonio præstantior, gloria virtutis rerumque gestarum : cui dedecori esse, nefas et impium judicandum est.

XXXIV. Et quoniam officia non eadem disparibus ætatibus tribuuntur, aliaque sunt juvenum, alia seniorum :

d'une amitié qui cesse de plaire, que de les rompre avec violence. Au reste, quand on a recours au changement, on ne doit rien négliger pour le justifier aux yeux du public.

Sur ce que nous avons dit plus haut, qu'il faut suivre les traces de ses ancêtres, cela ne s'entend qu'en ce qu'ils ont fait de louable, et autant que notre nature nous le permet. La santé faible du fils du premier des Scipions, le dispensa d'être son imitateur, comme celui-ci l'avait été de son illustre père.

Par conséquent, si vous ne pouvez ni plaider, ni haranguer le peuple dans les assemblées publiques, ni marcher à la guerre, pratiquez au moins les vertus qui sont en votre puissance, la justice, la fidélité, la générosité, la modération, la tempérance, et faites oublier ainsi ce qui vous manque.

Une gloire acquise par de grandes vertus et de grandes actions, est l'héritage le plus noble et le plus précieux qu'un père puisse laisser à ses enfans; c'est un crime, et une espèce de sacrilège de la souiller.

34. Mais, chaque âge ayant ses devoirs particuliers, et ceux des vieillards et des jeunes gens n'étant pas en tout les mêmes,

aliquid etiam de hâc distinctione dicendum est. Est igitur adolescentis, majores natu vereri, exque his deligere optimos et probatissimos, quorum consilio atque auctoritate nitatur. Ineuntis enim ætatis inscientia, senum constituenda et regenda prudentiâ est. Maximè autem hæc ætas à libidinibus arcenda est, exercendaque in labore patientiâque et animi et corporis: ut eorum et in bellicis, et in civilibus officiis vigeat industria. Atque etiam cùm relaxare animos, et dare se jucunditati volent, caveant intemperantiam, meminerint verecundiæ: quod erit facilius, si in ejusmodi quidem rebus majores natu interesse velint.

Senibus autem labores corporis minuendi, exercitationes animi etiam augendæ videntur. Danda verò opera, ut et amicos, et juventutem, et maximè rempublicam consilio et prudentiâ quàm plurimùm adjuvent. Nihil autem magis cavendum est senectuti, quàm ne languori se desidiæque dedat. Luxuria verò cùm omni ætati turpis, tùm senectuti fœdissima est. Sin autem etiam libidinum intemperantia accesserit, duplex malum est, quòd et ipsa senectus concipit dedecus, et facit adolescentium impudentiorem intemperantiam.

il est à propos d'en faire la distinction. Les jeunes gens doivent du respect aux personnes avancées en âge; ils doivent s'attacher à ceux d'entre les vieillards qui se sont acquis beaucoup de réputation, pour profiter de leurs conseils et de leurs lumières; car l'inexpérience de la jeunesse a besoin de ce secours. Il est essentiel d'éloigner cet âge des voluptés, et de le familiariser avec les travaux du corps et de l'esprit, afin de rendre les jeunes gens également propres aux emplois militaires et civils. Dans les plaisirs mêmes, et lorsqu'ils voudront se délasser, qu'ils évitent l'intempérance et ne sortent pas des bornes d'une gaïeté décente. Le moyen de se rendre plus sûrs d'eux-mêmes, est d'admettre dans leur société des hommes d'un âge et d'un caractère respectables.

Quant aux vieillards, on n'exige pas d'eux beaucoup de travaux corporels; mais ils doivent les remplacer par une ame plus agissante. Leur sagesse et leurs conseils sont un bien sur lequel leurs amis, la jeunesse, et l'état ont des droits; qu'ils se défendent sur-tout d'une langueur inactive. Le libertinage est honteux à tout âge; mais il choque dans les vieillards qui sont doublement coupables de s'y livrer, et par l'infamie dont ils se couvrent, et par la licence qu'inspire leur exemple aux jeunes gens.

Ac ne illud quidem alienum est, de magistratuum, de privatorum, de civium, de peregrinorum officiis dicere.

Est igitur proprium munus magistratûs, intelligere, se gerere personam civitatis, debereque ejus dignitatem et decus sustinere, servare leges, jura describere, ea fidei suæ commissa meminisse.

Privatum autem oportet æquo et pari cum civibus jure vivere, neque submissum et abjectum, neque se efferentem : tùm in Republicâ ea velle, quæ tranquilla et honesta sint. Talem enim et sentire bonum civem, et dicere solemus.

Peregrini autem et incolæ officium est, nihil præter suum negotium agere, nihil de alieno anquirere, minimèque in alienâ esse Republicâ curiosum.

Ità ferè officia reperientur, cùm quæretur, quid deceat, et quid aptum sit personis, temporibus, ætatibus. Nihil est autem, quod tam deceat, quàm in omni re gerendâ, consilióque capiendo servare constantiam.

Il n'est pas hors de mon sujet de placer quelques mots sur les devoirs particuliers des magistrats, des personnes privées, et des étrangers.

Les magistrats doivent se rappeller qu'ils sont les représentans de la cité, en soutenir la gloire, veiller au maintien des lois, et rendre la justice dont ils sont dépositaires.

Le devoir des personnes privées consiste à se maintenir dans une égalité parfaite avec leurs concitoyens, à ne pas s'élever au-dessus des autres, comme à ne pas ramper servilement; enfin, à ne rien tenter de contraire au repos de la république. Telle est l'idée que nous nous formons d'un bon citoyen.

A l'égard des étrangers, leurs obligations se réduisent à s'occuper uniquement des affaires qui les amènent, sans pendre part à celles d'un gouvernement dont ils ne sont pas membres.

Ainsi nous découvrons nos devoirs en cherchant ce qui est convenable aux personnes, aux tems et à l'âge; mais je ne me lasse point de le répéter, rien ne sied tant qu'une marche ferme et invariable dans la conduite.

XXXV. Sed quoniam Decorum illud in omnibus factis et dictis, in corporis denique motú et statu cernitur, ídque positum est in tribus rebus, formositate, ordine, ornatu ad actionem apto, difficilius ad eloquendum, sed satis erit intelligi. In his autem tribus continetur cura etiam illa, ut probemur iis, quibuscum, et apud quos vivamus. His quoque de rebus pauca dicantur.

Principio, corporis nostri magnam natura ipsa videtur habuisse rationem: quæ formam nostram, reliquamque figuram, in quâ esset species honesta, eam posuit in promptu: quæ autem partes corporis ad naturæ necessitatem datæ, aspectum essent deformem habituræ atque turpem, eas contexit, atque abdidit. Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia. Quæ enim natura occultavit, eadem omnes, qui sanâ mente sunt, removent ab oculis: ipsíque necessitati dant operam ut quàm occultissimè pareant: quarùmque partium corporis usus sunt necessarii, eas neque partes, neque earum usus suis nominibus appellant, quòdque facere turpe non est, modò occultè, id dicere obscœnum est. Itaque nec

35. Comme la bienséance consiste en une infinité de détails délicats dans les actions, le langage, le maintien, les mouvemens du corps, détails qui ne sont autre chose qu'une beauté, un ordre et des agrémens propres au sujet (les termes me manquent, mais je crois qu'on me comprend), nous allons dire un mot de ces différens objets, dans lesquels est aussi renfermé le soin de plaire à ceux avec qui nous vivons.

Observons d'abord quelle attention la nature a apporté dans l'ordonnance du corps humain: elle a mis en évidence le visage et toutes les parties dont la vue est décente; mais elle a voilé et dérobé aux regards celles destinées aux besoins physiques, et dont la vue pourrait présenter quelque chose de difforme et de honteux. La pudeur de l'homme s'est modelée sur les dispositions de la nature. Les gens raisonnables reculent des yeux ces parties qu'elle a voulu cacher, et s'abstiennent d'en faire usage ouvertement; il n'est point permis de prononcer leur nom ni celui de leurs fonctions, et il serait obscène de dire ce qu'il n'est pas honteux de faire, pourvu que ce soit dans le secret; enfin, il y a autant d'effronterie à parler de certaines choses, qu'à s'y livrer, sans la réserve prescrite par la décence. N'écoutons pas ces philosophes cyniques, ni ces stoïciens qui

aperta actio rerum illarum petulantiâ vacat, nec orationis obscœnitas. Nec verò audiendi sunt Cynici, aut si qui fuerunt Stoïci pænè Cynici, qui reprehendunt, et irrident, quòd ea, quæ turpia re non sint, nominibus ac verbis flagitiosa ducamus; illa autem, quæ turpia sint, nominibus appellemus suis. Latrocinari, fraudare, adulterari, re turpe est: sed dicitur non obscœnè: liberis dare operam, re honestum est, nomine obscœnum: pluraque in eam sententiam ab eisdem contrà verecundìam disputantur. Nos autem naturam sequamur, et ab omni, quod abhorret ab oculorum auriumque approbatione, fugiamus. Status, incessus, sessio, accubatio, vultus, oculi, manuum motus, teneant illud decorum.

Quibus in rebus duo maximè sunt fugienda; ne quid effœminatum, aut molle, et ne quid durum, aut rusticum sit. Nec verò histrionibus, oratoribúsque concedendum est, ut iis hæc apta sint, nobis dissoluta.

Scenicorum quidem mos tantam habet veteri disciplinâ verecundiam, ut in scenam sine subligaculo prodeat nemo. Verentur enim, ne, si quo

leur ressemblent, lorsqu'ils nous reprochent d'un ton mocqueur, d'attacher de la honte à des mots dont le sens est innocent, tandis que par un préjugé contraire, notre délicatesse n'est point blessée d'appeller par leurs noms les actions dans lesquelles existe une turpitude réelle, comme le vol, la fraude, ou l'adultère: on prononce ces mots sans scrupule, et on rougit de ceux qui ont rapport à la propagation de l'espèce, laquelle n'a certainement rien que de louable; c'est par ces raisons et d'autres semblables que les philosophes dont je parle, combattent le sentiment de la pudeur. Pour nous, suivons la nature, et évitons tout ce qui peut choquer les yeux et les oreilles. Assis ou marchans, debout ou couchés, que notre visage, nos yeux, les mouvemens de nos mains, toutes nos attitudes soient approuvées par la décence.

Il est en ceci deux excès à fuir, les airs efféminés et languissans, et les manières rudes ou grossières. Gardons-nous de croire qu'il y ait trop d'affectation dans la pratique de ces détails, et qu'elle ne convienne qu'aux orateurs et aux comédiens.

Par un usage fort ancien au théâtre, les comédiens montent sur la scène vêtus de telle sorte que, si la partie extérieure de leur habillement venait à se détacher, il ne parût rien dont s'offensât la bien-

casu evenerit ut corporis partes quædam aperiantur, aspiciantur non decorè. Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertìm naturâ ipsâ magistrâ et duce.

XXXVI. Cùm autem pulchritudinis duo genera sint, quorum in altero venustas sit, in altero dignitas : venustatem muliebrem ducere debemus ; dignitatem, virilem. Ergo et à formâ removeatur omnis viro non dignus ornatus : et huic simile vitium in gestu motuque caveatur. Nam et palæstrici motus sæpè sunt odiosiores, et histrionum nonnulli gestus inepti, non vacant offensione : et in utroque genere, quæ sunt recta et simplicia, laudantur.

Formæ autem dignitas, coloris bonitate tuenda est : color, exercitationibus corporis. Adhibenda est præterea munditia non odiosa, neque exquisita nimis, tantùm quæ fugiat agrestem et inhumanam negligentiam. Eadem ratio est habenda vestitûs : in quo (sicut in plerisque rebus) mediocritas optima est.

Cavendum est autem, ne aut tar-

séance. Nos mœurs ne permettent pas que les pères se baignent avec leurs fils parvenus à l'adolescence, ni les gendres avec leurs beaux-pères. Il faut observer cette sorte de décence en prenant la nature pour maîtresse et pour guide.

36. On distingue dans la beauté, les grâces et la majesté ; les premières doivent appartenir plus particulièrement aux femmes, et la seconde aux hommes ; il faut par conséquent éviter dans notre parure et dans nos gestes, ce qui ne serait pas viril. Les gladiateurs et les comédiens ont quelquefois des mouvemens trop étudiés, qui déplaisent ; mais ce qui est simple et naturel est toujours applaudi.

Quant à la figure, un teint animé lui donne du relief, et la fraîcheur de son coloris se maintient par l'exercice. La propreté exige des soins qui doivent s'éloigner également de la recherche et de la négligence. Il faut suivre la même règle pour ses vêtemens. En cela, comme en beaucoup de choses, la médiocrité convient le mieux.

Que notre démarche n'ait point cette

ditatibus utamur in gressu molliori-bus, ut pomparum ferculis similes esse videamur; aut in festinationibus suscipiamus nimias celeritates; quæ cùm fiunt, anhelitus movetur, vultus mutantur, ora torquentur: ex quibus magna significatio fit, non adesse constantiam.

Sed multò etiam magis elaborandum est, ne animi motus à naturâ recedant: quod assequemur, si cavebimus, ne in perturbationes atque exanimationes incidamus; et si attentos animos ad decori conservationem tenebimus. Motus autem animorum duplices sunt; alteri, cogitationis; alteri, appetitùs. Cogitatio in vero exquirendo maximè versatur: appetitus impellit ad agendum. Curandum est igitur, ut cogitatione ad res quàm optimas utamur: appetitum rationi obedientem præbeamus.

XXXVII. Et quoniam magna vis orationis est, eaque duplex: altera, contentionis; altera, sermonis: contentio disceptationibus tribuatur judiciorum, concionum, senatûs: sermo in circulis, disputationibus, congressionibus familiarium versetur: persequatur etiam convivia. Contentionis

lenteur molle qui approche de la gravité de nos prêtres dans les cérémonies religieuses, ni une précipitation qui met hors d'haleine, altère les traits du visage, et lui donne des airs convulsifs ; elle annonce la légèreté de l'esprit.

Mais c'est sur-tout dans les mouvemens de l'ame que nous devons garder ce juste milieu. Le moyen d'y parvenir est de la rendre inaccessible au trouble et à l'abattement, et de s'appliquer à ne point laisser éclater sur son visage l'empreinte déshonorante des passions. Or, l'ame a deux mouvemens, la pensée et le désir: le premier a pour but la recherche de la vérité ; le second nous porte à agir : nous devons exercer l'un sur des objets utiles, et soumettre l'autre aux lois de la raison.

37. La parole a une grande influence. On peut la considérer sous deux rapports ; dans le style grave et dans le familier; l'un, réservé aux discussions des tribunaux ; l'autre qui a lieu dans les entretiens domestiques, dans les conférences, dans les assembléesd'amis, à quoi on peut joindre les propos de table. Tout le monde conçoit les avantages du pre-

præcepta rhetorum sunt ; nulla sermonis : quamquam haud scio , an possint hæc quoque esse. Sed discentium studiis inveniuntur magistri : huic autem qui studeant, sunt nulli : rhetorum turbâ referta omnia : quamquam quæ verborum sententiarumque præcepta sunt, eadem ad sermonem pertinebunt.

Sed cùm orationis indicem, vocem habeamus, in voce autem duo sequamur ; ut clara sit, ut suavis : utrumque omninò à naturâ petendum est : verùm alterum exercitatio augebit, alterum imitatio pressè loquentium et leniter.

Nihil aliud fuit in Catulis ut eos exquisito judicio putares uti litterarum : quamquam erant litterati ; sed et alii : hi autem optimè uti linguâ Latinâ putabantur. Sonus erat dulcis : litteræ neque expressæ, neque oppressæ, ne aut obscurum esset, aut putidum. Sine contentione vox, nec languens, nec canora. Uberior oratio L. Crassi, nec minùs faceta : sed benè loquendi, de Catulis opinio non minor. Sale verò et facetiis Cæsar, Catuli patris frater, vicit omnes : ut

mier ; aussi existe-t-il une foule de maîtres pour en donner des leçons. Il n'en est pas ainsi pour le second ; l'art de la conversation mériterait pourtant bien d'être cultivé. Il est vrai qu'il est possible d'appliquer, jusqu'à un certain point, au discours familier, les règles prescrites pour l'autre.

La voix sert d'organe à la parole ; elle doit être claire et douce ; c'est la nature qui lui donne ces deux qualités ; mais on peut perfectionner l'une par beaucoup d'exercice, et l'autre en s'attachant à imiter les personnes qui prononcent distinctement, quoique sans rudesse.

Ce mérite a suffi aux deux Catulles pour obtenir la réputation d'hommes d'une littérature et d'un goût exquis : sans doute ils avaient des connaissances ; mais beaucoup d'autres, qui n'en avaient pas moins, n'atteignirent jamais leur célébrité. Leur voix était douce ; ils n'appuyaient point et ne glissaient point trop sur les syllabes ; de-là une prononciation qui n'avait rien d'obscur ou de mauvais goût ; leur organe articulait sans effort, et n'était ni faible ni bruyant. La conversation de Crassus avait plus d'abondance, et non moins d'agrémens que celle des Catulles ; cependant il ne les effaça

in ipso illo forensi genere dicendi, contentiones aliorum sermone vinceret.

In omnibus igitur his elaborandum est, si in omni re, quid deceat, exquirimus. Sit igitur hic sermo, in quo Socratici maximè excellunt, lenis, minimèque pertinax : insit in eo lepos. Nec verò, tamquam in possessionem suam venerit, excludat alios : sed cùm reliquis in rebus, tùm in sermone communi, vicissitudinem non iniquam putet. Ac videat in primis, quibus de rebus loquatur : si seriis, severitatem adhibeat; si jocosis, leporem. In primis provideat, ne sermo vitium aliquod indicet inesse in moribus : quod maximè tùm solet evenire, cùm studiosè de absentibus detrahendi causâ, aut per ridiculum, aut severè, maledicè, contumeliosèque dicitur.

Habentur autem plerumque sermones aut de domesticis negotiis, aut de Republicâ, aut de artium studiis atque doctrinâ. Danda igitur opera est, ut, etiam si aberrare ad alia cœperit, ad hæc revocetur oratio : sed,

oint. César, frère du vieux Catulle, emportait par le sel et la finesse des ailleries : au barreau, il triomphait en ce genre sans aucun travail des efforts de ses rivaux.

Ne négligeons aucun de ces objets, si nous ambitionnons en tout ce qui sied. De la douceur, et point de prétentions dans nos discours leur donnera infiniment de grâce. C'est en quoi l'école de Socrate a excellé. Ne nous emparons pas exclusivement de la conversation comme d'un patrimoine. Ici comme en toute autre chose chacun doit avoir son tour. Conformons nos discours au sujet; qu'ils aient de la dignité dans les matières sérieuses, de l'enjouement dans le badinage; sur-tout ne laissons rien échapper qui indique quelque vice dans notre caractère; ce qui arrive principalement quand on déchire les absens, soit en les tournant en ridicule, soit en les censurant sérieusement, soit en disant d'eux un mal vrai ou supposé.

La plupart des conversations roulent sur les affaires domestiques, sur la république, sur les sciences ou sur les arts. C'est même à ces objets qu'il faut les ramener quand elles s'en écartent; toutefois il faut faire attention avec qui on parle; non-seulement les mêmes choses

utcumque aderunt res : neque enim omnes iisdem de rebus, nec omni tempore, nec similiter delectamur. Animadvertendum est etiam quatenùs sermo delectationem habeat : ut incipiendi ratio fuerit, itâ sit desinendi modus.

Sed quomodò in omni vitâ rectissimè præcipitur, ut perturbationes fugiamus, id est motus animi nimios, rationi non obtemperantes : sic ejusmodi motibus sermo debet vacare, ne aut ira existat, aut cupiditas aliqua, aut pigritia, aut ignavia, aut tale aliquid appareat. Maximèque curandum est, ut eos, quibuscum sermonem conferimus, et vereri et diligere videamur.

Objurgationes etiam nonnunquam incidunt necessariæ, in quibus utendum est fortassè et vocis contentione majore, et verborum gravitate acriore. Id agendum etiam, ut ne ea facere videamur irati : sed, ut ad urendum et secandum, sic et ad hoc genus castigandi, rarò invitíque veniamus : nec unquam, nisi necessariò, si nulla reperietur alia medicina : sed tamen ira procul absit, cùm quà nihil rectè fieri, nihil consideratè potest. Magnâ

ne plaisent pas à tout le monde, mais elles ne plaisent pas également en tout tems. Il faut saisir le moment où la conversation devient fatiguante, et savoir la finir à propos comme on l'a su commencer.

Nous avons recommandé de fuir dans toute la conduite les mouvemens tumultueux que la raison réprouve ; cette maxime s'applique aux conversations, elles doivent être exemptes de colère et de tout mouvement passionné, de négligence, et autre défaut pareil ; bien mieux, assaisonnons-les de quelques témoignages d'intérêt ou de respect pour ceux qui nous écoutent.

On est quelquefois obligé aux reproches. Il est vrai qu'il faut alors élever la voix, et se servir d'expressions plus vives, mais évitons de laisser paraître de l'emportement. D'ailleurs, nous ne devons avoir recours aux reproches que rarement, comme à des remèdes violens, commandés par la nécessité, et après avoir épuisé les moyens les plus doux, mais cela même sans colère : car avec elle, on ne fait rien de juste et de mesuré. En général, on doit reprendre avec douceur, quoique d'un ton ferme ; il faut être sévère, et non insulter. Faisons

autem ex parte clementi castigatione licet uti, gravitate tamen adjunctâ, ut et severitas adhibeatur, et contumelia repellatur. Atque etiam illud ipsum, quod acerbitatis habet objurgatio, significandum est, ipsius causâ, qui objurgetur, susceptum esse.

Rectum est autem, etiam in illis contentionibus, quæ cùm inimicissimis fiunt, etiam si nobis indigna audiamus, tamen gravitatem retinere, iracundiam repellere. Quæ enim cum aliquâ perturbatione fiunt, ea nec constanter fieri possunt, neque iis, qui adsunt, probari.

Deforme etiam est de se ipso prædicare, falsa præsertìm, et cum irrisione audientium, imitari militem gloriosum.

XXXVIII. Et quoniam omnia persequimur, (volumus quidem certè) dicendum est etiam, qualem hominis honorati et principis domum placeat esse, cujus finis est usus: ad quem accommodanda est ædificandi descriptio: et tamen adhibenda dignitatis commoditatisque diligentia. Cn. Octavio, qui primus ex illâ familiâ Consul factus est, honori fuisse accepimus, quòd præclaram ædificásset

même entendre à ceux à qui nous nous adressons, que ce que nos reproches ont d'amer, nous est dicté par leur intérêt.

A l'égard d'un ennemi, quoiqu'il nous outrage, gardons un noble sang-froid, et ne nous permettons point non plus d'emportement : dans le trouble que cet état occasione, il est difficile d'atteindre à son but et de ne pas se donner des torts.

Rien ne sied encore si peu que de se vanter soi-même, sur-tout d'un mérite qu'on n'a pas. On s'expose comme le soldat fanfaron de la comédie, à la risée de tous ceux dont on est entendu.

38. Puisque nous parcourons les détails de la bienséance, ou que telle est du moins notre intention, il convient de dire un mot de la façon dont un homme distingué, qui tient un rang dans l'état, doit être logé. L'objet qu'on se propose, en faisant bâtir, c'est l'usage. Cependant, la magnificence et la commodité ne doivent pas être oubliées. Nous apprenons que Cneius Octavius, premier de ce nom, fit construire une maison superbe sur le mont Palatin. Tout le

in Palatio, et plenam dignitatis domum : quæ cùm vulgò viseretur, suffragata domino, novo homini, ad consulatum putabatur. Hanc Scaurus demolitus, accessionem adjunxit ædibus. Itaque ille in suam domum consulatum primus attulit : hic summi et clarissimi viri filius, in domum multiplicatam, non repulsam solùm retulit, sed ignominiam etiam et calamitatem. Ornanda est enim dignitas domo, non ex domo dignitas tota quærenda : nec domo dominus, sed domino domus honestanda est. Et ut in cæteris habenda ratio non sui solùm, sed etiam aliorum : sic in domo clari hominis, in quam et hospites multi recipiendi, et admittenda hominum cujusque modi multitudo, adhibenda est cura laxitatis. Aliter ampla domus dedecori domino sæpè sit, si est in eâ solitudo : et maximè, si aliquando alio domino solita est frequentari. Odiosum est enim, cùm à prætereuntibus dicitur,

O domus antiqua, heu quàm dispari dominare domino !

quod quidem his temporibus in multis licet dicere.

Cavendum est etiam, præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu

monde allait la voir, et on pense qu'elle a contribué à son élévation. Dans la suite, Marcus Scaurus la fit démolir, pour en augmenter la sienne; mais, au lieu que le premier fit entrer dans sa maison la dignité consulaire, le second, né d'un père à bon droit illustre, apporta dans la sienne qu'il avait fait aggrandir, la honte d'un refus et le malheur. Il faut étayer son mérite de sa maison, et non l'y faire consister : c'est le maître qui doit honorer sa demeure, et non, recevoir d'elle son éclat. De plus, comme en tout, il ne faut pas avoir les autres moins en vue que soi même, la maison d'un homme distingué, qui doit être un azyle ouvert à beaucoup de personnes, et recevoir un grand nombre d'étrangers, a besoin d'une étendue propre à cette destination. Mais une demeure spacieuse a quelque chose de peu honorable pour celui qui l'occupe, quand elle est déserte, sur-tout, si elle appartenait auparavant à un maître qui la rendait fréquentée. Alors, on s'écrie :

O antique palais, que ton maître est changé !

Il en est beaucoup aujourd'hui, à qui ces paroles pourraient s'adresser.

Si vous bâtissez vous-mêmes, gardez-vous d'une dépense et d'un luxe excessif.

et magnificentiâ prodeas : quo in genere multùm mali etiam in exemplo est. Studiosè enim plerique, præsertìm in hanc partem, facta principum imitantur : ut L. Luculli, summi viri, virtutem, quis? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt? quarum quidem certè est adhibendus modus, ad mediocritatemque revocandus : eademque mediocritas ad omnem usum cultumque vitæ referenda est. Sed hæc hactenùs.

In omni autem actione suscipiendâ, tria sunt tenenda : primùm, ut appetitus rationi pareat : quo nihil est ad officia conservanda accomodatius : deinde, ut animadvertatur, quanta illa res sit, quam efficere velimus ; ut neve major, neve minor cura et opera suscipiatur, quàm causa postulet : tertium est, ut caveamus, ut ea, quæ pertinent ad liberalem speciem et dignitatem, moderata sint. Modus autem est optimus, decus ipsum tenere, de quo antè diximus, nec progredi longiùs. Horum tamen trium præstantissimum est appetitum obtemperare rationi.

XXXIX. Deinceps de ordine rerum, et temporum opportunitate dicendum est Hâc autem scientiâ continetur ea, quam Græci εὐταξίαν nomi-

L'exemple, en cette partie est dangéreux. On veut copier les premiers de l'état. Qui a imité les vertus de Lucullus, un de nos plus grands hommes? Et combien cependant, n'ont pas tâché d'imiter la magnificence de ses maisons de campagne? Il faut tenir ici le juste milieu, dont je fais une loi générale de notre régime de vie. Je n'en dirai pas davantage sur cet objet.

Dans tout ce que nous entreprenons, il est trois règles à observer : la première, que nos désirs soient soumis à la raison, moyen infaillible de ne pas s'écarter du devoir; la seconde, d'apprécier la véritable importance de ce que nous voulons faire, pour n'y pas employer trop, ni trop peu de soins; la troisième, d'éviter l'excès dans les choses purement d'éclat, sur quoi nous ferons parfaitement de consulter la bienséance, pour nous conformer à ce qu'elle prescrit, sans aller au-delà. Soumettre ses désirs à la raison, est incontestablement la plus essentielle de ces trois règles.

39. Nous allons parler maintenant de la place et du temps propres à chaque chose. Les Grecs appellent la pratique de ces convenances εὐταξία, ce qui a un

nant : non hæc, quam interpretamur modestiam, quo in verbo modus inest : sed illa est εὐταξία in quâ intelligitur ordinis conservatio. Itaque, ut eamdem nos modestiam appellemus, sic definitur â Stoïcis, ut modestia sit scientia earum rerum, quæ agentur, aut dicentur, loco suo collocandarum. Itaque videtur eadem vis ordinis et collocationis fore. Nam et ordinem sic definiunt, compositionem rerum aptis et accommodatis locis ; locum autem actionis, opportunitatem temporis esse dicunt; tempus autem actionis opportunum, Grecè εὐκαιρία, Latinè appellatur occasio. Sic fit, ut modestia hæc, quam ita interpretamur, ut dixi, scientia sit opportunitatis idoneorum ad agendum temporum.

Sed potest eadem esse prudentiæ definitio, de quâ principio diximus. Hoc autem loco de moderatione et temperantiâ, et harum similibus virtutibus quærimus. Itaque, quæ erant prudentiæ propria, suo loco dicta sunt. Quæ autem harum virtutum de quibus jamdiù loquimur, quæ pertinent ad verecundiam, et ad eorum approbationem, quibuscum vivimus, nunc dicenda sunt.

autre sens que notre terme de modération, lequel suppose une sorte de réserve, au lieu qu'εὐταξία indique proprement la conservation de l'ordre. Employons cependant le mot de modération, puisque notre langue n'en fournit point d'autres, et définissons-la avec les Stoïciens, l'art de ne rien dire et de ne rien faire qu'à-propos; de sorte que l'à-propos et l'ordre auront pour nous ici le même sens; car l'ordre, selon la définition des mêmes philosophes, consiste dans un arrangement qui met chaque chose à sa place, et ils ajoutent que la place propre à chaque chose, est le tems convenable pour la faire. Ils appellent ce tems en grec εὐκαιρία, que nous pouvons rendre par l'*occasion*. Ainsi la modération, dans le sens que nous venons d'expliquer, est la connaissance du tems favorable pour faire telle ou telle chose.

Cette même définition conviendrait à la prudence dont j'ai parlé d'abord. Je n'ai intention de m'occuper maintenant que de la modération, de la tempérance et des vertus de cette classe, dont le but est de nous faire garder en tout de justes mesures, et de nous gagner les suffrages de ceux avec qui nous vivons.

Talis est igitur ordo actionum adhibendus, ut, quemadmodùm in oratione constanti, sic in vitâ omnia sint apta inter se, et convenientia. Turpe est enim, valdèque vitiosum, in re severâ convivii dicta, aut delicatum aliquem inferre sermonem.

Bene Pericles, cùm haberet collegam in prætura Sophoclem poetam, hique de communi officio convenissent, et casu formosus puer præteriret, dixissetque Sophocles: O puerum pulcrum, Pericle! At enim prætorem, Sophocle, decet, non solùm manus, sed etiam oculos abstinentes habere. Atqui hoc idem Sophocles si in athletarum probatione dixisset, justâ reprehensione caruisset; tanta vis est et loci et temporis. Ut si quis, cùm causam sit acturus, in itinere, aut in ambulatione secum ipse meditetur, aut si quid aliud attentiùs cogitet, non reprehendatur: ad hoc idem si in convivio faciat, inhumanus videatur, inscientiâ temporis.

XL. Sed ea, quæ multùm ab humanitate discrepant, ut, si quis in foro cantet, aut si quæ est alia magna perversitas, facilè apparent, nec

Tel est donc l'ordre qu'il faut mettre dans nos actions, qu'elles soient toutes enchaînées les unes aux autres comme les différentes parties d'un discours. Par exemple, ce serait une faute grossière, de mêler dans la discussion d'une affaire sérieuse, des propos de table ou d'une autre nature étrangère au sujet.

Ce n'est pas sans raison que Périclès reprit un jour le poëte Sophocle, son collègue dans la préture, pour avoir oublié cette règle : ils étaient occupés des fonctions de leur charge; Sophocle voyant passer par hazard un jeune homme d'une grande beauté, s'écria, ô le beau jeune homme, Périclès! — Sophocle, lui répondit celui-ci, un préteur doit avoir autant de retenue dans les yeux que dans les mains. Si Sophocle eût adressé cet éloge à un athlète, pendant les jeux, il n'aurait point mérité de censure, tant les lieux et les tems occasionnent de différences. Ainsi, l'on ne trouvera pas étrange qu'un homme rêve en se promenant seul, à une cause qu'il doit plaider, ou à une autre affaire; mais s'il porte la même contenance dans un repas, il paraîtra manquer de savoir vivre, pour n'avoir pas distingué les tems.

40. Les choses qui choquent ouvertement la bienséance, comme de frédonner dans une assemblée publique, et autres irrévérences manifestes, frappent

magnoperè admonitionem et præcepta desiderant. Quæ autem parva videntur esse delicta, neque à multis intelligi possunt, ab iis est diligentiùs declinandum.

Ut in fidibus, aut in tibiis, quamvis paulùm discrepent, tamen id à sciente animadverti solet : sic videndum est in vitâ ne fortè quid discrepet; vel multò etiam magis, quò major et melior actionum, quàm sonorum concentus est. Itaque, ut in fidibus musicorum aures vel minima sentiunt : sic nos, si acres ac diligentes esse volumus, animadversoresque vitiorum, magna sæpè intelligemus ex parvis. Ex oculorum obtutu, ex superciliorum aut remissione, aut contractione, ex mœstitiá, ex hilaritate, ex risu, ex locutione, ex reticentiâ, ex contentione vocis, ex submissione, ex cæteris similibus, facilè judicabimus, quid eorum aptè fiat, quid ab officio naturâque discrepet.

Quo in genere non est incommodum, quale quodque eorum sit, ex aliis judicare : ut si quid dedeceat in aliis, vitemus ipsi. Fit enim nescio quo modo, ut magis in aliis cerna-

aisément. Il est inutile de recommander qu'on les évite ; ce sont celles qui paraissent minutieuses, ou que tous les yeux ne sont pas assez délicats pour apercevoir qu'il faut fuir soigneusement.

Dans un concert, la moindre dissonance n'échappe point à l'oreille d'un connaisseur ; ne souffrons pas qu'il y en ait dans notre conduite, d'autant que l'harmonie qui résulte de l'accord parfait de nos actions, est bien au-dessus de celle d'un instrument de musique ; comme le tact juste et fin de l'amateur est promptement blessé par le plus léger ton faux, nous pouvons, avec une étude réfléchie, nous rendre sensibles au moindre vice de convenance. Alors nous aurons souvent lieu de nous appercevoir combien les choses les plus indifférentes en apparence ont d'importance ; nous connaîtrons en quoi le regard, les mouvemens des sourcils, le front triste ou gai, le rire, le langage, le ton de voix plus ou moins élevé, le silence et le reste, peuvent s'accorder avec le devoir ou le contrarier.

En examinant les autres, nous jugeons mieux des différens effets de toutes ces causes ; car il arrive, je ne sais comment, que les défauts nous frappent plus dans autrui que dans nous-mêmes. Aussi

mus, quàm in nobismet ipsis, si quid delinquitur. Itaque facillimè corriguntur in discendo, quorum vitia imitantur, emendandi causâ, magistri.

Nec verò alienum est, ad ea deligenda, quæ dubitationem afferunt, adhibere doctos homines, vel etiam usu peritos, et, quid his de quoque officii genere placeat, exquirere. Major enim pars eò ferè deferri solet, quò à naturâ ipsâ deducitur. In quibus videndum est, non modò quid quisque loquatur, sed etiam, quid quisque sentiat, atque etiam, quâ de causâ quisque sentiat. Ut enim pictores, et ii, qui signa fabricantur, et verò etiam poëtæ, suum quisque opus à vulgo considerari vult; ut, si quid reprehensum sit à pluribus, id corrigatur : hique et secum, et cum aliis, quid in eo peccatum sit, exquirunt : sic aliorum judicio permultà nobis et facienda, et non facienda, et mutanda, et corrigenda sunt.

Quæ verò more aguntur institutísque civilibus, de iis nihil est præcipiendum. Illa enim ipsa præcepta sunt: nec quemquam hoc errore duci oportet, ut, si quid Socrates aut Aristippus contra morem consuetudinemque

les maîtres réussissent-ils très-bien à corriger leurs élèves, en contrefaisant leurs défauts.

Au reste, dans le doute il est bon de consulter ceux qui ont du savoir et de l'expérience, et de prendre leur avis sur les parties du devoir qui causent notre embarras. La plupart des hommes suivent l'impulsion d'un instinct aveugle, mais il ne doit pas nous suffire de savoir ce que disent les autres de notre conduite, il faut encore pénétrer l'impression qu'ils en reçoivent et pour quelle raison il la reçoivent : c'est ainsi que les peintres, les sculpteurs et les poëtes mêmes, soumettent tout ce qu'ils font au sentiment du public : quelque partie de leurs ouvrages est-elle censurée de plusieurs, ils s'interrogent eux-mêmes et les autres, et ne manquent pas de la corriger. Nous devons, à leur exemple, faire, ne pas faire, changer et corriger, d'après le jugement du public.

Pour ce qui est réglé par les coutumes et les lois locales, il n'y a rien à prescrire sur ce sujet. On est obligé de s'y soumettre : il ne faut pas croire, parce que Socrate et Aristippe ont quelquefois agi ou parlé contre des usages de leurs pays, qu'on ait droit d'en faire de même.

civilem fecerint, locutíve sint, idem sibi arbitretur licere. Magnis illi, et divinis bonis hanc licentiam assequebantur.

Cynicorum verò ratio tota est ejicienda : est enim inimica verecundiæ, sine quâ nihil rectum esse potest, nihil honestum.

Eos autem, quorum vita perspecta in rebus honestis atque magnis est, benè de Republicâ sentientes, ac benè meritos, aut merentes, sicut aliquo honore aut imperio affectos observare et colere debemus : tribuere etiam multùm senectuti : cedere iis, qui magistratum habebunt : habere delectum civis et peregrini ; in ipsoque peregrino, privatìmne, an publicè venerit. Ad summam, ne agam de singulis, communem totius generis hominum conciliationem et consociationem colere, tueri, servare debemus.

XLI. Jam de artificiis et quæstibus, qui liberales habendi, qui sordidi sint, hæc ferè accepimus. Primùm improbantur ii quæstus, qui in odia hominum incurrunt : ut portitorum, ut fœneratorum. Illiberales autem et sordidi quæstus mercenariorum, omnium-

Ce sont des licences à excuser dans ces hommes divins, en faveur du reste.

Quant au systême des Cyniques, il faut le proscrire absolument. Il détruit la pudeur, sans laquelle il n'y a rien de bon et d'honnête.

Enfin, il est du devoir d'honorer les citoyens, dont la vie a été marquée par la pratique des vertus, par des actions grandes, par l'attachement à la patrie, par les services qu'ils lui ont rendus, ou qu'ils lui rendent, non moins que ceux qui ont des dignités et du pouvoir. On doit du respect à la vieillesse, de l'obéissance aux autorités, des égards au citoyen et à l'étranger, et plus à ce dernier, s'il est revêtu d'un caractère public. En un mot, pour éviter les détails, nous devons chérir, observer et protéger les lois du pacte social, et la fraternité du genre humain.

41. Parmi les professions et les places, il en est d'honorables et de viles. Voici à-peu-près ce qu'on en pense. On réprouve d'abord les métiers qui rendent ceux qui les exercent un objet d'aversion pour les autres hommes, comme sont les usuriers et les commis de barrières. Les gages des mercenaires dont on achète

que, quorum operæ, non quorum artes emuntur. Est enim illis ipsa merces auctoramentum servitutis. Sordidi etiam putandi, qui mercantur à mercatoribus, quod statìm vendeant. Nihil enim proficiunt, nisi admodum mentiantur. Nec verò quidquam est turpius vanitate : opificesque omnes in sordidâ arte versantur : nec enim quidquam ingenuum potest habere officina. Minimèque artes hæ probandæ, quæ ministræ sunt voluptatum,

Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores.....

ut ait Terentius. Adde huc, si placet, unguentarios, saltatores, totumque ludum talarium.

Quibus autem artibus aut prudentia major inest, aut non mediocris utilitas quæritur, ut medicina, ut architectura, ut doctrina rerum honestarum, hæ sunt iis, quorum ordini conveniunt, honestæ. Mercatura autem, si tenuis est, sordida putanda est : sin magna et copiosa, multa undique apportans, multisque sine vanitate impartiens, non est admodùm vituperanda. Atque etiam, si satiata questu, vel contenta potiùs, ut sæpè ex alto in portum, ex ipso portu se in agros possessionesque contulerit, videtur jure optimo posse laudari.

les travaux et non les talens, ont quelque chose de servile. Le salaire qu'ils reçoivent ressemble au prix de l'esclavage. On doit aussi faire peu de cas des revendeurs en détail; leurs gains se fondent généralement sur le mensonge. Or, la fausseté est ce qu'il y a de plus bas au monde. Toutes sortes d'artisans se livrent à des occupations indignes d'un homme libre. Il faut sur-tout peu considérer les professions qui ont pour but de satisfaire le luxe et la volupté,

Les poissonniers, bouchers, cuisiniers, confiseurs,

ainsi que dit Terence. Ajoutez si vous voulez les parfumeurs, les danseurs et tout ce qui vit des jeux de hasard.

L'exercice des professions qui demandent des connaissances, et dont la société retire beaucoup d'avantages, comme la médecine, l'architecture, les beaux arts, est honorable à ceux qui peuvent s'y livrer. Le commerce borné ne mérite aucune estime particulière, mais s'il est étendu, si par un échange utile, il verse l'abondance, en faisant circuler les richesses d'une contrée dans une autre, et que la bonne-foi préside à ses opérations, il est digne d'éloges, sur-tout quand, satisfait d'une fortune honnête, le commerçant, modéré dans ses désirs, se retire du port dans ses terres, comme auparavant il se retirait de la mer dans

Omnium autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius : de quâ, quoniam in Catone majore satis multa diximus, illinc assumes, quæ ad hunc locum pertinebunt.

XLII. Sed ab iis partibus quæ sunt honestatis, quemadmodùm officia dirigerentur, satis expositum videtur. Eorum autem ipsorum, quæ honesta sunt, potest incidere sæpè contentio et comparatio ; de duobus honestis utrùm honestius : qui locus à Panætio est prætermissus. Nam cùm omnis honestas manet à partibus quatuor, quarum una sit *cognitionis*, altera *communitatis*, tertia *magnanimitatis*, quarta *moderationis* : hæ in deligendo officio sæpè inter se comparentur, necesse est.

Placet igitur, aptiora esse naturæ ea officia, quæ ex communitate, quàm ea, quæ ex cognitione ducantur : ídque hoc argumento confirmari potest, quòd, si contigerit ea vita sapienti, ut in omnium rerum affluentibus copiis, quámvis omnia, quæ cognitione

le port. Mais de tous les moyens de vivre, il n'en est point de plus noble, de plus fécond, de plus doux, de plus digne de l'homme, que l'agriculture. Comme j'en ai beaucoup parlé dans mon livre de *Caton l'ancien*, vous pouvez y avoir recours.

42. Je crois avoir suffisamment développé comment tous les devoirs dérivent des quatre principes assignés à l'honnêteté. Mais, il se peut qu'on compare deux choses honnêtes, et qu'on doute à laquelle attribuer la préférence. Panœtius n'a point traité cette matière. Cependant puisque tout ce qui est honnête se rapporte ou à la *prudence*, ou à la *justice*, ou à la *grandeur d'ame*, ou à la *modération*, il est possible que les devoirs qui en découlent, se trouvent en concurrence, et il faut savoir les mettre en parallele pour fixer son choix.

Les devoirs dont la justice est la base, me paraissent mériter la prééminence sur ceux qui tiennent à la recherche de la vérité. Je justifie ce sentiment par une supposition. Imaginez un philosophe abondamment pourvu des choses nécessaires à la vie, et donnez-lui le loisir et les moyens de jouir de ses lumières

digna sunt, summo otio secum ipse consideret et contempletur : tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat è vitâ.

Princepsque omnium virtutem est illa sapientia, quam σοφίαν vocant: Prudentiam enim, quam Græci φρόνησιν, aliam quamdam intelligimus : quæ est rerum expetendarum fugiendarumque scientia. Illa autem sapientia, quam principem dixi, rerum est divinarum atque humanarum scientia : in quâ continetur Deorum et hominum communitas et societas inter ipsos. Ea si maxima est, ut est certè, necesse est, quod à communitate ducatur officium, id esse maximum. Etenim cognitio contemplatioque naturæ manca quodam modo atque inchoata sit, si nulla actio rerum consequatur. Ea autem actio in hominum commodis tuendis maximè cernitur; pertinet igitur ad societatem generis humani; ergo hæc cognitioni antefonenda est : atque id optimus quisque re ipsâ ostendit, et judicat.

Quis enim est tam cupidus in perspiciendâ cognoscendâque rerum naturâ, ut, si ei tractanti contemplantique res cognitione dignissimas, subitò sit allatum periculum discri-

et de les accroître, cependant s'il est seul il s'ennuira bientôt de la vie.

La première des vertus, est la sagesse, que les Grecs appellent σόφιαν. Je la distingue de la prudence, qu'ils nomment φρόνησιν, et qui est la connaissance de ce qu'il faut fuir ou désirer. La sagesse a bien plus d'extension. C'est la science des choses divines et humaines, et elle embrasse les rapports des hommes entre eux, et avec la divinité. Si ces rapports sont de la première importance, comme on n'en peut douter, les devoirs qui en sont la suite méritent le premier rang; car une connaissance est imparfaite, qui ne produit point d'action. Or, cette action consiste principalement à maintenir les avantages, que la société procure; elle a donc pour but l'intérêt public, et mérite le pas sur toute science bornée à la contemplation. C'est ce que pensent tous les honnêtes gens, comme le témoigne leur conduite.

En effet, quel est l'homme, quelqu'avide de connaissance qu'on le suppose, qui ne s'arrache à ses méditations, en apprenant que la patrie est en danger, et qu'il peut lui être utile, fut-il assuré d'ail-

menque patriæ, cui subvenire opitu
larique possit : non illa omnia relin
quat atque abjiciat, etiam si dinu
merare se stellas, aut metiri mund
magnitudinem posse arbitretur? Atqu
hoc idem in parentis, in amici re
aut periculo fecerit.

Quibus rebus intelligitur, studii
officiísque scientiæ præponenda esse
officia justitiæ, quæ pertinent ad ho
minum caritatem : quâ nihil homin
debet esse antiquius.

Atque illi, quorum studia vitaque om
nis in rerum cognitione versata est, ta-
men ab augendis hominum utilitatibus
et commodis non recesserunt. Nam
et erudierunt multos, quò meliores
cives, utilioresque rebus suis publicis
essent : ut Thebanum Epaminondam
Lysis Pythagoreus, Syracusium Dio-
nem Plato, multíque multos : nosque
ipsi, quidquid ad rempublicam attu-
limus, (si modò aliquid attulimus)
à doctoribus, atque doctrinâ instructi
ad eam, et ornati accessimus.

Neque solùm vivi atque præsentes
studiosos discendi erudiunt, atque do-
cent : sed hoc idem etiam post mortem
monumentis litterarum assequuntur.
Nec enim locus ullus prætermissus est

eurs de pousser ses recherches jusqu'à compter le nombre des étoiles ou à mesurer l'étendue de l'univers ? Il ferait de même pour voler au secours d'un père ou d'un ami.

Ceci nous indique clairement combien les devoirs de la justice, qui appartiennent à l'amour de l'humanité, que nous devons chérir avant tout, sont préférables à ceux qui ont pour objet l'étude des sciences.

Les hommes mêmes dont l'étude est la principale occupation, ont pour but de contribuer au bonheur de leurs semblables. En effet, leurs instructions ont formé beaucoup de citoyens dont la société a reçu les plus grands services. Epaminondas, Thébain, dut ses vertus à Lysis, disciple de Pythagore. Platon forma Dion de Syracuse ; il en a été ainsi d'un grand nombre d'autres. Et moi-même, ce que j'ai fait pour la république, s'il est vrai du moins que j'aie fait quelque chose, je le dois aux leçons des philosophes et à leurs écrits.

Ce n'est pas seulement pendant leur vie qu'ils instruisent ; et leurs leçons n'ont pas besoin de leur présence ; conservées dans leurs immortels ouvrages, elles subsistent toujours après eux. Ils n'y ont rien omis de ce qui intéresse les lois,

ab iis, qui ad leges, qui ad mores, qui ad disciplinam reipublicæ pertineret : ut otium suum ad nostrum negotium contulisse videantur. Ita illi ipsi doctrinæ studiis et sapientiæ dediti, ad hominum utilitatem suam intelligentiam prudentiamque potissimùm conferunt.

Ob eamque causam eloqui copiosè, modò prudenter, melius est, quàm vel acutissimè sine eloquentiâ cogitare : quòd cogitatio in seipsâ vertitur, eloquentia complectitur eos quibuscum communitate juncti sumus.

Atque ut apium examina non fingendorum favorum causâ congregantur, sed, cùm congregabilia naturâ sint, fingunt favos : sic homines ac multò etiam magis, naturâ congregati, adhibent agendi cogitandique solertiam. Itaque nisi ea virtus quæ constat ex hominibus tuendis, id est, ex societate generis humani, attingat cognitionem rerum, solivaga cognitio et jejuna videatur. Itemque magnitudo animi, remotâ communitate conjunctioneque humanâ, feritas sit quædam et immanitas. Ita fit, ut vincat cognitionis studium consociatio hominum, atque communitas.

les mœurs et le gouvernement, et leur repos semble avoir été consacré à notre activité. C'est ainsi que ceux qui s'appliquent aux sciences et à la philosophie, font servir leurs lumières à l'intérêt général.

Il suit de-là qu'il vaut mieux posséder la faculté de communiquer des pensées ordinaires, pourvu qu'elles soient raisonnables, que d'avoir des conceptions profondes sans pouvoir les exprimer ; car la pensée demeure ensevelie dans le sein qui la conçue ; la parole seule la fait fructifier, pour l'avantage commun.

Comme les abeilles ne se réunissent pas pour former des ruches, mais forment des ruches par suite de cette réunion qui appartient à leur nature, il faut dire des hommes, et avec bien plus de vérité, que rassemblés également par la nature, ils n'agissent et ne pensent que par une conséquence du besoin impérieux de vivre en société ; d'où je conclus que toute science qui ne se rapporte point au maintien et à l'intérêt de la société, est isolée, vague et sans consistance ; la grandeur d'ame détachée du même but, n'est que férocité et barbarie. Ainsi tout ce qui tend au bien-être de la société, est préférable à des connaissances purement spéculatives.

Nec verum est, quod dicitur à quibusdam, propter necessitatem vitæ, quòd ea, quæ natura desideraret, consequi sine aliis, atque efficere non possemus, idcircò istam esse cum hominibus communitatem et societatem. Quòd si omnia nobis, quæ ad victum cultumque pertinent, quasi virgulâ divinâ, ut aïunt, suppeditarentur, tùm optimo quisque ingenio, negotiis omnibus omissis, totum se in cognitione et scientiâ collocaret. Non est ita. Nam et solitudinem fugeret, et socium studii quæreret: tùm docere, tùm discere vellet, tùm audire, tùm dicere. Ergo omne officium, quod ad conjunctionem hominum, et ad societatem tuendam valet, anteponendum est illi officio, quod cognitione et scientiâ continetur.

XLIII. Illud forsitan quærendum sit, num hæc communitas, quæ maximè est apta naturæ, sit etiam moderationi modestiæque semper antepONENDA. Non placet. Sunt enim quædam ita fœda, partìm ita flagitiosa, ut ea, ne conservandæ quidem patriæ causâ, sapiens facturus sit. Ea Possidonius collegit permulta, sed ita tetra quædam, ita obscœna, ut dictu quo-

Il n'est pas vrai, comme le prétendent plusieurs, que l'impuissance de se suffire individuellement ait rassemblé les hommes. Dans ce système, si par une volonté divine, tout ce qui est nécessaire à l'éxistence était fourni à l'homme de génie, sans sa participation, il devrait s'ensuivre qu'il ferait consister son bonheur à vivre seul dans les méditations: il n'en est pas ainsi. Il fuirait la solitude et chercherait un compagnon de ses études. Il voudrait tantôt apprendre et tantôt enseigner, parler et écouter tour-à-tour. C'est pourquoi, je le répête, tous les devoirs qui ont rapport au maintien de la société, sont préférables à ceux qui se renferment dans des études spéculatives.

43. On demandera peut-être si les devoirs de la justice qui dérivent du besoin de la société imposé par la nature, doivent passer avant ceux de la modération et de la pudeur. Je n'en suis pas d'avis. Les choses contraires aux devoirs de cette classe, sont en général, ou si viles ou si criminelles, que le sage ne se les permettrait pas pour le salut même de sa patrie. Possidonius en a nommé plusieurs, mais la plupart, tellement infâmes ou obscènes, qu'il est honteux

qne videantur turpia. Hæc igitur non suscipiet reipublicæ causâ : ne respublica quidem pro se suscipi volet. Sed hòc commodiùs se res habet, quòd non potest accidere tempus, ut intersit reipublicæ quidquam illorum facere sapientem.

Quare hoc quidem effectum sit, in officiis deligendis id genus officiorum excellere, quod teneatur hominum societate. Etenim cognitionem prudentiamque sequitur considerata actio. Ita fit, ut agere consideratè pluris sit, quàm cogitare prudenter.

Atque hæc quidem hactenùs. Patefactus est enim locus ipse, ut non sit difficile in exquirendo officio, quid cuique sit præponendum, videre. In ipsâ autem communitate sunt gradus officiorum : ex quibus quid cuique præstet, intelligi possit : ut prima diis immortalibus : secunda patriæ; tertia parentibus; deinceps gradatìm reliquis debeantur.

Quibus ex rebus breviter disputatis intelligi potest, non solùm id homines solere dubitare, honestumne, an turpe sit : sed etiam duobus propositis honestis, utrùm honestius. Hic locus à Panætio est, ut suprà dixi, prætermissus. Sed jam ad reliqua pergamus.

Finis libri primi.

même d'en parler. Il ne faut donc pas s'y livrer pour la république, et la république ne doit pas les exiger. Heureusement elle ne peut avoir d'intérêt à ce qu'un homme de bien se prostitue à de tels excès.

Il est donc constant que dans le choix des devoirs, il faut préférer ceux qui ont rapport à la société. On n'estime la sagesse et les lumières, que parce qu'elles conduisent à bien agir; d'où il résulte que bien agir vaut mieux que bien penser.

Cela suffit pour fixer nos irrésolutions dans la concurrence de plusieurs devoirs; mais ceux mêmes que la société nous impose, n'obligent pas au même dégré; ainsi, nous sommes avant tout redevables aux dieux, ensuite à la patrie, troisièmement aux auteurs de nos jours, et enfin au reste des hommes, mais en mesure différente.

Ce peu de mots nous fait assez comprendre qu'on peut non-seulement rechercher si une chose est honnête ou non, mais de deux choses honnêtes, celle qui l'est davantage, article omis par Panœtius; passons maintenant aux autres parties de ce traité.

Fin du premier Livre.

NOTES

DU PREMIER LIVRE.

Page 87. MARCUS, fils de Cicéron, auquel cet ouvrage est adressé, se distingua pendant ses premières années à Pharsale, à Philippes et en Sicile, où il suivit le parti républicain. Mais l'empire étant tombé entre les mains d'un seul, il paraît que ses heureuses dispositions avortèrent faute d'aliment, et par l'action corruptrice d'un gouvernement absolu. Il a laissé une réputation très-équivoque.

Idem. Ce que Cicéron dit de *Cratippe*, dans cet ouvrage, fait assez connaître ce philosophe, et suffit à son éloge.

Page 89. SOCRATE. Il appliqua le premier à la recherche des devoirs, et à l'enseignement de la morale, la philosophie, qui, jusqu'alors, s'était bornée à interroger la nature dans ses productions physiques. On sait, qu'accusé d'athéïsme, pour avoir combattu la pluralité des Dieux, il mourut victime du fanatisme. Les Athéniens ne tardèrent pas à le regretter. Ils poursuivirent ses délateurs, et lui élevèrent une statue de bronze, au milieu de la place publique.

Idem. PLATON. Il fut le plus illustre des disciples de Socrate dont il exposa la doctrine avec tant de grâces et de verve, qu'on a dit qu'il semblait moins parler le langage des hommes que celui des Dieux. On le regarde comme le chef de la secte des *académiciens*, l'une des trois principales, sorties des écoles de Socrate. Les deux autres étaient celles des *péripatéticiens* et des *stoïciens*.

Il y avait peu de différence entre la doctrine des académiciens, et celle des péripatéticiens; mais il est bon de dire en quoi les stoïciens différèrent principalement des deux autres.

Les académiciens et les péripatéticiens enseignaient que la vertu est le premier des biens, et son contraire le plus grand des maux. Du reste, ils reconnaissaient des biens et des maux, en quelque sorte secondaires et subalternes, tels que la santé, la beauté, les richesses, la douleur, la pauvreté, et enfin toutes les modifications de la prospérité ou de l'adversité.

Les stoïciens soutenaient que la vertu était non-seulement le plus grand des biens, mais l'unique; et la honte du crime, non-seulement le plus grand mal, mais le seul réel.

Nous n'entreprendrons pas un parallèle raisonné de ces deux systêmes. Sous plus d'un rapport, cela peut paraître une pure dispute de mots, comme il arrive presque toujours. L'essentiel est que ces deux opinions mènent par des voies différentes au même résultat pour la conduite de la vie. En effet, comme il n'est pas moins raisonnable de sacrifier un plus grand bien à un moindre, que de le sacrifier à un fantôme, il s'ensuit que, soit que l'honnêteté soit le seul, ou qu'elle soit le plus grand des biens, il n'y a jamais lieu à lui préférer quoique ce soit.

Je ne sais si on ne pourrait pas reprocher aux stoïciens de détruire la vertu même, par la hauteur, et l'isolement où ils la placent. Par exemple; si la douleur n'est pas un mal, il n'y a nul mérite à la supporter, et la vertu qu'on nomme *courage*, devient un mot vuide de sens, qui ne s'applique à rien, et ainsi du reste.

Outre les sectes dont j'ai parlé, il s'en éleva d'autres, et particulièment une, connue aussi sous le titre d'*académie*. Je fais mention de cette dernière, parce que Cicéron lui donnait la préférence. Cependant, à proprement parler, ce n'était point une secte. Ses partisans avaient pour principe, d'adopter dans toutes les autres ce qui leur convenait et leur paraissait le meilleur, de sorte que deux personnes, par cela même qu'elles étaient de cette même secte, auraient pu n'avoir aucune opinion commune. La doctrine de cette nouvelle académie était sage, en ce qu'elle conservait à chacun l'indépendance de sa pensée, et n'en faisait pas le servile écho d'un maître.

Page 89. DÈMÉTRIUS gouverna les Athéniens pendant dix ans, avec un tel succès, qu'ils lui décernèrent autant de statues qu'il y a de jours dans l'année. Mais depuis ils renversèrent ces statues, et le forcèrent à s'éxiler. Voilà un beau champ pour ceux qui aiment à déclamer contre l'ingratitude et la versatilité du peuple. Je veux cependant leur faire observer que, sur ces deux articles, les despotes ne sont point en reste. Il serait même vrai de dire que le peuple n'est point ingrat dans la véritable signification de ce mot qui suppose une injustice volontaire, parce que le peuple n'en commet que par erreur. En effet, il ne peut jamais avoir d'intérêt à persécuter un homme dont les talens peuvent être utiles à la chose publique.

Il y a des hommes qui ont prétendu qu'il était bon que le peuple fût ingrat, en quoi ils tombent dans une inconséquence étrange. Car ils s'élèvent fortement et avec bien de la raison contre l'idolâtrie, autre vice populaire, et ils ne s'apperçoivent pas que ces deux mouvemens, en sens inverse, sont produits par la même cause, comme le prouve l'exemple de Démétrius. Cette cause est la disposition de l'esprit qui, en quelque sorte, manque d'à-plomb, faute d'être lesté par une instruction et des lumières qui lui soient propres. L'intrigue sait merveilleusement faire usage de cette mobilité, pour mettre en circulation sur les hommes et sur les choses une sorte d'opinion publique artificielle, et à la vérité passagère, mais qui entraîne pendant un certain tems les esprits d'emprunt, dont le nombre est considérable. Il y a un contraste singulier de confiance et de méfiance peu raisonné dans le peuple, lorque, sur la parole de certains hommes qui ont du crédit, on ne sait pourquoi, il cesse tout-à-coup de voir du même œil ceux qui se sont constamment montrés ses défenseurs, et les amis de la patrie.

Idem. THÉOPHRASTE. Philosophe Grec. Il avait composé beaucoup d'ouvrages dont il nous reste quelques-uns. On peut juger de son mérite par ses *caractères*, dont *la Bruyere* nous a donné la traduction. Il les écrivit à l'âge de 99 ans.

Page 91. DÉMOSTHÈNE. Orateur Grec, auquel,

jusqu'à Cicéron, et depuis, on n'avait comparé nul autre. Nous pouvons aujourd'hui lui opposer avec succès notre Mirabeau, qui ne tonna pas avec moins de force pour la liberté, et qui lui fut supérieur, sous beaucoup d'autres rapports.

Page 91. Le nom d'*Aristote* est bien célèbre; mais il y a eu cela de particulier dans sa réputation, qu'après l'avoir trop exalté, on ne lui rendit plus, peut-être, assez de justice. Il fut long-tems l'oracle des écoles, et on n'a pu faire cesser ce culte superstitieux, sans employer l'arme du ridicule. Quoi qu'il en soit, les fastes littéraires comptent peu d'hommes qui ayent réuni une aussi grande variété de connaissances et de talens. Il fut instituteur d'Alexandre le Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, qui lui écrivit : « qu'il ne remerciait pas tant les Dieux de lui avoir donné un fils, que de lui avoir donné du tems d'Aristote ».

Idem. Isocrate. On le place au nombre des orateurs, quoique sa timidité et la faiblesse de sa voix le privâssent de la faculté de parler en public. Mais il composa des harangues, et professa l'éloquence avec beaucoup de succès. Voici des traits qui honorent son caractère. Le lendemain de la mort de Socrate, il se montra en habits de deuil au peuple qui venait de le condamner. Il avait 98 ans, lorsqu'ayant appris la défaite des Athéniens, à Chéronée, il en conçut un chagrin si vif, qu'il ne voulut plus prendre de nourriture, et mourut au bout de quatre jours.

Page 95. *Ariston*, *Pyrrhon*, *Herillus*, philosophes Grecs. Herillus plaçait le souverain bien dans la science; Ariston, dans l'indifférence pour tout ce qui tient le milieu entre la vertu et le vice. Du nom de Pyrrhon, s'est formé le mot pyrrhonisme, qui signifie l'action de douter, parce que ce philosophe doutait de tout. Voici celle de ses maximes à laquelle Cicéron fait allusion. Il prétendait que la justice ou l'injustice des actions dépendent uniquement des lois humaines ou de la coutume, et qu'ils n'y a rien en soi-même d'honnête et de honteux; dogme absurde, et affreux

dans ses conséquences. Non la justice n'est point de convention ; tout ce qui est bien et conforme à l'ordre, est tel par la nature des choses. Nous n'oserions dire que la bonté d'un cheval ou d'un fruit n'est pas réelle, et gît purement dans l'opinion ; comment donc le penserions-nous de celle des lois. Elles doivent être l'expression de la raison éternelle, immuable ; elles n'ont le caractère de justice qu'autant qu'elles se rapprochent de ce type sacré. L'injustice, promulguée avec les plus pompeuses formalités, ne cesserait pas d'être l'injustice ; les lois morales comme les lois physiques ont leur existence indépendante de nos déterminations ; nous les employons, et ne les créons pas. C'est à nous de suivre leur direction, et non pas à prétendre leur imprimer celle de notre conduite. Il n'y a pas *de bons-plaisirs* de despotes, de décrets du sénat, de volontés du peuple qui puissent diminuer l'horreur, l'infamie, l'injustice d'une St.-Barthélemy, et des horreurs plus récentes dont la France a été le théâtre. Et quoi! si une action n'était mauvaise ou bonne qu'autant que la loi la défend, ou la commande, il est une foule de choses criminelles que nous pourrions commettre sans remords, parce que la loi ne les aurait pas prévues. C'est le sentiment du juste et de l'injuste, et non pas le code qui règle la conduite de tant d'hommes, qui n'ont jamais su ce qu'il contient. Lorsque d'*Assas*, dévoué à une mort certaine, s'il élevait la voix, s'écria généreusement : *à moi, soldats, voilà l'ennemi!* son admirable action ne lui était pas ordonnée par une loi écrite, et n'en tirait pas sa bonté.

Idem. Je suis surpris que Panœtius y ait manqué. Cicéron a paru tomber ici dans la faute qu'il reproche à Panœtius, et les commentateurs se sont fort exercés sur la question de savoir s'il donnait dans cet endroit une définition du devoir. Il est vrai qu'il prend pour y arriver une route détournée, mais en dernière analyse il remplit certainement sa promesse, puisqu'après avoir divisé le devoir en devoir *parfait* et *demi*-devoir, il définit l'un et l'autre. Le *devoir* (et le mot emporte par lui-même cette signification en français), est ce

qu'on *doit* faire ; or, *toute action évidemment bonne* ou *celle qu'on peut autoriser de raisons plausibles* étant ce *qu'on doit faire*, la définition que Cicéron donne du devoir me semble incontestable.

Puffendorf à défini le devoir, *une action humaine exactement conforme aux lois qui en imposent l'obligation.* Cela est extrêmement vague et susceptible d'abus dans l'interprétation. Le mot *lois* n'indique-t-il ici que les lois écrites ? Ce serait beaucoup trop restraindre le devoir : il y a une foule de choses qui sans être commandées par des lois positives n'en sont pas moins du devoir, et il y en a d'autres qui peuvent être autorisées par le texte de la loi, (je dis même d'une loi juste et digne de ce nom) que le devoir repousse en telle ou telle circonstance. Aux lois écrites il faudrait donc ajouter pour les étendre ou les rectifier les lois de la raison et de la conscience; de quelque manière qu'on l'entende, je crois pouvoir établir par un raisonnement la supériorité de la définition donnée par Cicéron sur celle de Puffendorf. En effet, je suppose que la *loi* pût commander sur tous les points et dans toutes les occasions, ce qui est du devoir : que ferait-elle autre chose que commander, *ce qui est évidemment bon* ou *ce qui peut s'autoriser de raisons plausibles*. Cette définition est donc à l'abri de toute équivoque et embrasse son objet dans toute sa latitude.

Page 123. *C'est une loi sage de ne faire aucune démarche équivoque, etc.*

Voici sur ce précepte comme s'exprime Voltaire, dans les lettres qu'il fait écrire à Cicéron par Memmius.

« Je vous ai dit souvent à *Cotta* et à vous que ce
» qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'an-
» tiquité, était la maxime de Zoroastre : *dans le*
» *doute, si une action est juste ou injuste, abstiens-*
» *toi :* voilà la règle de tous les gens de bien, voilà le
» principe de toute la morale. Ce principe est l'ame
» de votre excellent livre des *Offices.* On n'écrira
» jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile.
» Désormais, ceux qui auront l'ambition d'instruire

» les hommes, et de leur donner des préceptes, se-
» ront des charlatans, s'ils veulent s'élever au-dessus
» de vous, ou seront tous vos imitateurs ». Cette citation fait connaître ce que pensait Voltaire, de l'ouvrage dont nous donnons la traduction.

Page 125. La proposition contenue dans ces paroles, *vous êtes dégagé de votre promesse, etc.*, est très-fausse, posée en thèse générale, quoiqu'elle reçoive très-bien son application, dans l'espèce citée de suite par Cicéron. On ne doit pas considérer dans l'accomplissement d'une promesse ce qu'il en coûte à la tenir, et l'intérêt plus ou moins grand de celui qui l'a reçu à ce qu'on la tienne, (ce dont on serait juge partial), on ne doit considérer que l'engagement contracté.

Page 133. Cicéron, par un sentiment d'ailleurs très-patriotique, nous donne le change, dans son explication sur le sens que les premiers Romains attachaient au mot *hostis*. La vérité est, qu'ils ne regardaient par les ennemis comme des étrangers, mais bien, tous les étrangers comme des ennemis. C'est pourquoi ils exprimaient ces deux rapports par un seul et même mot. Au reste, il n'est guère de peuple qui n'ait ce reproche à se faire. Qu'est-ce que le droit d'aubaine établi dans presque tous les gouvernemens modernes, sinon une déclaration de guerre à toutes les nations.

Les lois de la guerre établies par Cicéron sont fort belles, mais c'est improprement qu'il les appelle lois de la guerre; il n'y a pas d'alliance possible entre ces deux mots. Ces lois de la guerre, a dit Voltaire quelque part, sont réellement les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement, (quand toutefois on les exécute), la guerre ne les a pas dictées, elles se font entendre malgré la guerre.

Je ne goûte pas davantage la distinction en faveur des guerres dont le désir de commander et la gloire des armes sont l'objet; ces guerres me paraissent plus atroces et plus criminelles que les autres, en

ce qu'elles sont sans motif, ou plutôt elles en ont un, qui est le dernier outrage qu'on puisse faire à l'humanité. Quels ménagemens mérite cette fureur de dominer qui massacre des hommes pour s'assouvir, et qui plus cruelle encore envers ceux auxquels elle laisse la vie, en prétend faire des esclaves.

Mais abordons une plus grande question; car, enfin, nous parlons des lois de la guerre, comme si ce fléau était tellement attaché à l'humanité, qu'il faille s'arranger pour vivre avec lui. Non, sans doute.

L'homme est un être doué de raison, qui communique par la pensée et le sentiment avec ses semblables; il ne s'agit donc que de convaincre de proche en proche tous les peuples, qu'il n'est aucun d'eux à qui la guerre puisse être avantageuse. Ne nous lassons pas de fatiguer leurs oreilles de cette vérité.

Énorme augmentation d'impôts pour entretenir des armées toujours sur pied.

Soustraction à l'agriculture et à l'industrie d'un grand nombre de bras, dont l'utilité n'appartient pas seulement à la nation qui s'en prive, mais à toutes les nations qui peuvent jouir du fruit de leurs travaux par le commerce.

Impossibilité de conserver la liberté au dedans, avec le système des troupes permanentes.

Immense dépopulation. (or, un homme privé de la vie n'est bon à qui que ce soit; un homme vivant, par cela seul qu'il travaille et qu'il consomme, est utile à la société universelle du genre humain).

Je ne parle pas de l'inconcevable barbarie d'égorger ses semblables; nul être dans la nature qui la partage avec l'homme, quoiqu'il soit cependant le seul dont l'intérêt se lie avec l'existence de son semblable, par quelque distance qu'il en soit séparé.

Calculées en abrégé, telles sont les absurdités, les inconséquences, les maux, les horreurs de la guerre.

Je défie qu'on articule un seul avantage qu'elle produise.

Autrefois les peuples ont pu paraître tirer quelque avantage de la guerre, à-peu-près tel que celui qui revient au brigand, de la dépouille de l'individu qu'il a assassiné. On s'emparait, on se partageait la propriété

des vaincus. Rome, après avoir triomphé du roi de Macédoine, riche des trésors de ce prince, exemptait ses citoyens d'impôts ; mais cet intérêt qui n'était qu'apparent, n'existe plus même aujourd'hui. Aujourd'hui, ne considérâ-t-on les choses que du côté pécuniaire, loin que les fruits de la victoire compensent les frais qui l'accompagnent, il faut supporter l'impôt de la guerre pendant la paix.

Aujourd'hui, les peuples ne s'arment les uns contre les autres que pour soutenir les folles prétentions, et carresser l'orgueil insensé d'une poignée de despotes, pour leur donner un motif de s'entourer de satellites, qu'ils destinent plus à l'exécution de leurs volontés, au dedans, qu'à repousser l'ennemi du dehors.

Mais aussi, aujourd'hui, le commerce, signal de l'alliance universelle, établissant une chaîne entre les hommes, d'un pôle à l'autre, rend palpable aux sens les plus grossiers que nous existons les uns pour les autres, que notre destinée est de nous être utiles réciproquement, que nous sommes enfin les membres d'un même corps.

Aujourd'hui, l'imprimerie, don céleste, faisant fructifier au profit de tous les peuples la raison des générations présentes et passées, peut porter, presque aussi rapide que l'éclair, la pensée salutaire et bienfaisante sur tous les points du globe.

Voilà les armes avec lesquelles nous provoquerons, nous opérerons la sainte insurrection de la nature, contre les despotes qui voudraient étouffer plus longtems sa voix.

Les barbares! ils n'avaient qu'à vouloir, et se réunir, les accens de la fraternité eûssent retenti dans tous les cœurs ; pas un d'eux n'en a conçu la sublime idée ; ils n'ont rapproché les hommes que pour les faire tomber sous les coups les uns des autres, semblables à ceux qui, pour une vile rétribution, donnent en spectacle des animaux qu'ils excitent à se déchirer.

Il peut s'élever des différends entre les peuples, de même qu'entre des individus d'une même nation ; mais comme ces derniers discutent leurs droits devant des tribunaux qui prononcent sur leurs contestations,

il n'y a nulle difficulté morale ou physique qui empêche de suivre une marche pareille pour les autres.

Un jour le monde entier comblera de bénédictions (si elle tient parole) la nation généreuse qui, en prononçant la première qu'elle renonçait au droit de conquête, a arboré l'étendard de la paix universelle.

Page. 135. PYRRHUS, roi d'Épire, combattit pour la ville de Tarente, qui l'avait appelé à son secours, contre les Romains. Son royaume était un fort petit état, et comme il ne pouvait fournir aux besoins d'une troupe de quelques mille hommes qu'il entretenait, il allait, dit Montesquieu, cherchant à guerroyer de côté et d'autre. Il vécut en franc avanturier. Mais il avait certainement de grandes qualités personnelles, puisqu'il s'est acquis tant de réputation, avec de si faibles moyens.

Idem. ANNIBAL, général des armées de Carthage, dans les fameuses guerres de cette république, contre les Romains. Si l'on considère la foule d'obstacles qu'il surmonta tous, et ses succès prodigieux, on le regardera, sans contredit, comme le plus grand homme de guerre qui ait jamais existé. Car, ce n'est rien en comparaison, de vaincre, comme Alexandre des nations ou corrompues, ou sans lois, ou courbées sous le joug despotique; de tels peuples sont faciles à vaincre, et sont subjugués, dès qu'ils sont vaincus. Annibal triompha des Romains, mais Rome triompha de Carthage. Dans la lutte de ces deux républiques, il fallait que l'une fût anéantie. Dès-lors, la chance n'était plus égale, à raison de l'infinie supériorité de Rome sur sa rivale, par son gouvernement, par l'attachement de ses citoyens à la patrie, par leur fermeté inébranlable, au milieu des plus grands revers. Carthage, après avoir englouti Rome, n'aurait pu la digérer, pour me servir d'une expression de Rousseau. La preuve en est que, des défaites multiplées et consécutives n'entamèrent point la consistance de la république Romaine, et Carthage croula toute entière, aux premières pertes qu'elle essuya, quoique moins considérables en apparence.

Il ne faut pas s'arrêter à ce que dit Cicéron de la perfidie des Carthaginois, et de la cruauté d'Annibal. Les historiens Romains en ont parlé à leur aise; mais quoiqu'ils aient voulu dire, la politique de Rome n'était point non plus exempte de reproche à cet égard; au reste, on peut justifier les Carthaginois par ce vers:

An dolus, an virtus, quis in hoste requirat.

Qu'importe entre ennemis ou la force, ou la ruse.

Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bythinie, et voyant qu'il n'y était pas en sûreté, par les intrigues des Romains, qui oubliaient certainement en cela la générosité dont Cicéron leur fait honneur, avala un poison qu'il conservait dans sa bague, et mourut, âgé de 64 ans.

Page 159. A *Marathon*, dix mille Athéniens, commandés par *Miltiade*, remportèrent une victoire complette sur cent mille hommes de pied, et dix mille cavaliers, composant l'armée de Darius, roi de Perse.

La bataille de *Salamine* est un combat naval, dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxes, qui venait de réduire en cendre la ville d'Athènes. Les Athéniens, avant cette guerre n'avaient jamais combattu sur mer.

A la journée de *Platée*, Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent l'armée des Perses, que les historiens font monter à cinq cent mille hommes, commandés par Mardonius.

A *Leuctres*, les Thébains, sous la conduite d'Épaminondas, remportèrent une victoire signalée contre les Lacédémoniens.

Aux *Thermopyles*, défilé du mont OEta, Léonidas, avec trois cents Lacédémoniens, s'opposa au passage d'une armée formidable de Persans, commandés par leur roi Xerxes. Ces trois cents Lacédémoniens, hors un, restèrent sur la place, après avoir vendu chèrement leur vie.

Hérodote dit, que l'armée des Perses était de plus de deux millions d'hommes. Quelque exagération qu'il y ait dans ce récit, l'histoire continue de la Grèce, à

cette époque, nous montre par-tout la supériorité d'une poignée d'hommes libres, sur les nombreux satellites des monarques.

Page 159. *Horatius Coclès* arrêta seul, à l'entrée d'un pont sur le Tibre, l'armée de Porsenna, pendant que deux autres Romains travaillaient à rompre ce pont. Le pont rompu, Horatius se jeta à la nage, et gagna l'autre bord, malgré ses blessures. On lui érigea une statue. Bayard a renouvellé ce trait de bravoure.

Les *Décius*, père et fils, et petit-fils, à différentes époques, se dévouèrent, pour Rome. Ces dévouemens patriotiques consistaient à se précipiter dans les bataillons ennemis, après s'être préparé par des cérémonies religieuses. Cela opérait sur l'imagination du soldat un tel effet qu'il se croyait invincible, et le devenait par-là même.

Les deux *Scipions*, dont il est ici question, sont désignés l'un et l'autre, dans l'histoire, par le surnom d'Africain. Il est quelquefois difficile de les distinguer. La ressemblance de leurs talens militaires et de leurs vertus privées, est une nouvelle raison de les confondre. On ne peut guère faire un éloge de l'un, qui ne convienne à l'autre.

Le premier fit la conquête de l'Espagne, et vainquit Annibal, à Zama. De retour à Rome, il fut traduit devant le peuple par les tribuns, qui l'accusaient de péculat. Il se défendit par ce peu de mots : *citoyens, à pareil jour, j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois : allons au Capitole, en rendre grâces aux Dieux.*

L'autre Scipion consomma la ruine de Carthage, et détruisit Numance. Ayant paru vouloir s'opposer à l'exécution des lois agraires, proposées par Caïus Gracchus, il fut trouvé mort dans son lit. Le peuple ne voulut pas qu'on informât sur la mort de ce grand homme, de peur que son tribun favori, Caïus Gracchus, n'en fût trouvé coupables.

Marcellus, autre illustre général Romain, à la même époque. Il vainquit deux fois Annibal. Ce fut lui qui prit Syracuse, après un siége que les machines d'Archimède, savant mathématicien, prolongèrent trois

années. Il faut dire à sa louange, que lors de la prise de la ville, il avait ordonné qu'on eût un soin particulier de la vie d'Achimède; mais le soldat qu'il avait envoyé vers lui n'en ayant pu tirer de réponse, parce qu'il était plongé dans des méditations profondes sur la solution d'un problême, le perça de son épée. Marcellus n'eut d'autre consolation que d'élever à ce grand homme un tombeau sur lequel il fit graver un cylindre et une sphère. Cicéron, lors de sa questure, en Sicile, fit chercher ce monument, et le découvrit, près de cent cinquante ans après.

Page 175. Nous avons déjà parlé de la bataille de Salamine, et de *Thémistocle*, qui eut l'honneur de cette victoire. Ce célèbre Athénien, aprés avoir rendu les plus éclatans services à sa patrie, fut banni par ses concitoyens. Il trouva un asyle à la cour du roi de Perse, qui voulut lui confier, dans la suite, le commandement de ses armées; mais Thémistocle ne voulant ni refuser son bienfaiteur, ni porter les armes contre sa patrie, s'empoisonna.

Idem. SOLON fut choisi par les Athéniens, pour établir une forme de gouvernement qui fit cesser leurs dissentions, occasionnées parce que ce peuple, excessivement jaloux de sa liberté, avait tellement affaibli, à plusieurs reprises, l'autorité de ses magistrats, qu'il ne leur restait plus aucune force répressive à opposer aux factions diverses qui déchiraient la république.

Ce législateur divisa le peuple en quatre tribus; dans les trois premières, il plaça progressivement les citoyens qui avaient quelque revenu, et ils purent seuls prétendre aux charges publiques, la dernière comprit ceux qui vivaient de leur travail journalier. Elle était, à Athènes comme par-tout, plus nombreuse, à elle seule, que les trois autres réunies.

Il forma un sénat, composé de quatre cents membres, lequel était chargé de délibérer sur les affaires de la république; mais il n'avait véritablement que l'initiative des décrets; car il les fallait porter à l'assemblée du peuple, qui pouvait les rejetter ou les agréer; et comme la quatrième tribu dominait, par le nombre, dans les assemblées populaires, il en résulte,

qu'en dernière analyse, la souveraineté effective existait dans cette tribu qui, ne pouvant aspirer aux charges, mais en disposant par ses suffrages, trouvait encore en cela un nouveau moyen d'influencer les autres tribus, où elle avait nécessairement des adulateurs.

Enfin le tribunal de l'*aréopage*, dont parle Cicéron, en cet endroit était chargé du maintien et de l'exécution des lois, et particulièrement de prendre connaissance des moyens que chaque citoyen avait de subsister. Cette dernière loi était indispensable dans le système de Solon ; car des citoyens, disposans de la république, n'auraient pas tardé d'en trafiquer, s'ils eussent été sans revenu, ou sans travail.

Page 175. PAUSANIAS, célèbre général Lacédémonien, eut part aux succès de la journée de Platée. Dans la suite, il entretint des intelligences avec la Perse, contre la liberté de la Grèce, dont il ambitionnait de se rendre souverain. On le sut, et il fut poursuivi. Il chercha un asyle dans un temple de Minerve ; mais les issues en furent aussitôt murées, et il y périt de faim. On a écrit que sa mère avait apporté la première pierre.

Idem. LYSANDRE, autre Lacédémonien, eut de grands talens miltaires. Cicéron parlera plus bas de son caractère, et nous aurons lieu de faire une remarque à ce sujet.

Idem. LYCURGUE, législateur de Lacédémone, y établit une constitution qui a passé pour le *nec plus ultrà* de la liberté et de l'égalité. Qu'on en juge par cette esquisse.

Il créa un sénat de 28 membres, électifs et nommés par le peuple. Ce sénat était chargé de délibérer sur toutes les affaires ; mais ses résolutions n'avaient force de loi que d'après le consentement du peuple.

Il remit le pouvoir exécutif entre les mains de deux rois, persuadé que chacun s'opposerait respectivement à ce que son collègue ne prît trop d'ascendant.

Il fit un partage égal des terres ; il proscrivit les arts, le commerce, la monnoie d'or ou d'argent. Il n'en permit qu'une de fer.

Il voulut que tous les citoyens mangeâssent en public, aux mêmes heures, et indiqua jusqu'aux mets dont ils devaient faire usage.

Il régla les occupations et les exercices, rendit l'oisiveté impossible, et le célibat honteux.

Il statua que tous les enfans appartiendraient à l'état. En conséquence, l'état s'en emparait du moment de leur naissance, et ils recevaient une même éducation.

Ainsi, Lycurgue nivella les Lacédémoniens sur le plan d'une égalité parfaite; il n'en fit qu'une famille; il les fondit les uns dans les autres; il les dépouilla de toutes passions individuelles, (car, en eux, elles n'eussent point eu d'objet); il ne leur laissa d'autre sentiment que l'amour de la patrie; en un mot, il substitua le citoyen à l'homme, non pas seulement par une puissance morale, mais de fait, et en quelque sorte physiquement.

Mais si, d'un côté, nous considérons qu'un peuple nombreux d'esclaves, dont la condition était au-dessous de la brute, cultivait sous le nom d'*Ilotes* les champs de Lacédémone, tandis que ses citoyens s'occupaient uniquement des exercices militaires, au sein de la ville, comme en une salle d'armes, les saintes images de la liberté et de l'égalité disparaissent. Peut-on voir de sang-froid l'art qui détruit les hommes, avilir et dominer l'art qui les nourrit; et la liberté qui se fonde sur l'esclavage, mérite-t-elle ce nom?

Cependant, sur le sol de ces Lacédémoniens, de ces Athéniens, de ces Romains tant vantés, respiraient une foule d'hommes qui les surpassaient de beaucoup en nombre, et ne possédaient rien en propre, pas même leur vie. Cela seul suffit pour assurer une prodigieuse supériorité à nos constitutions modernes, sur celles des anciens, qui ont été les plus pronées.

Mais il y avait bien encore dans les lois de Lycurgue quelque chose de plus offensant pour l'humanité, (si toutefois l'esclavage n'est pas la plus grande injure qu'elle puisse recevoir), chaque enfant était visité au moment de sa naissance, par des hommes commis à cet effet, et s'il n'était pas trouvé bien constitué, fort et vigoureux, on ordonnait qu'il fût jeté dans une fondrière. C'était un moyen de prévenir l'iné-

galité physique entre les citoyens; mais quel affreux moyen! On peut ajouter que certainement il n'atteignait pas même son but.

Au reste, quelques jugemens qu'on porte des gouvernemens anciens, il n'est pas hors de propos d'observer, relativement aux applications qu'on en peut faire à notre régime politique, que les différences de population en nécessitent dans notre manière d'être. Plusieurs millions d'hommes ne peuvent pas exercer les actes de la souveraineté suivant le même mode que dix mille Lacédémoniens, quarante mille Athéniens, ou cent mille Romains.

Mais ce qui, sur-tout, distingue avantageusement nos constitutions modernes, (j'entends l'Américaine et la Française), c'est qu'elles s'appuient sur le grand principe de la société universelle établie par la nature entre les hommes. Jusqu'ici un système d'égoïsme avait dominé chez tous les peuples; ils s'étaient crus divisés d'intérêts, et semblaient placer leurs avantages dans l'oppression mutuelle les uns des autres. Aujourd'hui, une vérité importante s'est manifestée, et puisse-t-elle frapper bientôt l'univers entier de sa lumière. C'est que nous sommes tous membres d'une même famille, et que, de nation à nation, comme d'individu à individu, la prospérité de l'une, ou sa misère, augmente la prospérité ou la misère des autres. Mirabeau dit un jour: je connais un moyen de brûler aux Anglais autant de vaisseaux que nous en avons; c'est, de brûler les nôtres; ce mot renfermait un sens exquis. O nature, tu as si fortement prononcé le besoin d'union entre nous! comment l'homme est-il devenu, entre les animaux, le seul qui égorge son semblable, par une sorte de suicide.

Page 177. Tibérius Gracchus avait entrepris de faire revivre la loi Licinia, par laquelle il était défendu à un citoyen de posséder plus de cinq cents arpens de terre. Il proposait encore beaucoup de nouvelles lois dont le but était de transférer toute la puissance au peuple. En vain le sénat lui suscitait mille obstacles. Tibérius, ferme dans ses desseins, chéri de la multitude, doué d'une grande éloquence et des avantages

extérieurs, triomphait de toutes les contrariétés. Les sénateurs résolurent de le faire périr, à quelque prix que ce fût. Ils se firent accompagner de leurs esclaves, armés de bâtons, pour l'attaquer au sortir du tribunal même, où il présidait comme magistrat du peuple. Tibérius apprit ce projet pendant l'assemblée. Il voulut en instruire les citoyens. Un tumulte, sans doute concerté, l'empêcha de se faire entendre. Réduit à s'exprimer par gestes, il porta ses deux mains sur sa tête, pour annoncer que sa vie était menacée; ses ennemis profitent de la circonstance; ils s'écrient que Tibérius a demandé la couronne; Scipion Nasica sollicite le consul de donner ordre pour qu'il périsse sur-le-champ, comme un tyran. Le consul s'y refuse. Alors Scipion marche avec d'autres sénateurs et leurs esclaves; ils se font jour jusqu'à Tibérius, non sans avoir répandu beaucoup de sang, et ils lui donnent la mort, quoique son caractère de tribun rendit sa personne inviolable.

Telle est l'action dont Cicéron fait l'éloge, et ici, et en beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages. Tous les écrivains ne l'ont pas envisagé de même. Quoi qu'il en soit, cet exemple est mal choisi pour établir la comparaison du mérite administratif et des talens guerriers, puisqu'il n'appartient à aucune de ces deux classes.

Page 177. On a fait un reproche à Cicéron de rappeller avec trop de complaisance les actions de son consulat. Ce grand homme avait un amour pour la gloire qui descend quelquefois, il en faut convenir, jusqu'à la vanité. Mais, était-ce en lui un si grand défaut, pour le censurer avec tant d'amertume? C'est, surtout, par les effets, qu'on doit en juger. Cicéron pensait comme le fait parler Voltaire.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux pas m'en taire;
Elle est de nos travaux le plus digne salaire.
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

Il ne la chercha jamais qu'à sa véritable source; c'est-à-dire dans le bien qu'on fait aux hommes.

Le véritable caractère de la vanité, celui qui la rend

odieuse, c'est qu'elle est accompagnée de jalousies et de dédain pour les autres ; au contraire, Cicéron se complaît à rendre justice à tous ; il rappelle avec honneur les noms, les services, les actions de chacun, et lorsqu'il ne dissimule pas les avantages qu'il croit avoir, on sent qu'il ne cherche jamais à abaisser les hommes qu'il combat, pour établir sa supériorité. C'est une des excellentes parties de sa bonne nature : car ce mérite est plus grand et plus rare qu'on ne pense.

Page 187. FABIUS MAXIMUS, général Romain. Il trouva le secret de vaincre Annibal sans le combattre, en le fatiguant par des marches et des contre-marches. Les Romains qui ne pénétrèrent pas d'abord ses intentions, se récrièrent contre cette conduite. Il ne céda ni aux rumeurs des siens, ni aux provocations d'Annibal, et celui-ci lui ayant fait dire : *si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, qu'il descende dans la plaine, et accepte la bataille.* Fabius répondit : *si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, qu'il me force à la donner.*

Page 189. « Les uns se montrent partisans du peu-» ple, les autres des grands ». Il semble que cette distinction ne puisse avoir lieu dans un gouvernement où les citoyens ne sont pas divisés en différens ordres, puisque là, tout est compris sous la dénomination de peuple. Mais il y a toujours des intérêts différens entre les riches et les pauvres, entre les propriétaires et ceux qui ne le sont pas, entre les hommes qui occupent les charges et la multitude. Dans ce sens, il y a partout le *peuple* et les *grands :* et par-tout il y a lieu à l'application du précepte rappellé ici par Cicéron. Au reste, il importe de bien entendre la signification du mot *peuple*, et de ne souffrir pas qu'on en fasse de fausses applications. Le plus incontestable des principes, c'est que la souveraineté réside dans le peuple ; mais on ne peut appeler de ce nom que la collection de tous les membres de la société, ou fictivement ceux qui en ont reçu l'expresse mission de les représenter. Hors de-là, quiconque prétend parler au nom

du peuple, et être entendu comme tel, attente aux droits du souverain.

Page 189. *Platon nous fait un devoir de regarder comme nos ennemis ceux qui portent les armes contre la république, et non pas ceux dont les opinions diffèrent des nôtres.* Cette belle maxime devrait être inscrite en lettres d'or dans les lieux destinés à délibérer sur la chose publique. Il n'en est pas dont la pratique ait étée plus méconnue parmi nous; et de cet oubli quelle multitude de proscriptions! quelles calamités de tout genre! la violation la plus légère de ce principe est un acheminement rapide vers la tyrannie qui n'a bientôt plus de digue dès que celle-ci est renversée. En effet, la liberté n'existe que par le règne de la loi, et la loi elle-même n'étant que le résultat de la majorité des votes, l'indépendance de l'opinion est, en dernière analyse, le point d'appui sur lequel la liberté repose. Vrais amis de la patrie et de l'humanité, voilà le palladium qu'il faut conserver soigneusement.

Lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, Métellus prouva bien que l'opposition constante de leurs avis dans le sénat, ne le rendait par injuste envers un si respectable adversaire. En effet, on vit Métellus, courir à la place puplique en criant avec les marques et les accens de la douleur la plus vive : « au » secours, au secours, citoyens; Rome n'a plus de » rempart. Des mains impies ont assasiné Scipion, » dormant paisiblement dans le sein de ses Dieux » Penates ». Il voulut ensuite que ses enfans aidassent à porter au bûcher le corps de Scipion, leurs disant qu'ils ne verraient jamais les funérailles d'un aussi grand homme.

Métellus est célèbre par ses victoires contre Jugurtha et les Numides qui lui valurent le surnom de Numidique.

Page 193. PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, pour se défendre de l'ivresse de la prospérité, se faisait accompagner d'un officier, dont la charge était de lui répéter : « Souviens-toi, » Philippe, que tu es homme »; au contraire, son

fils fut tellement aveuglé de ses propre succès, qu'il voulait absolument descendre de Jupiter, qui, disait-il, avait eu commerce avec sa mère, sous la forme d'un serpent. Il fit souffrir les tourmens les plus inouïs au philosophe Callisthène, pour s'être raillé de cette prétention.

Page 197. « *Il nous reste à parler du quatrième* » *principe de l'honnêteté* ». Ce quatrième principe, sous sa dénomination généralisée, s'appelle *modération*. Ce mot seul comprend la plénitude des devoirs de cette classe. Il y a des termes dont la signification est tellement sacrée par les rapports moraux qu'ils expriment, qu'on ne peut vouloir en détourner l'acception, sans corrompre les idées les plus saines. Nous réclamons donc contre ce caractère défavorable, incivique, outrageant, que quelques personnes ont entrepris depuis peu d'attacher à la modération. Ou, les hommes qu'on a désigné à l'animadversion publique, nous pourrions dire à quelque chose de plus, en les qualifiant de *modérés*, ne méritaient pas ce titre, et alors il ne fallait pas leur donner; ou ils en étaient dignes, et c'était faire d'eux le plus grand éloge; c'était avouer qu'ils impriment à leur conduite le dégré de la perfection. La modération est l'attribut nécessaire de ce qui est bien, ou plutôt, sans elle, il n'y a rien de tel. Elle exprime fortement la tenue, la conservation de la mesure rigoureuse qui constitue la vertu. La justice n'est justice que parce que l'acte qui reçoit ce nom, atteint et ne dépasse pas les bornes prescrites; la grandeur disparaît en deça et au-delà du terme assigné par la modération; hors de ce terme, la science n'est qu'erreur. Si la puissance du mot modération était purement grammaticale, il serait plus facile, et moins dangéreux de la dénaturer; mais cette puissance dérive de l'essence même des choses; car il répugne de confondre l'ordre avec le désordre.

Comme la modération est, en quelque sorte, sans éclat et sans tumulte, son mérite est moins sensible au vulgaire; mais ce qui dérobe quelque chose à sa

gloire, ajoute à son prix, et indique sa perfection. *Les corps raboteux se sentent*, dit Montaigne, à ce propos; *les polis se manient imperceptiblement.*

Page 201. *OEacus* et *Minos* se rendirent si recommandables par leur justice, que les poëtes les ont fait juges des enfers. Minos fut législateur et roi de Crète.

Idem. ATRÉE soupçonnant un commerce criminel entre sa femme et son frère Thieste, et croyant que les enfans qu'elle avait eus en étaient nés, les fit manger à Thieste, dans un festin. Les poëtes ont dit que le soleil en recula d'horreur. Comment, après cela, nous ont-ils présenté cette atrocité sur la scène?

Page 209. PLAUTE, poëte comique latin, dont les ouvrages ont été conservés jusqu'à nous, ne fut pas depuis si bien traité par Horace, qui trouvait les Romains de la génération précédente bien indulgens, d'avoir applaudi à ses prétendus bons mots. Certainement il a beaucoup de sel et de verve; mais, du moins, suivant nos mœurs dramatiques, il manque de cette délicatesse et de cette décence dont Cicéron lui fait honneur.

Idem. CATON L'ANCIEN est le même cité plusieurs fois dans cet ouvrage, sous le nom de M. Caton, et de Caton le Censeur. Il se distingua également à la guerre, dans les magistratures, et par ses écrits. Il nous reste quelques fragmens de ses ouvrages. Il poussait l'amour du bien jusques à la rudesse. Son nom sert encore aujourd'hui à désigner l'homme qui semble inaccessible aux faiblesses humaines. Il répétait sans cesse qu'il fallait détruire Carthage, et mourut dans le sénat, ces paroles à la bouche. Il fut bisayeul de Caton d'Utique, dont nous parlerons plus bas.

Page 213. CRASSUS, dont il est ici question, est un orateur fameux de ces temps, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Crassus, dont Cicéron parle en divers endroits.

Philippus

Philippus fut également célèbre par son éloquence. *César* cité ici n'est pas le dictateur. Il brilla dans la même carrière que les précédens.

Scaurus, déjà nommé plus haut, avait une grande réputation de sagesse et de vertu. On rapporte de lui comme une preuve de sa pauvreté, que quoiqu'il eut occupé les premières magistratures, il vendait du charbon pour vivre. Son fils eut une destinée toute contraire; des richesses immenses et peu de considération; c'est celui dont Cicéron parle en d'autres endroits de cet ouvrage, pour citer la magnificence de ses maisons et celle des jeux qu'il donna au peuple. Le consulat lui fut refusé; il était gendre de Sylla.

Page 215. LOELIUS est sur-tout connu par l'union dans laquelle il vécut avec le second des Scipions, surnommés Africains. Elle fut si parfaite, qu'elle a mérité d'être placée dans le petit nombre de celles dont les fastes de l'amitié ont conservé le souvenir. C'est pour cela que Cicéron le choisit pour un de ses interlocuteurs, dans le Dialogue si plein de charmes qu'il a composé, sur l'amitié. Il raconte dans un autre de ses ouvrages que « ce même Lœlius et Scipion allaient » presque toujours ensemble à la campagne, et que là, » échappés pour ainsi dire de la ville comme d'une » prison, ils aimaient singulièrement à redevenir enfans : ces deux illustres personnages se divertissaient, » dit-il, à ramasser des coquillages de toute espèce sur » les rivages de Caïette et de Laurente, et se livraient » à tous les jeux et à tous les amusemens qui leur » rappellaient l'âge de l'innocence ». O admirable simplicité! honneur à l'écrivain qui n'a pas dédaigné de recueillir ces traits naïfs.

On croit aussi que ce fut dans les momens de calme et de loisir dont ils jouissaient ensemble à la campagne que Lœlius et Scipion travaillèrent avec Térence aux comédies qui nous sont restées sous le nom de ce dernier.

Idem. PYTHAGORE, philosophe révéré comme un oracle, par ces disciples, qui croyaient répondre à tout,

par ces mots : *le maître l'a dit*. S'il pouvait jamais convenir qu'un homme prît un tel ascendant sur d'autres, Pythagore en était digne par ses grandes connaissances, et la pureté de sa morale. Il exigeait de ceux qu'il admettait parmi ses disciples, qu'ils commençassent à garder le silence pendant deux années, pour leur apprendre que la réflexion doit précéder la parole. Il est fameux par son système de la métempsycose ; c'est-à-dire, de la transmigration des ames, d'un corps dans un autre. Il tenait si fort à cette opinion, qu'il assurait se ressouvenir d'avoir été au siége de Troye, sous le nom d'Euphorbe. Or, il y a un intervalle de plus de six cents ans entre le siége de Troye, et l'époque où il parlait ainsi. Il voulait qu'on s'abstînt de manger la chair des animaux. Voyez, dans l'*Émile*, l'éloquente déclamation de Plutarque, à ce sujet.

Page 215. PÉRICLES, grand capitaine, politique habile, excellent orateur, joignait à ces mérites l'aménité qui les fait chérir, et l'art innocent qui les fait valoir. C'est ainsi que, pendant quarante ans, il fut plus absolu à Athènes, par son crédit, que s'il en eût été le monarque. Comme il était près d'expirer, ses amis rappellaient avec regret ses bonnes qualités, n'imaginant pas qu'il pût les entendre ; mais, s'étant alors retourné vers eux : *vous oubliez*, dit-il, *ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, c'est que je n'ai pas fait prendre le deuil à un seul citoyen.*

Page 217. XÉNOCRATE ne démentit point par ses mœurs l'austérité de sa morale. Il résista à l'or de Philippe, roi de Macédoine, auprès duquel les Athéniens l'avaient envoyé en ambassade, et aux séductions de Laïs, la plus belle courtisanne de la Grèce, qui s'était flattée de le rendre sensible. Elle trouva en lui, selon son expression, non pas un homme, mais un marbre. Les Athéniens, pour honorer la probité de ce philosophe, le dispensèrent du serment accoutumé, lorsqu'il paraîtrait en témoignage.

Idem. « *Il existe une foule d'autres caractères,*

« *dont aucuns pourtant ne sont blâmables, quoiqu'en-* » *tièrement opposés* ». Cette vérité méconnue donne lieu tous les jours aux jugemens les plus erronés. On blâme un homme, par cela seul qu'on ne lui trouve pas la manière d'être qu'on loue dans un autre. On établit des comparaisons odieuses et insignifiantes entre les individus, comme si le mérite de l'un était incompatible avec celui de l'autre, parce que leurs formes sont différentes. Or, il est presque toujours vrai que chacun est bien, précisément en ce qu'il n'est pas ce qu'on lui reproche de ne pas être. Mais notre faiblesse qui a besoin d'appui, se compose des images exclusives du beau et du bon, et proscrit tout ce qui ne s'y rapporte pas. Souvenons-nous que l'harmonie sociale se forme de l'immense diversité de nos caractères, comme celle de la nature résulte des différentes propriétés des élémens, et de la variété des corps.

N'est-ce pas pour ne point faire attention qu'il est une foule de caractès non-blâmables, quoiqu'opposés, que généralement, lorsque nos auteurs dramatiques mettent sur la scène deux caractères qui se heurtent; la moralité de l'un est sacrifiée à l'autre? Molière ne faisait pas ainsi; mais c'est en quoi, ce me semble, il n'a pas été compris. Car, pourquoi ces discussions sur son Misantrope, par exemple, pour savoir qui, de ce même Misantrope ou de Philinte, est ce qu'on appelle l'honnête homme de la pièce? S'en suit-il que, parce que leurs caractères sont opposés, il faille nécessairement qu'il y en ait un de malhonnête-homme. Si on attachait à ce mot honnête-homme une idée de perfection, aucun, sans doute, ne le serait, car ils s'écartent tous deux également des justes bornes; Alceste, par la fougue de ses emportemens; Philinte, par ses démonstrations outrées de bienveillance. Mais il ne faut pas les juger par ce sens absolu; l'unité ne convenant qu'à la perfection, et la perfection n'appartenant point à l'homme, il n'y a pas de caractère sans alliage, et chaque bonne qualité, chaque vertu même a son côté défectueux, quand on ne la considère pas séparée de l'homme qui l'emploie. Ces mots, bonne qualité, vertu, désignent seulement en nous une manière d'être où le bon domine. Cela posé, les carac-

tères d'Alceste et de Philinte n'ont rien de mauvais en eux-mêmes. Toutefois on n'en doit pas faire même estime. Alceste, d'après les données de notre grand peintre, est essentiellement vertueux. On peut soupçonner que Philinte ne reste tel que parce que l'auteur n'a montré de lui que la surface; il n'est pas immoral là où Molière l'arrête, mais sa nature ne s'oppose pas à ce qu'il le soit; et même sa tendance semble l'entraîner à le devenir. Aussi, je regarde comme un vrai blasphême de décider comme quelques-uns l'ont fait, dans cette dispute, que Philinte soit l'honnête-homme; c'est-à-dire le modèle à suivre.

Je suis fâché qu'au nombre des caractères cités par Cicéron, se trouvent ceux de Crassus et de Lysandre. Il semblerait, d'après sa conclusion, qu'ils sont admissibles comme les autres; ils doivent être rangés dans la classe de ceux qu'il appelle vicieux, ou plutôt ce ne sont point là des caractères, mais une abnégation servile de soi-même. Quelle autre idée se former d'un Crassus, qui n'avait honte de rien, pour obtenir un peu d'or, et d'un Lysandre, dont la maxime était qu'il faut amuser les enfans avec des osselets, et les hommes avec des sermens.

Page 219. CATON. « A ce nom, s'écrie Jean-» Jacques Rousseau, tout ami de la vertu doit mettre » le front dans la poussière, et adorer en silence la » vertu du plus grand des hommes ».

Caton, après avoir travaillé sans succès à reconcilier César et Pompée, s'attacha au parti de ce dernier, comme plus conforme aux intérêts de la république. Cependant, il parut toujours en deuil, depuis le jour où commença la guerre civile. La fortune s'étant déclarée pour César, il se renferma dans la ville d'Utique, qui lui a donné son nom, et après avoir lu deux fois le dialogue de Platon, sur l'immortalité de l'ame, il se perça tranquillement le sein de son épée.

Quel plus bel éloge peut-on faire de Caton, que de dire, qu'une telle mort s'adaptait naturellement à sa vie.

Cependant, parce que rien n'obtint jamais l'approbation universelle, cette mort a trouvé des détracteurs.

Cicéron fut obligé de composer une apologie de la mort de son ami, que César lui-même entreprit de réfuter.

Montesquieu, a dit que, « si Caton se fut réservé » pour la république, il aurait donné aux affaires un » autre cours », ce que Voltaire exprime ainsi :

Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

Mais, quel autre cours Caton eût-il pu donner aux affaires ? Il ne voulait que la liberté, et il avait bien compris qu'elle était irrévocablement détruite. Si le sentiment de la liberté n'eut pas été entièrement éteint dans le cœur des Romains, la mort de Caton l'eût réveillé plus fortement encore que sa présence et ses conseils. Au reste, quoique l'assertion de Montesquieu nous paraisse fausse, remarquons qu'elle est convenablement placée par Voltaire dans la bouche de Brutus : parce que, dans le moment où celui-ci conçoit encore l'espérance de rendre Rome à la liberté, il est naturel qu'il fasse un reproche à Caton d'y avoir renoncé. Mais il ne tarda pas lui-même à l'imiter.

Les deux morts les plus célèbres de l'antiquité sont, sans doute, celle de Socrate et de Caton; mais ce sentiment de convenance dont Cicéron parle en cet endroit, y a mis une différence remarquable, rappelée d'une manière très-heureuse, dans la tragédie de Barnevelt, par ce vers :

Caton se la donna; — Socrate l'attendit.

Page 221. Ulisse, un des rois Grecs qui se distinguèrent au siége de Troye, avait d'abord contrefait l'insensé, pour se dispenser d'y aller. Palaméde découvrit cette ruse, en mettant son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc de sa charrue. Le mouvement de la sensibilité paternelle trahit Ulysse. A son retour de Troye, il courut, suivant les récits d'Homère, de grands dangers sur terre et sur mer. Il fit naufrage dans l'isle de Calipso, qui conçut pour lui un vif intérêt, mais ne put le retenir. Jetté ensuite dans l'isle de Circé, il s'arracha par un nouvel effort aux vo-

luptés que lui offrait cette femme, qu'on représente comme magicienne, sans doute, pour exprimer le pouvoir de ses charmes. Enfin, il arriva à Ithaque, après dix ans d'une lutte constante contre des obstacles sans cesse renaissans, et il en éprouva de nouveaux encore, pour se faire reconnaître dans son propre royaume. Ses avantures font le sujet de l'Odyssée d'Homère. Ulysse avait une éloquence séduisante, une patience infatigable, et un esprit fécond en ruses, pour arriver à ses fins.

Ajax, que Cicéron lui oppose, était irascible, bouillant, impétueux; son caractère se peint tout entier dans ce vers qu'il adresse à Jupiter, lorsque la nuit est sur le point de séparer les combattans:

Grand dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous.

Page 221. AESOPUS, fameux acteur, fort estimé de Cicéron, qui a dit de lui qu'il jouait son rôle aussi bien dans l'état que sur le théâtre. Cicéron s'exprimait ainsi, par un sentiment de reconnaissance; car pendant son exil, AEsopus fit valoir tout son art, pour provoquer son rappel. Un jour qu'il représentait la tragédie de Télamon, banni de son pays, il fixa la pensée des spectateurs sur Cicéron, par quelques légers changemens, en prononçant ce morceau: *lui, ce brave citoyen qui a défendu si constamment la république, qui, dans un tems dangereux, a prodigué sa vie et sa fortune..... Quel ami! que de talens et de vertus..... O père de la patrie!... J'ai vu ses biens consumés par les flammes..... Peuple inconstant, sans mémoire pour les bienfaits..... Le voir banni, chassé, le laisser dans cet état.* Les applaudissemens redoublaient à chaque mot de ce passage. Dans un endroit de la tragédie de Brutus, il fit plus. Au nom de ce fondateur de la liberté Romaine, il substitua celui de Cicéron. Les acclamations furent si vives, qu'on fit répéter cet endroit à plusieurs reprises.

Page 225. TIMOTHÉE, général Athénien, eut de tels succès, qu'on le surnomma le preneur de villes.

Il était peint endormi, et tenant de la main un filet où la fortune faisait entrer les villes en foule. Il avait puisé son amour pour les lettres à l'école d'Isocrate.

Page 225. CONON, son père, par des victoires multipliées, rendit à Athènes sa splendeur première, dont cette ville était fort déchue.

Page 253. *O antique palais que ton maître est changé.* Il était d'autant plus difficile qu'un tel changement ne fut pas senti, que suivant ce que nous lisons dans *Pline*, on plaçait à l'entrée et en dehors des maisons appartenantes aux généraux vainqueurs des figures représentant les peuples vaincus, surmontées de trophées formés de leurs dépouilles, et il n'était pas permis à un acquéreur de faire disparaître ces monumens. « Ainsi, dit cet écrivain, les maisons triom» phaient encore malgré le changement de maître; et » quel puissant motif d'émulation que la vue de ces » toîts accusateurs, qui reprochaient chaque jour à » un maître sans vertu de s'introduire dans les triom» phes d'autrui! »

Page 255. LUCULLUS s'illustra par son éloquence au barreau, par son intégrité dans les magistratures, par sa valeur et ses succès à la tête des armées Romaines, particulièrement dans la guerre contre le célèbre Mithridate, roi de Pont. Les richesses de Lucullus étaient immenses; rien n'a égalé ce qu'on nous raconte de la magnificence de ses maisons de campagne, de ses jardins, de sa bibliothèque, de sa table. Mais, ce qui est plus beau et bien rare, il acquit et posséda une si grande fortune, sans cesser d'être homme de bien. Fils tendre, père indulgent, ami sincère, maître généreux, excellent citoyen, magistrat incorruptible, sans ambition, ennemi des brigues et des partis, enfin, d'une droiture à toute épreuve, voilà sous quels traits l'histoire nous le représente. Nous lui devons l'arbre appelé *cerisier*, qu'il transporta d'Asie en Europe. Ce grand homme tomba en démence, dans ses dernières années; mais comme il

avait bien mérité de l'humanité, il en reçut les plus tendres soins, dans ce malheureux état.

Page 255. Combien cependant n'ont pas tâché d'imiter la magnificence de ses maisons de campagne. Ces maisons de campagne, dit l'auteur de l'*Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, avaient l'air de villes considérables, et renfermaient dans leurs vastes enceintes tout ce que de grands monarques et des cités florissantes de la Grèce faisaient gloire autrefois de posséder comme des monumens de la magnificence publique. On y trouvait non-seulement une multitude d'appartemens superbes pour chaque saison de l'année, mais encore des gymnases, des bains, des hyppodromes, des promenades couvertes, et cent autres magnificences pour lesquelles il n'y avait pas même de nom dans la langue des Romains.

« Les bâtimens seuls dans lesquels on entretenait les oiseaux rares et chers par cette raison, étaient plus beaux et plus spacieux que n'était dans les temps précédens la maison de campagne toute entière.

Metellus Pius et sur-tout Lucullus furent les premiers qui bâtirent de ces maisons des champs avec un luxe plus que royal. Lucullus prodigua des sommes incroyables à construire des viviers, d'un travail dont il n'y avait point de modèle alors dans aucune contrée de l'Europe, et avec lesquels les ouvrages modernes les plus renommés en ce genre ne peuvent même entrer en comparaison.

Cet illustre Romain, aussi grand dans ses dépenses que dans ses victoires, fit aux environs de Naples et de Baies percer des montagnes, combler des mers profondes, construire au sein des flots, des écluses et des digues prodigieuses, pour procurer aux poissons qu'il entretenait une eau toujours fraîche. Il recommandait sur-tout à son architecte de ne point épargner ses trésors, dût-il les épuiser, pourvu que ses poissons fussent sainement, et que ses viviers eussent une communication assurée avec la mer.

Cette manie eut bientôt quantité d'imitateurs, entre autres Hortensius, Phillippus, Orata, Hirrius.

Hirrius recevait annuellement des maisons qu'il avait

fait construire autour de ses viviers douze millions de sesterces, somme qu'il employait toute entière à l'entretien et à la garde de ses poissons. C'est ce même Hirrius qui, pour un grand festin que César voulait donner au peuple, ne lui vendit pas, mais lui prêta *deux mille* barbeaux, à la charge de lui en rendre le même poids.

Hortensius (le célèbre orateur, rival de Cicéron), était plus occupé de procurer à ses poissons une belle eau et des alimens sains, que de l'entretien et de la santé de ses esclaves. Il avait au rapport de Varron, plus de gens employés au soin de ses poissons qu'il n'eût fallu de bergers pour veiller sur les plus nombreux troupeaux. Il nourrissait les gros poissons avec des plus petits. Dans les temps d'orage, il faisait jetter dans ses viviers des viandes salées, afin que les poissons qui s'y trouvaient enfermés, eussent le même avantage que la tempête, à ce qu'il croyait, procurait aux poissons libres de la mer. Il aurait plutôt donné un attelage des plus beaux chevaux de ses écuries, qu'un seul barbeau de ses viviers. Il n'osait pas même en manger, et quand il avait besoin de poisson pour sa table, il l'envoyait toujours acheter ».

Voilà un échantillon des mœurs des grands de Rome, à cet époque; c'est à ces hommes que Cicéron s'efforçait de faire entendre qu'ils se flattaient envain de conserver leur viviers après la chûte de la république, qui ne pouvait résister long-tems au débordement d'un luxe aussi insensé.

Page 259. SOPHOCLE n'était pas seulement poëte; il parut avec distinction dans le gouvernement et à la tête des armées; mais la supériorité de ses talens littéraires a effacé ses autres mérites. Il avait composé cent-vingt tragédies, dont il ne nous en est parvenu que sept. Il ne faut pas en juger l'ensemble d'après nos mœurs, et les règles de notre théâtre; mais elles étincellent de beautés qui sont de tous les tems et de tous les pays. Ceux qui cherchent en quelque sorte à appareiller les hommes de génie des différens peuples,

ont placé sur la même ligne Sophocle et notre grand Corneille.

Page 263. ARISTIPPE, disciple de Socrate, ne conserva pas la pureté de doctrine de son maître. Il aimait les plaisirs et le luxe des cours, où sa morale voluptueuse l'introduisit et le fit chérir. Il paraît avoir placé le souverain bien dans les jouissances physiques, en évitant seulement de s'en rendre l'esclave. C'est ce qu'il voulait faire entendre, en disant : je possède *Laïs*, sans qu'elle me possède.

Idem. Ce que Cicéron dit, qu'on n'a pas le droit d'agir ou de parler contre les coutumes et les lois de son pays, est trop généralisé.

Les lois positives émanent d'une puissance humaine; cette puissance n'est pas infaillible; il est donc impossible qu'elle ne tombe jamais dans des erreurs; or, il faut que ces erreurs puissent être corrigées. Comment le seraient-elles, s'il n'était permis de les remarquer? Il en résulte qu'on peut s'expliquer avec liberté sur ces lois; mais cela n'autorise pas à troubler l'ordre établi; car si chaque membre pouvait se dipenser de se soumettre à la loi, sous le prétexte de ses imperfections, la société ne subsisterait plus. On doit se restreindre à provoquer les réformes nécessaires, en faisant connaître son opinion avec la décence convenable, dans des matières qui ont un caractère aussi auguste.

Page 267. Il paraît que les marchands, du tems de Cicéron, ne se faisaient pas plus de scrupule de survendre, que beaucoup d'entre les nôtres. C'est ainsi qu'après s'être décriés eux-mêmes, ils finissent par ôter toute estime à leur profession. Ils s'excusent, en disant : tout le monde fait ainsi. D'abord, cela n'est pas, et ne peut pas être; et ensuite, si cela était, il en résulterait seulement que chacun, alors, se deshonorerait gratuitement, pour une improbité sans objet, puisqu'au moment où elle devient commune à tout le monde, personne n'en tire de bénéfice réel. Mais, quand bien même, ce qui est impossible, la réciprocité des vexations en rendrait l'effet nul, quand même

le désordre ramènerait l'ordre, et l'injustice générale, la mesure et l'équilibre de la justice, cet abus devrait-il être toléré? « Aucun homme sage pourra-t-il pen- » ser, « dit l'auteur de l'histoire philosophique », qu'il » soit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément, » et presque d'un consentement universel, dans tous » les états; que la masse d'une nation soit corrompue, » et d'une corruption qui n'a ni frein ni limite, et » qu'il y ait, bien loin d'un larcin autorisé et journel- » lement répété, à quelque injustice que ce puisse » être ». Le même auteur ajoute qu'il n'y a rien de vraiment louable, à attendre des hommes arrivés à ce point de dégradation.

Page 273. ÉPAMINONDAS, général Thébain, prouve combien un seul homme peut influer sur les destinées d'un peuple. Les Thébains qui n'avaient encore joué aucun rôle dans la Grèce, et qui, depuis, n'en jouèrent aucun, se montrèrent pendant sa vie avec le plus grand éclat. Il les délivra du joug des Lacédémoniens, contre lesquels il gagna la fameuse bataille de Leuctres, dont nous avons parlé. Accusé, à son tour, d'avoir violé la loi qui défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois, les juges allaient le condamner à mort. Il demanda seulement qu'on mit sur son tombeau, qu'il avait perdu la vie pour sauver la république. Ce reproche fit rentrer les Thébains en eux-mêmes. Ils lui rendirent le commandement. Ce grand homme périt à la journée de Mantinée, aussi glorieusement qu'il avait vécu. Son caractère est regardé comme le plus accompli qui ait existé dans l'antiquité. En effet, il est le seul dont il serait peut-être permis de dire qu'il ne manqua d'aucune vertu, et qu'il n'eut aucun défaut, tant sa vie est une harmonie constante et perpétuelle. Il se montra excellent fils, excellent ami, excellent citoyen, désintéressé, bienfaisant, humain, modeste; ses talens, et ses connaissances égalaient ses vertus; en un mot, il fut tellement étranger à nos malheureuses passions, qu'il semble que son être ait été le produit sans mélange d'une intelligence exquise, d'un bon cœur et d'une ame pure.

Lysis fut l'instituteur d'Épaminondas. On le croit auteur des vers moraux connus sous le nom de *vers dorés*, attribués à Pythagore. Il reste aussi quelques lettres et quelques fragmens de *Lysis*.

Page 273. DION vivait à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuse, qui l'exila, fatigué des instances qu'il lui faisait de rendre la liberté à son pays. Dion se retira à Athènes, avec Platon, et dans la suite, il entreprit de mettre sa patrie en liberté, par la force des armes. Cette entreprise eut tout le succès qu'il pouvait désirer; mais il éprouva depuis des revers; il fut chassé, rappelé, et enfin assassiné.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Fin des Notes du Premier Livre.

